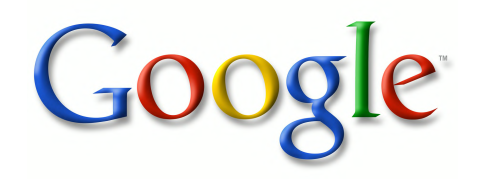
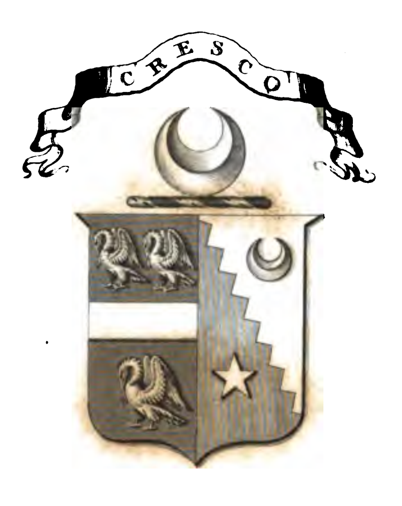






William Charles Henry.



Coupé Sc.

L'HERMITE

DE

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES FRANÇAIS

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

PAR M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SEPTIÈME ÉDITION,

ORNÉE DE DEUX GRAVURES ET DE VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Boil., *Art Poét.*

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLL. DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1818.

AVANT-PROPOS.

Il n'y a, pour un Auteur et pour son Libraire, qu'une manière de répondre à l'empressement que le Public témoigne pour le livre qu'ils publient : c'est de redoubler d'efforts, afin de justifier une faveur qu'on obtient quelquefois sans raison, mais qu'on ne conserve pas sans titre. En jetant les yeux sur ce quatrième volume de *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, on ne pourra nier du moins que le Libraire-Editeur n'ait scrupuleusement acquitté la part de la dette que nous avons contractée en commun : les gravures, d'un genre nouveau, et les vignettes, dont on a orné ce volume ; l'attention avec laquelle il a surveillé tous les détails typographiques, qui ont pour objet la commodité du

lecteur, attestent des soins dont je dois lui savoir plus de gré que personne, puisqu'ils m'autorisent, en quelque sorte, à répéter, après Horace :

Cum pulchris tunicis sumet nova consilia et spes.

Je n'ai rien négligé, moi-même, pour concilier, aux nouvelles observations de *l'Hermite*, les suffrages que les premières ont obtenus. Un savant étranger de mes amis, l'auteur d'*Horace éclairci par la Ponctuation*, qui s'occupe, depuis plusieurs années, d'un travail important sur la langue et la littérature françaises, a bien voulu me communiquer les remarques judicieuses qu'il a faites au Recueil, dont il a eu l'extrême complaisance de régler lui-même la Table des Matières. La réputation de mon honorable ami comme grammairien, comme érudit et comme littérateur, est trop bien établie en Angleterre et en France, pour avoir besoin

du témoignage d'estime que je m'empresse de lui rendre ; mais j'ai besoin, moi-même, dc me faire un titre auprès du Public, du suffrage que l'ami et le collaborateur de Johnson accorde à mon ouvrage.

L'HERMITE

DE

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

N° LXXXII. — 19 *juin* 1813.

UN VOYAGE A PONTOISE.

. . . . *Nunc formosissimus annus.*
VIRG., Ecl. 3

Maintenant l'année brille de tous ses charmes.

Ut in vitâ, sic in studiis pulcherrimum et humanissimum existimo, severitatem comitatemque miscere, ne illa in tristitiam, hæc in petulantiam excedat.
PLIN. Epist.

Dans le cours des études, comme dans celui de la vie, je ne connais rien de mieux, rien de plus convenable, que de mêler le grave au plaisant, de manière à éviter que l'un ne dégénère en tristesse, et l'autre en frivolité.

Mes illustres prédécesseurs dans la carrière que je parcours, les *Babillards*, les *Spectateurs*, les *Tuteurs*, les *Rôdeurs*, etc., entre autres avantages qu'ils ont eus sur moi (le talent.

même et l'esprit à part), ont conservé celui de faire imprimer les lettres qu'ils recevaient : je m'étais d'abord arrogé le même droit ; mais j'ai été contraint d'y renoncer, en voyant qu'on s'obstinait à me croire auteur de ces épîtres dont je n'étais qu'éditeur, et à me rendre responsable d'opinions que je ne publiais le plus souvent que pour avoir occasion de les discuter ou de les combattre. Le silence que je me suis imposé en public avec mes correspondans n'empêche pas que je ne reçoive un grand nombre de lettres, dont quelques-unes sont d'une familiarité, d'une bonhomie, qui m'autorisent à croire que beaucoup de gens en province prennent mon hermitage pour un bureau d'agence et de consultation. Je citerai, comme un modèle de ces épîtres vraiment *familières*, une lettre très-courte que j'ai reçue dernièrement, et dont la brusque franchise m'a inspiré le désir d'être utile à celui qui me l'a écrite :

Pont-à-Mousson, le 1er juin 1813.

« MON cher Monsieur, j'avais une envie mortelle d'aller à Paris avant que j'en eusse la li-

berté et les moyens; depuis que mon âge, mes affaires et ma fortune me le permettent, non-seulement je ne m'en soucie plus, mais je serais l'homme du monde le plus contrarié s'il me fallait absolument faire ce voyage; ce qui arriverait, si vous ne me rendiez pas le petit service que j'attends de vous. Je ne connais personne à Paris; vous y connaissez beaucoup de monde, et vous pouvez me donner des renseignemens sur un objet qui m'intéresse beaucoup. J'ai un fils unique que je ne veux point faire élever en province; je ne voudrais pas non plus le mettre en pension dans la capitale: tâchez donc de me découvrir dans les environs un collége, ou tout autre maison d'éducation, où je puisse être sûr que mon fils recevra une éducation aussi profitable à son cœur qu'à son esprit. En m'informant le plus tôt possible du résultat de vos recherches, vous me ferez passer la note des frais qu'elles auront pu vous occasioner, et dont je vous tiendrai compte. Si je puis vous être bon à quelque chose à Pont-à-Mousson, disposez-y de votre serviteur. » GEORGES TUR...

La marque de confiance que me donnait

M. Georges était susceptible de formes un peu plus polies; mais elle ne pouvait être plus entière, et je ne m'arrêtai qu'à cette considération. D'ailleurs, ce que mon correspondant exigeait de moi n'avait rien de bien pénible: un petit voyage aux environs de Paris, dans le mois de juin, est une véritable partie de plaisir, à laquelle le désir d'être utile donnait en cette circonstance un nouveau prix. Dès ce moment, une carte des environs de Paris étendue sur ma table, j'examinai par où je commencerais mes courses: il était difficile que, dans un pareil choix, les souvenirs de l'enfance n'influassent pas un peu sur ma détermination; aussi mes premiers regards se tournèrent-ils du côté de Versailles et de Saint-Germain. Des considérations moins personnelles, et des renseignemens que le hasard me procura, me décidèrent à prendre la route de Pontoise; et comme je n'avais pas l'intention de me faire rembourser mes frais de voyage par mon correspondant de Pont-à-Mousson, la voiture la plus économique fut celle que je choisis. En province, pour qui n'a pas une voiture à soi, une partie de campagne

n'est pas une petite affaire : il faut d'abord courir tous les selliers de la ville pour se procurer une mauvaise calèche ou un misérable berlingot, auquel vous ne parvenez qu'avec bien de la peine à faire atteler deux chevaux ou deux mules, étonnés de se trouver, pour la première fois, réunis au même timon; enfin, après huit jours de préparatifs, si vous avez eu la précaution de retenir un cocher un mois d'avance, ou si vous avez assez de confiance dans le valet d'écurie de votre loueur de chevaux pour lui abandonner le soin de vous conduire, vous parvenez, à force d'argent, à vous composer un équipage aussi grotesque qu'incommode. A Paris, dans quelque lieu que vous veuillez vous rendre, à quelque heure que vous veuillez partir, vingt moyens de transport s'offrent à vous dans le même moment. De longues files de petites voitures (auxquelles on a fini par donner un nom ridicule pour éviter de leur en laisser un malhonnête) garnissent toutes les barrières, parcourent toutes les grandes routes à dix lieues à la ronde, et font circuler journellement quinze ou vingt mille citoyens.

L'activité des cochers de ces petites voitures (vulgairement nommées *coucous*) n'est pas moins remarquable que les ruses qu'ils emploient pour attirer les voyageurs. Par état, aucune observation ne doit m'échapper ; mais il en est beaucoup que je fais sans pouvoir m'en rendre compte. Qui m'expliquera, par exemple, comment, avec un intérêt semblable, des moyens égaux et des besoins tout aussi pressans, la conduite des cochers de fiacre et de coucou est si visiblement différente? Pourquoi les premiers, la plupart du tems étendus et endormis sur leur siége, attendent *le bourgeois* avec tant de patience et d'apathie, tandis que les autres ne se donnent pas un moment de repos jusqu'à ce que leurs chevaux soient en mouvement? Après tout, cette remarque est assez futile pour qu'on puisse se dispenser d'en rechercher la cause. C'est un spectacle assez amusant (pourvu qu'on n'y soit pas acteur) que celui des différentes places où se tiennent les petites voitures des environs de Paris : avec quel empressement les cochers volent au devant de toute personne dont l'habillement trahit un projet de voyage! Comme

ils l'entourent, la pressent, la fatiguent de leurs prévenances! on ne peut comparer à ces manières obséquieuses que celles des *calesineros* andalous de la *Puerta del Sol*, à Madrid.

Tel est l'accueil que je reçus dimanche dernier aux environs de la porte Saint-Denis, lorsqu'on me vit arriver, à sept heures du matin, avec ma très-petite valise en veau fauve sous mon bras. Vingt cochers, le fouet à la main, accourent ensemble, cornant à mes oreilles : « Saint-Denis? Saint-Leu-Taverny? Arnouville? *Mémorency* (il y a des noms propres que les gens du peuple s'obstinent à défigurer)? » Je ne savais d'abord auquel entendre; mais à peine avais-je prononcé le nom de *Pontoise*, que je me sentis enlever mon porte-manteau : de gré ou de force, il me fallut suivre jusqu'à la voiture celui qui s'en était emparé, et qui me promit de partir dans deux minutes, si je voulais seulement payer deux places : j'y consentis; et mon homme, après avoir logé ma valise sur l'impériale, après m'avoir claquemuré dans le fond de sa voiture, qu'il referma sur moi de manière à ce qu'il me fût impossible de l'ouvrir, me

quitta pour avertir, disait-il, un autre voyageur qui l'attendait au café voisin. Avec un peu plus d'habitude de cette manière de voyager, j'aurais pu mettre à profit le tems qui s'écoula jusqu'à mon départ, et composer une partie de cet article dans mon coucou, tout aussi commodément que Sterne composa le premier chapitre de son *Voyage sentimental* dans la *désobligeante* de M. Dessein, à Calais; mais j'étais pressé de partir; à chaque minute de retard, ma colère augmentait; au bout d'un quart d'heure elle était au comble : je voulais descendre, mais la maudite portière résistait à tous mes efforts; d'ailleurs où trouver ma valise et comment grimper sur l'impériale? Force me fut d'attendre,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Mon coquin de cocher reparut après une grande demi-heure criant à tue-tête : « Encore un pour Saint-Denis! » A toutes les expressions de ma fureur, un peu risible dans la position où j'étais, le drôle répondait avec un sang-froid imperturbable : « Nous partons, notre bourgeois! » Et prenant son cheval par

la bride, il me fit faire trois ou quatre fois le tour de la place, en continuant à crier : « Encore un pour Saint-Denis ! » A la fin pourtant, je lui commandai avec tant d'autorité d'ouvrir la portière, qu'il s'approcha pour me dire qu'il attendait deux voyageurs pour compléter sa voiture, mais qu'il partirait à l'instant même si je voulais la payer tout entière : qu'avais-je à faire de mieux ? J'avais attendu long-tems ; je ne voyais pour l'instant sur la place aucune autre voiture destinée pour Pontoise ; j'en passai par tout ce qu'il voulut. A peine notre marché était-il conclu, que je vis arriver trois personnes qui se placèrent auprès de moi dans la voiture, qu'elles encombrèrent de paquets et de cartons : je voulus réclamer ou du moins stipuler de nouvelles conditions ; mais le cocher, en fermant la portière, m'assura que ces messieurs et cette dame n'allaient qu'à deux pas. Enfin le coup de fouet, signal du départ, est donné ; nous voilà en route. Tout en montant le faubourg Saint-Denis avec une extrême lenteur, j'observais que le cocher regardait à tout moment derrière lui ; j'en demandai la raison à un gros homme qui

occupait avec moi le fond de la voiture, et qui trouvait à chaque cahot le moyen de gagner un pouce sur ma place : il me répondit que probablement notre cocher attendait un *lapin ;* comme je le fis répéter, il m'expliqua fort obligeamment qu'un *lapin*, en terme de *coucou*, signifie un voyageur qui consent à partager le siége du cocher. Nous trouvâmes le *lapin* à la barrière, et nous commençâmes à rouler un peu plus vite ; mais je fus informé, en traversant le village de la Chapelle, qu'il nous manquait encore un *singe* (autre voyageur qui se niche sur l'impériale, au milieu des paquets, et qu'heureusement pour notre cheval, nous ne trouvâmes pas au rendez-vous). Mon gros voisin, toujours plus à son aise, après nous avoir appris qu'il était notaire à Sanois, ne manqua pas de s'extasier sur la beauté de la journée, sur celle de la campagne, sur l'aspect pittoresque de la plaine de Saint-Denis, et se crut obligé de faire preuve d'érudition, en nous apprenant que la route était autrefois bordée, de distance en distance, de petites chapelles indiquant les stations qu'avait faites Philippe-le-Hardi, en portant à Saint-Denis le corps de

saint Louis, son père : la dame qui faisait route avec nous, et qui se trouvait être la femme de charge du château d'Epinay, soutint à M. le notaire de Sanois que ces petites chapelles avaient été élevées sur les différens endroits où saint Denis s'était arrêté en portant sa tête. cette lutte d'érudition entre le notaire et la femme de charge fut interrompue par les observations militaires d'un sergent-major, assis sur le strapontin, qui disposait un plan de bataille dans la plaine que nous traversions : les mouvemens qu'il se donnait pour étendre sa ligne de bataille, pour appuyer ses ailes, pour placer son artillerie sur les hauteurs de Montmartre, n'étaient pas sans inconvéniens pour ses voisins, dans le local étroit où il avait établi son centre d'opérations ; mais comme il s'agissait de couvrir Paris et d'exterminer une armée ennemie de 250,000 hommes, nous lui laissâmes toute liberté d'achever ses savantes dispositions. Pendant ce tems-là, notre *lapin* apostrophait tous les passans par des quolibets dont il était le premier à rire, et notre cocher détonnait la romance des *Ruines de Babylone*, en battant la mesure avec son fouet sur la

croupe décharnée de son pauvre cheval. Si j'ajoute que notre conducteur eut une dispute avec un jeune homme en carik, qui voulait nous forcer à prendre le pavé, j'aurai rendu compte de tout ce qui nous arriva jusqu'à Saint-Denis, où nous fîmes la halte d'usage au *café des Voyageurs*. En descendant, le sergent-major se fit apporter une bouteille de vin qu'il vida tout d'un trait ; la femme de charge prit un petit verre d'eau de noyaux ; le garde-note demanda une tasse de café ; et je renchéris sur l'importance qu'il s'était donnée par là aux yeux de nos compagnons de voyage, en demandant une tasse de chocolat. Notre déjeuner fini, nous remontâmes tous en voiture. En passant devant l'église, le notaire entama une nouvelle dissertation sur l'ancienneté de ce monument, sur les tombes royales de l'abbaye, et sur chaque pièce du trésor qu'on n'y voit plus. Ici, l'érudition historique du gros homme se trouva tout-à-fait en défaut : il confondit les tems et les races ; donna Clovis, au lieu de Dagobert, pour fondateur à cette abbaye, et fit de l'abbé Suger le confesseur de Charlemagne : les noms illustres qu'il citait à tort et à travers, les ana-

chronismes les plus ridicules qu'il entassait les uns sur les autres avec une merveilleuse assurance, lui assignèrent néammoins dans l'esprit du sergent, plus versé dans l'ordre des batailles que dans celui des dates, un degré de considération auquel il me fut dès lors impossible de prétendre.

Nous approchions d'Epinay lorsqu'un petit accident, dont je fus plus fâché que surpris, vint mettre un terme à notre voyage : une des roues de la voiture se rompit, et nous versâmes de la manière du monde la plus incommode pour notre gros historien, sur qui nous roulâmes tous les trois. Le sergent-major, à qui toute espèce d'évolution était familière, se tira le premier d'embarras, en s'aidant, comme d'un marche-pied, pour sortir, du dos de ce pauvre notaire, qui poussait d'énormes soupirs étouffés sous la femme de charge, dont il ne se débarrassa qu'au même prix.

Rétablis sur nos pieds au milieu de la grande route, chacun de nous songea au parti qui lui restait à prendre. Sans trop m'embarrasser de ce que deviendraient mes compagnons de voyage, plus embarrassés que moi dans cette aventure,

je payai au cocher malencontreux la somme entière dont nous étions convenus; et, ma petite valise sous le bras, je m'acheminai vers un château de la vallée de Montmorency, où j'espérais trouver un asile.

La maison où j'avais l'intention de marrêter n'est pas éloignée du château de Saint-Gratien; je me dirigeai sur l'étang qui borde la vallée de Montmorency à l'ouest, et vient baigner les murs du parc. Je n'étais pas homme à passer près des lieux honorés par le souvenir de Catinat, sans visiter l'arbre qu'on y voit encore, et sous lequel venait, chaque matin, s'asseoir le vainqueur de *Staffarde* et de *la Marsaille*. En me reposant à l'ombre de ce glorieux feuillage, je me rappelai cette belle expression du père Sanadon, dans l'épitaphe du héros :

Non sibi, sed patriæ vicit; nec plus
Vicit quàm illa voluit.

Je repris ma route à travers cette vallée riante, dont les sites variés, les riches points de vue et les aspects pittoresques, rappellent les beaux paysages des bords de l'Aar. Les charmes du lieu, le monde élégant qui l'habite pendant

la belle saison, les souvenirs pleins d'intérêt dont il est en quelque sorte peuplé, tout contribue à faire de la vallée de Montmorency le séjour le plus agréable des environs de Paris. L'époque de la récolte des cerises, renommées dans le pays sous le nom de *bons-gobets*, est particulièrement le tems des fêtes et des plaisirs, au nombre desquels les promenades sur des ânes doivent être d'autant moins oubliées qu'elles ont quelque chose de plus local. Ces petites caravanes, qu'on rencontre fréquemment dans les chemins de traverse, et quelquefois sur la grande route, animent et embellissent encore ce délicieux paysage. J'entrai dans la cour du château de N***, tout juste au moment où la maîtresse du lieu, à la tête d'une calvacade de cette espèce, se préparait à en sortir. Cinq ou six femmes, en chapeaux de paille et l'ombrelle à la main, s'avançaient à la file, montées sur des palefrois du Mirebalais; les hommes, en veste de chasse et en guêtres, suivaient à pied, armés chacun d'une petite branche de frêne: le père Fontaine, le *cicerone* perpétuel de la vallée de Montmorency, servait de guide et dirigeait la marche. Je fus

accueilli, avec de grands éclats de rire, par la troupe joyeuse ; et sans me donner le tems de me reconnaître, on me força de monter sur un âne, et l'on m'assigna mon poste à l'arrière-garde. J'appris en route qu'on se proposait de se rendre à Saint-Leu, après avoir visité les environs du château de Montmorency. A ce mot, un étranger qui faisait partie de notre caravane, s'imaginant qu'il allait voir la demeure du premier baron chrétien, se figurait déjà une vieille forteresse entourée de murailles crénelées et flanquées de tourelles à mâchecoulis. Au lieu de ces débris féodaux, dont il n'aperçut pas le moindre vestige, il parut plus surpris que satisfait de trouver un très-beau château moderne, entouré de jardins pittoresques, qui n'ont rien de commun avec ce parc antique où le connétable Anne venait se distraire des petites intrigues de la cour de Henry II, et du souvenir de la journée de Saint-Quentin. En parcourant ces lieux, l'idée de J. J. Rousseau se présente, à chaque pas, à la mémoire : nous cherchâmes vainement, auprès de l'Orangerie, le pavillon qu'il avait habité, et qu'un des acquéreurs de ce château a fait

démolir pendant la révolution, sans s'embarrasser, ou peut-être même sans avoir su qui l'avait occupé. Nous passâmes devant la maison de campagne de Mme d'Epinay : comment ne pas se rappeler l'attachement dont elle donna tant de preuves à l'auteur d'*Héloïse*, et l'ingratitude dont elle fut payée? C'est dans l'*Hermitage* qu'il devait à sa délicate bienfaisance, qu'il composa les pages de ses *Confessions* dont elle eut tant à se plaindre, et qu'elle lui pardonna si généreusement. Lorsque nous nous trouvâmes sur les coteaux d'Andilly, qui bordent la forêt, chacun de nous se souvint des promenades dont la maison de Mme d'H..... avait été le but, et des vives émotions dont elle avait été l'objet. Il est à remarquer que c'est particulièrement à des femmes que se rattachent les souvenirs agréables que fait naître la vallée de Montmorency, et les avantages nouveaux dont elle se glorifie. Les noms de Mme la maréchale de Luxembourg, de Mme la baronne d'Houdetot, de Mme d'Epinay, y déposent en faveur du passé; celui d'une jeune reine que tous les respects, que toutes les affections environnent, est le garant du bonheur ac-

tuel, et l'espoir de l'avenir. A peu de distance du joli village d'Eaubonne, on voit, à quelques pas de la grande route, une maison dont l'aspect agréable et modeste annonce la retraite d'un sage : c'est là que Saint-Lambert passa les dernières années de sa vie. Nous nous arrêtâmes quelques momens dans la demeure du chantre des *Saisons*, et nous dirigeâmes ensuite notre promenade vers la *Chaumette*. Il en est des vertus modestes comme de certaines plantes qui croissent à l'ombre, et qu'on doit craindre de blesser en les exposant au grand jour : si je n'étais pas retenu par cette considération, avec quel plaisir je placerais ici l'éloge d'une femme que la noblesse, la force de son caractère, les charmes de son esprit, et surtout l'inépuisable bonté de son cœur, ont fait surnommer la *Bonne Dame !* Mais la louange elle-même est quelquefois une indiscrétion.

Après avoir fait, à la *Chaumette*, un dîner charmant, nous allâmes nous promener dans les délicieux jardins de Saint-Leu, où l'on faisait quelques préparatifs dont nous devions bientôt apprendre la cause. Le jour tombait, nous étions à un quart de lieue du village, lorsque la

cloche de Saint-Leu se fit entendre : ses battemens égaux, et à longs intervalles, furent aussitôt répétés par les cloches des paroisses voisines auxquelles répondirent, un moment après, toutes celles de la vallée. Tandis que nous écoutions, avec une sorte d'inquiétude, ce bruit lugubre, répété par les échos et gradué par les lointains, nous vîmes arriver lentement, et de plusieurs côtés à la fois, des prêtres le cierge en main, qui chantaient l'hymne des morts. Cette pompe funèbre devait avoir pour objet un personnage considérable : les obsèques du laboureur sont plus simples : environnés de quelques amis, ses restes sont portés sans appareil au cimetière du village : il traverse le champ qu'il cultivait la veille, et les prières d'un seul prêtre l'accompagnent dans son dernier asile. Empressés de connaître le but ou l'objet de cette cérémonie, nous nous hâtâmes de joindre le cortége : il allait au devant d'une voiture drapée, qu'escortaient quelques personnes de distinction et plusieurs domestiques en deuil. Pendant la station religieuse que l'on fit en cet endroit, nous apprîmes que cette voiture renfermait le corps

inanimé de la jeune et intéressante. Mme de Broc, dont toute la France a déploré la perte. Son auguste amie, pour lui donner un dernier témoignage de l'attachement dont elle l'a constamment honorée, a voulu que ces restes chéris fussent transportés à Saint-Leu. Cette triste nouvelle, qui n'était point dénuée d'une sorte de consolation, s'était promptement répandue; et tous les habitans du village et des environs, avertis par le son des cloches, accouraient au devant de la fatale voiture. Mme de Broc, confidente et dispensatrice des bienfaits d'une aimable princesse, partageait avec elle le tribut de l'amour et de la reconnaissance. Chargée de l'honorable emploi de distribuer les aumônes, elle voulait connaître tous les besoins; et souvent on la rencontrait portant elle-même dans la chaumière du pauvre des consolations et des secours. Cette charité exemplaire ne se bornait pas à bien placer les dons confiés à ses mains, elle était prodigue de son propre bien envers les malheureux. Peut-être n'est-il pas, dans toute l'étendue de la vallée, une famille indigente, un vieillard infirme, une veuve dans la détresse, qui n'ait à bénir son active bienfaisance, et

à rendre témoignage de la bonté de son ame. Sa mort avait répandu le deuil et la consternation dans un pays où sa présence était naguère un signal de bonheur et de joie. La pompe funèbre s'y trouva préparée avec un désordre qui avait quelque chose de touchant : une foule de jeunes filles, vêtues de blanc, entouraient le cercueil, dont quelques-unes d'entre elles s'emparèrent lorsqu'on le descendit de la voiture, et qu'elles portèrent jusque dans l'église de Saint-Leu, où il devait être présenté. La marche funèbre était ouverte par tout le clergé des environs, et fermée par une foule de villageois qui avaient quitté le travail avant l'heure, pour rendre les derniers devoirs à leur bienfaitrice, dont ils suivaient le convoi en portant sur leurs épaules les instrumens du labourage, qu'ils n'avaient pas eu le tems d'aller déposer chez eux. Il serait difficile de peindre l'impression que ce spectacle inattendu produisit sur nous. La nuit approchait ; ces dames, émues jusqu'aux larmes, regagnèrent à pied le château, et je me mêlai machinalement à la foule qui suivait le cercueil. En repassant sur cette même route, que j'avais parcourue quel-

ques minutes auparavant d'une manière si différente, le contraste de la joie bruyante à laquelle je venais de participer et de la douleur actuelle que je partageais, me plongea dans une rêverie profonde. Nous arrivâmes à l'église, dont l'auguste cérémonie me parut tirer un nouveau luxe de son extrême simplicité. Le cortége se remit en marche à travers le parc, à l'extrémité duquel le corps devait être déposé. La nuit couvrait le ciel, et son ombre ajoutait à l'effet mélancolique de ce lugubre tableau. Celle dont la beauté, la jeunesse et la grâce étaient, il y a quelques mois encore, un des ornemens de ces lieux, traversait, portée dans un cercueil, ces allées, ces bosquets, où elle vint si souvent entretenir ses douces pensées, ou méditer de nouveaux bienfaits. Ces berceaux de verdure, qui n'avaient encore inspiré que des chants de bonheur, entendaient, pour la première fois, des cantiques de mort; et les torches funéraires semblaient éclairer à regret des bois si souvent illuminés pour des fêtes. Arrivé au pied d'une colline, dans un îlot bordé par des saules, on y déposa le cercueil sous un tertre de gazon, en attendant

qu'un monument plus durable y soit élevé à la mémoire d'une femme digne, par ses vertus, de tous les regrets qu'elle inspire et de l'amitié qui l'honore jusque dans son tombeau.

La cérémonie achevée au milieu des sanglots et des larmes de tous les assistans, chacun se retira en silence, et je regagnai le château de N****. Il était dix heures lorsque j'y arrivai. Tout le monde était réuni dans le salon, où l'on s'entretenait encore du triste événement de la soirée. Tous les jeux habituels avaient été interrompus; la salle de billard était déserte, le piano était resté fermé, et la table d'échec, dressée dans un coin, n'avait pas même donné à M. D*** l'envie d'y prendre place. On voulut connaître les détails de la cérémonie à laquelle j'avais assisté; et la conversation, jusqu'au moment où l'on se sépara, ne changea pas d'objet : l'empressement que chacun mit à citer un fait, à raconter une anecdote, une circonstance qui honorait ou l'esprit ou le cœur de Mme de Broc, était sans doute l'hommage le plus éclatant que des personnes qui lui sont tout-à-fait étrangères pussent rendre à sa mémoire.

La compagnie du château de N*** avait projeté pour le lendemain une nouvelle course aux *Moulins de Sanois*; et, dans le dessein de me tenter, je pense, il avait été question d'y visiter la cellule d'un hermite femelle, dont on racontait des choses assez extraordinaires. Pour éviter le piége ou la tentation, je ne dis rien de mon départ, et, profitant des bontés et du cabriolet de M. B*** (un des amis de la maison où je m'étais réfugié après le désastre du *coucou*), je quittai dimanche, à six heures du matin, le château de N***, pendant que tout le monde y dormait encore : nous prîmes la route de Franconville pour rejoindre celle de Pontoise, où nous arrivâmes à huit heures. J'ai eu lieu de m'applaudir, pendant cette dernière partie de ma route, de l'événement fâcheux qui en avait marqué l'autre, puisque cette circonstance m'a mis en relation plus particulière avec un très-aimable compagnon de voyage.

La situation de Pontoise est agréable et pittoresque. Cette petite ville s'élève en amphithéâtre des bords de l'Oise et de la Viosne, sur la pente d'un roc escarpé, au sommet duquel on voit encore les ruines des anciennes

fortifications. En passant sur le pont de l'Oise, qui a donné son nom à la ville, M. de B*** me fit remarquer, au milieu de la rivière, une île, ou plutôt une immense corbeille de verdure, qui appartenait avant la révolution à M. le duc de Levis (auteur des *Maximes*); on y voit encore le joli pavillon qu'il y avait fait bâtir.

La campagne autour de Pontoise est riante et fertile ; à chaque pas on y rencontre des châteaux, des maisons de campagne, des fermes bien entretenues, des pâturages où paissent en grand nombre ces *veaux* dont le nom seul est un éloge.

La ville est singulièrement déchue de son ancienne splendeur, et ne répond guère au titre fastueux de capitale du Vexin français, que les habitans se plaisent à lui conserver : sa principale, et presque sa seule richesse, consiste dans le produit de ses nombreux moulins à blé, pour l'établissement desquels on a tiré parti, avec un soin extrême, de toutes les chutes d'eau naturelles ou artificielles qu'il a été possible de diriger. Pontoise, dans une population d'environ sept mille individus, compte plusieurs ha-

bitans très-riches, et un grand nombre dans un état d'aisance voisin de la richesse. Parmi ces derniers se trouvent d'anciennes familles de magistrats, qui s'y sont retirées, probablement par suite ou en mémoire du séjour que le parlement de Paris a fait dans cette ville, où il a été exilé trois fois dans l'espace d'un siècle.

En arrivant à Pontoise, M. M*** exigea que je descendisse chez un de ses amis; et l'accueil plein de bienveillance, de noblesse et d'urbanité, que je reçus dans cette maison, me permit de croire que je n'avais pas quitté le château de N***. Après un fort bon déjeuner, le maître du logis, instruit du motif particulier qui m'amenait dans cette petite ville, me proposa une promenade à la suite de laquelle je serais libre de me rendre dans la maison d'éducation que j'avais l'intention de visiter. Il me conduisit d'abord sur le point le plus élevé de Pontoise, où M. de Verville, respectable octogénaire, a créé, sur un sol aride, un jardin remarquable par sa fraîcheur et par la beauté de ses points de vue.

A peu de distance du château de M***,

dont le nouveau propriétaire s'occupe à rétablir l'ancienne magnificence, se trouve l'abbaye de Maubuisson, fondée, en 1236, par Blanche de Castille, mère de saint Louis, sur les ruines de l'antique chapelle d'Aulnet. Dans le cours des guerres civiles qui désolèrent la France aux 13ᵉ et 14ᵉ siècles, les religieuses de cette abbaye furent plus d'une fois victimes de la licence d'une soldatesque effrénée; et s'il faut en croire les chroniques d'un tems plus rapproché de nous, des désordres moins affligeans, mais plus scandaleux, s'y introduisirent à la suite des principaux officiers de l'armée de Henri IV, qui vinrent y loger pendant le siége de Pontoise.

En nous rapprochant du centre de la ville, nous nous arrêtâmes sur l'emplacement qu'occupait jadis le palais où Louis IX, dans les accès d'une maladie violente, fit vœu d'entreprendre cette croisade si fatale, dans laquelle devait périr l'élite de la noblesse française. Le malheureux Charles VI habitait le même château, à l'époque où l'impudique Isabeau de Bavière traitait, en son nom, de la paix à Meulan.

On montre encore, à ceux qui n'y regardent pas de trop près, la maison qu'occupait le général anglais Talbot, lors de la prise de Pontoise par Charles VII. Cette ville fut assiégée et prise, pour la dernière fois, au tems de la Ligue, par Henri IV, alors roi de Navarre; et c'est là que finit sa célébrité.

J'avais entendu prononcer le nom d'une *Fontaine d'Amour;* l'eau m'en venait à la bouche, et je voulais du moins y jeter un coup d'œil. Cette fontaine, célébrée par les anciens troubadours sous le nom de la *Fontaine des Fresnes*, coulait autrefois au fond d'un bocage mystérieux, où ces chevaliers-poètes venaient soupirer leurs amoureux *tensons*. Il m'est tombé entre les mains un vieux manuscrit où se trouve racontée, avec beaucoup de naïveté et d'intérêt, l'aventure qui donna lieu au changement du nom de cette fontaine: j'ai l'intention de le traduire en français moderne pour l'amusement de mes lecteurs. Quoi qu'il en soit de l'antiquité de ce monument, ce n'est plus, aujourd'hui, qu'un simple bassin de pierre ombragé par un platane, et surmonté d'une voûte rustique, dans lequel tombe un mince filet d'eau.

Cette fontaine est maintenant renfermée dans l'enclos d'une maison particulière connue sous le nom de la *Maison-Ròuge*.

Je ne perdais pas de vue le but de mon voyage : l'heure de visiter le collége était arrivée. M. M***, qui voulut bien m'y conduire, m'y laissa, en me rappelant qu'il m'attendait à dîner. Le local réunit tous les avantages qu'exige sa destination : il est vaste, commode et bien aéré ; il renferme un jardin agréable, une cour spacieuse, une fontaine abondante et une bibliothèque classique. Le chef de cet établissement nous en fit connaître le régime intérieur dans ses moindres détails, et la manière dont il s'exprima sur l'éducation en général, ainsi que sur le mode d'enseignement adopté par lui dans la maison qu'il dirige, me laissa l'idée d'un homme très-supérieur aux fonctions qu'il exerce, et dont les talens et les connaissances pourraient être plus utilement employés sur un plus grand théâtre. M. Blanvillain (c'est le nom de cet instituteur) est élève de l'ancienne Université; et les principes des Rollin, des Crevier, des Le Batteux, sont encore ceux qu'il professe : quelques ouvrages esti-

mables, qu'il a publiés, l'eussent fait connaître davantage, si le mérite était un titre suffisant à la réputation.

Je lui annonçai l'intention où j'étais de lui adresser incessamment un élève; et dans l'éloge que je fis du collége de Pontoise, pour justifier la préférence que j'accordais à cette maison d'éducation, il parut moins sensible à ce qui lui était personnel qu'à ce qui intéressait la gloire de cet établissement. Dans la conversation que j'eus avec M. Blanvillain sur plusieurs points de l'éducation publique, il me développa mes propres idées sur l'avantage d'élever les enfans (il n'entendait parler que des garçons) loin des yeux de leurs parens et hors des grandes villes. Il insista sur le danger de l'extrême indulgence des pères et mères, sur l'inconvénient des sorties continuelles, sur la mauvaise habitude de mener les enfans le dimanche au spectacle, sur la nécessité de payer tribut à la mode, en sacrifiant un tems précieux à l'étude des arts d'agrément; inconvéniens qui n'existent pas, au même degré du moins, pour l'enfant élevé loin de sa famille et dans les lieux où le plaisir est nécessaire-

ment pour lui le fruit de l'étude et la récompense du travail.

Il était cinq heures lorsque je sortis du collége pour aller dîner chez M. M***. A l'élégance du repas, et surtout au choix des convives, parmi lesquels se trouvaient plusieurs femmes charmantes, on aurait pu se croire dans une des meilleures maisons de la capitale. Je ne fus pas long-tems à m'apercevoir que j'étais placé à table auprès d'un homme très-distingué par son esprit et par ses connaissances : j'ai su qu'il se nommait M. L. S.; qu'il avait rempli pendant long-tems les fonctions les plus honorables, à la grande satisfaction de ses concitoyens, et qu'il avait fait faire des progrès à la science chimique, en appliquant d'une manière nouvelle quelques-uns de ses procédés à la manufacture dont il est propriétaire.

Pendant le repas il fut question des curiosités de Pontoise, que M. L. S. acheva de me faire connaître; il me parla du *fameux mûrier* dans l'intérieur duquel on a construit une cabane à quatre étages; des *tapisseries de Notre-Dame*, qui ont été faites en Flandre sur les car-

tons de Raphaël, et données à la ville par la famille le Tavernier; de la tour de l'église où se trouve la *cloche du tocsin*, sur laquelle on a gravé ce vers imitatif :

Unda, unda, unda, unda, unda, unda, unda; accurrite cives!

et de cet ancien *hôpital Saint-Jacques*, réuni, en 1730, à l'Hôpital-Général, et dont les confrères avaient pris le nom de *bélîtres*, que l'on applique aujourd'hui d'une manière toute différente.

Parmi les hommes célèbres nés à Pontoise, M. L. S. me cita ce *Nicolas Flamel*, dont on a fait un assez bel éloge quand on a répété, après Saint-Foix, qu'*il fut riche pour les malheureux*. Il amassa de grandes richesses dont on ne connaissait pas la source : il n'en fallut pas davantage pour le faire accuser de magie. Il est aisé de voir où cette inculpation l'aurait conduit dans le siècle barbare où il vécut, s'il n'eût eu l'esprit d'imposer silence à ses ennemis, en faisant bâtir l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, où il fut enterré avec sa femme, la bonne *Pernelle*, dont l'abbé Villain nous a donné l'histoire.

Le P. *Cossart*, laborieux compilateur et poète latin très-distingué; le musicien *Desmarest*, et le savant orientaliste *de Guignes*, ont pris naissance dans cette même ville, auprès de laquelle l'aimable auteur des *Etudes de la Nature* a choisi sa retraite.

Je ne quittai pas ce pays sans visiter cet autre *hermitage* qu'habite un philosophe dont les écrits et le style rappellent quelquefois l'éloquent anachorète de la forêt de Montmorency. M. Bernardin de Saint-Pierre me confirma dans la bonne opinion que j'avais prise de l'esprit et des talens du principal du collége de Pontoise, en m'apprenant qu'il avait fait du roman de *Paul et Virginie* une traduction italienne qui passait, en Italie même, pour un modèle de pureté, de grâce et d'élégance.



N° LXXXIII. — 10 *juillet* 1813.

LE BALCON DE L'OPÉRA.

. . . . *Vera incessu patuit Dea.*
VIRG., *ÆN*.
Sa démarche, sa grâce, annoncent une déesse.

J'AI connu, dans ma première jeunesse, un vieux procureur au parlement, assez riche pour abandonner, à deux heures, son étude aux soins d'un maître clerc, et qui trouvait plus agréable de mener à soixante-quatre ans la vie de garçon, que de se confier en célibataire aux soins intéressés d'une gouvernante. Il dînait habituellement à une table d'hôte de la rue de Grenelle, où j'allais quelquefois. Ce procureur, que je vois encore, et qui n'aurait pas été plus laid qu'un autre sans l'énorme dimension de son nez, ne manquait pas, immédiatement après

son dîner, d'aller prendre sa tasse de café chez Procope, dont il était l'oracle dramatique. De là il se rendait à la Comédie-Française, où l'on était sûr de le trouver tous les jours au parterre, près de la barrière de l'orchestre, à laquelle il suspendait une petite sellette de bois, qui lui servait, sinon à s'asseoir, du moins à se reposer dans les entr'actes.

Ce vieil amateur, d'un goût plus sûr, d'un esprit plus cultivé, qu'il n'appartenait à cette époque aux gens de sa robe, avait la mémoire meublée d'une prodigieuse quantité d'anecdotes théâtrales, qu'il racontait à merveille, et dont l'abbé de La Porte, avec lequel il était lié intimement, a tiré bon parti dans le Recueil d'anecdotes qu'il a publié. Ce bon monsieur Duvivier (c'est ainsi qu'il s'appelait) avait vu passer sous ses yeux trois générations de reines tragiques. Il se souvenait de Mlle *Desmares*; il avait assisté à la retraite de Mlle *Lecouvreur*, et il partageait ses affections entre mesdemoiselles *Clairon* et *Duménil*. Nous étions sûrs de le voir arriver de très-mauvaise humeur, quand par hasard un ouvrage de Corneille ou de Racine avait manqué ce jour-là

d'attirer la foule ; il se déchaînait alors contre le mauvais goût du siècle, contre la sottise de ses contemporains, et soutenait, avec une espèce de fureur, que tout homme dont la raison n'était pas aliénée devait trouver le même plaisir à la centième représentation de *Cinna* qu'à la première.

A l'autre bout de la table, comme pour servir de pendant au procureur, se trouvait le chevalier de Marency, retiré du service, dont l'enthousiasme pour l'Opéra n'était ni moins ardent ni moins exclusif que celui de M. Duvivier pour la Comédie-Française. Cette différence dans leurs goûts donnait à l'antipathie qu'ils avaient l'un pour l'autre le caractère d'une véritable haine ; on se plaisait à les mettre aux prises, et à les entendre soutenir la prééminence de leur spectacle favori avec tout l'acharnement de deux sectaires de différentes religions, auxquels ils ressemblaient encore par la manie du prosélytisme. La victoire se disputait long-tems, et demeurait à celui qui se faisait suivre d'un plus grand nombre de convives au café *Procope*, ou au café *Militaire* de la rue Saint-Honoré, presque en

face du Palais-Royal, où était alors l'Opéra. De tous ses partisans, celui que le chevalier de Marency affectionnait le plus était un jeune marquis de Bressac, sorti depuis peu de l'hôtel des Pages pour entrer dans les mousquetaires. Ce jeune homme, grand amateur de musique, eut le malheur de prendre des leçons de chant d'un *bouffe*, nommé Manelli, qui venait d'arriver avec la première troupe ultramontaine que l'on eût encore vue à Paris. Ce choix d'un maître italien déplut singulièrement au chevalier; et M. de Bressac acheva d'aliéner pour jamais son cœur, en déclarant un jour « que la musique italienne valait beaucoup mieux que la musique française, et qu'il n'allait à l'Opéra que pour la danse. » Un pareil blasphème devint le signal d'une guerre terrible qui dure depuis un demi-siècle, et dont il est plus aisé de prévoir l'issue que d'assigner le terme. Le chevalier pérorait dans les foyers et dans les salons en faveur de ses amis *Mondoville*, *Fouquet* et *Rameau*; le marquis exaltait de son mieux, dans les salons et sous les arbres du Palais-Royal, les *Scarlati*, les *Leo*, les *Durante*. L'animosité entre les deux champions de-

vint telle, qu'ils abandonnèrent le balcon de l'Opéra où ils ne pouvaient plus se trouver ensemble, et qu'ils allèrent, avec leurs amis, s'établir aux deux extrémités de l'orchestre; le marquis de Bressac sous la loge de la reine, et le chevalier de Marency sous celle du roi; de là *le coin du roi* et *le coin de la reine*, où chacune des deux armées avait son quartier général, et rassemblait son état major.

Les pamphlets furent les premières armes dont on se servit: Marency engagea le jeune Patu à composer *les Adieux du Goût* contre les bouffons italiens. Cette critique, pleine de raison, de sel et d'esprit, devint la cause d'un duel entre lui et le marquis de Bressac, et valut au jeune auteur un coup d'épée dont il mourut quelques années après. L'année suivante, Grimm publia son *Petit Prophète* contre les *ramistes;* et la *Lettre* de Rousseau, *sur la musique française*, fut le brandon qui mit le feu aux deux *coins* de l'Opéra. Au plus fort de l'orage les gens sensés, les véritables amateurs, qui demandaient de la bonne musique sans s'informer du nom du compositeur, s'étaient réfugiés au balcon, comme dans un port

d'où ils observaient le tems et comptaient les naufrages : c'est de cette époque que datent l'éclat et l'influence du balcon de l'Opéra, qui jouit à ce théâtre du privilége que le parterre s'est réservé dans les autres, de prononcer en dernier ressort sur le mérite des ouvrages et des acteurs. Le chevalier mourut ; le peu de succès que l'*Armide* de Lulli obtint à sa dernière reprise, hâta sa fin. Le général *du coin de la reine*, ne trouvant plus de rivaux dignes de lui dans le parti opposé, comme un autre Montécuculi après la mort de Turenne, abandonna le commandement de son armée, et revint prendre sa place au balcon, dont le président de Miremont et le bailli Descartes étaient alors les habitués les plus notables et les plus assidus. Le premier y venait déplorer la perte de Mlle Prévost, dont il avait été pendant vingt ans quelque chose de plus que l'admirateur, et à la mémoire de laquelle Mlle G*** eut, dit-on, la gloire de le rendre infidèle. La prude Sallé, jadis l'objet des tendres soins du bailli, était encore celui de ses éloges ; mais, attendu qu'il s'était ruiné pour elle, il se croyait dispensé de répéter les louanges que Voltaire

donnait à sa vertu. M[lles] Lany et Allard faisaient déjà les délices de l'Opéra, et celles de MM. de Bressac et de Luxembourg en particulier, lorsque, très-jeune encore, je quittai Paris, où je ne revins pour la première fois que cinq ou six ans après. J'y restai peu de tems; et d'autres voyages finirent par me rendre tout-à-fait étranger aux générations nouvelles d'acteurs, de danseurs, de spectateurs, qui se succédèrent à l'Opéra pendant mes longues absences: enfin, le tems avait effacé de ma mémoire jusqu'au nom des personnes dont le souvenir se liait à ceux de ma première jeunesse; une circonstance inattendue vient de le rappeler à mon esprit.

J'étais, il y a quelques jours, à l'Opéra; on y donnait *Armide*, et j'avais pris ma place favorite au balcon, du côté droit. Près de moi, sur la même banquette, se trouvait un homme de mon âge, dont l'habit bleu, boutonné dans toute sa longueur, le petit col serré et le cadogan pris dans la racine des cheveux, annonçaient un ancien militaire: sa canne en béquille entre les jambes, il paraissait écouter la conversation de ses voisins; et, dans l'impa-

tience visible qu'elle lui causait, il ouvrait et refermait à tout moment une tabatière d'écaille qu'il tenait à la main, en se tournant chaque fois de mon côté pour m'adresser la parole. Je n'ai pas oublié un mot de notre entretretien; pour plus d'exactitude, je vais en reproduire la première partie sous la forme du dialogue :

L'INCONNU.

Convenez, Monsieur, que, de votre tems et du mien (car nous datons, je crois, de la même époque), on ne débitait pas si haut de pareilles impertinences, et qu'on ne se présentait pas au balcon de l'Opéra en bottes et la cravache à la main.

L'HERMITE.

On s'habillait mieux, mais on raisonnait quelquefois tout aussi mal.

L'INCONNU.

Il y a trente-six ans que je n'ai mis le pied à l'Opéra; j'y vins pour la dernière fois en 1777, le jour de la première représentation de cette même *Armide* du chevalier Gluck, que je trouvai, par parenthèse, fort inférieure à celle de Lulli.

L'HERMITE.

Si vous avez perdu vos préjugés, vous en jugerez différemment aujourd'hui.

L'INCONNU.

Comme M[lle] Fel chantait l'admirable duo du cinquième acte!

L'HERMITE.

Vous avez derrière vous M. de L***, qui ne vous passerait pas d'oublier l'impression que produisait M[lle] Arnould, dans ce même duo où vous allez entendre une actrice qui les surpasse l'une et l'autre.

L'INCONNU.

Peu m'importe! après tout; car je vous dirai ce que je disais à la même place, il y a près d'un demi-siècle: *Il n'y a de musique que la musique italienne, et je ne viens ici que pour la danse.*

L'HERMITE.

Vous me rappelez en ce moment l'origine de cette grande querelle des Bouffons, qui.....

L'INCONNU.

Pour peu que vous y ayez pris intérêt, vous aurez entendu parler du marquis de Bressac ?

(Comme je n'ai pas l'intention de filer une reconnaissance de comédie, je fais grâce à mes lecteurs des *Quoi ! ce serait vous ? Comment se fait-il ? Par quel hasard ?* et vingt autres exclations qui ne signifient autre chose, sinon qu'on s'est perdu de vue long-tems, et qu'on est surpris et bien aise de se retrouver.)

LE MARQUIS.

Nous parlions tout-à-l'heure de Mlle Fel. Vous souvient-il que Desmahis fit à souper, chez moi, des vers où il appelait cette *Armide* une sorcière ?

L'HERMITE.

Je me souviens même que Grimm voulut se battre en duel avec lui dans l'espoir d'attendrir le cœur de sa belle inhumaine, qui lui répondit par ce vers de Regnard :

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit !

LE MARQUIS.

Vous étiez à déjeuner avec moi chez ce gros Fargenville, le jour où Barthe nous fit lecture de ce fameux *Règlement* qui fit tant de bruit dans les coulisses ?

L'HERMITE.

C'est, sans contredit, la meilleure plaisanterie qu'on ait faite sur l'Opéra....

Ici la toile se lève, la pièce commence ; et chaque morceau, chaque acteur devient entre nous l'objet d'une discussion pendant les entr'actes. A la fin du second acte, le marquis n'était déjà pas éloigné d'avouer qu'aucun *opera seria* ne pouvait être sérieusement comparé à ce chef-d'œuvre.

Obligé de convenir que l'opéra français avait prodigieusement gagné sous le rapport de la musique et de l'exécution, il voulut me soutenir, par compensation, que la danse avait singulièrement dégénéré ; qu'elle se bornait maintenant à l'art de multiplier et d'exécuter les pirouettes; que tous les genres étaient confondus; et que, dans le *demi-caractère même* (seul genre que l'ont eût conservé), il n'avait encore rien vu

qui pût soutenir la comparaison avec Mlle Guimard. J'allais lui répondre en citant, avec tout Paris, l'élégante précisipn, la décence, le fini précieux de la danse de Mme Gardel, la grâce exquise de Mlle Bigottini, lorsque Mlle Gosselin parut : je n'ai jamais vu de conversion plus rapide ni d'assertion plutôt démentie : le Nestor du balcon ouvrait la bouche pour me dire que cette jeune danseuse avait les bras un peu longs, lorsqu'elle les développa avec un charme inexprimable qui ne lui permit pas d'achever sa pensée. Son admiration croissait à chaque pas, à chaque mouvement de la nouvelle Terpsichore, et se manifestait par des exclamations qui se perdaient, heureusement pour lui, dans le tumulte des applaudissemens dont la salle retentissait. Le marquis n'est pas un simple amateur de l'art de la danse, c'est un connaisseur habile ; et, à ce titre, son opinion sur le talent de Mlle Gosselin peut avoir quelque poids.

« Il est impossible, s'il faut l'en croire, de réunir à un plus haut degré toutes les qualités qui font une danseuse parfaite : une extrême légèreté, un aplomb imperturbable qui la rend toujours maîtresse de terminer, quand il lui

plaît et comme il lui plaît, le mouvement le plus rapide; une grâce, qui se compose de l'heureux mélange de la force et de l'adresse, mais, surtout, une souplesse, un abandon plein de charmes, qui donne à sa danse un caractère inimitable de volupté ! »

Je convins de tout ce que disait le marquis; mais je n'en criai pas moins à la décadence de l'esprit et du goût, en remarquant que la poésie de Quinault et la musique de Gluck, exécutées avec une rare perfection par Nourrit et Mme Branchu, obtenaient moins d'applaudissemens, causaient moins d'enthousiasme, qu'un pas dansé par Mlle Gosselin



N° LXXXIV. — 17 *juillet* 1813.

ALIX ET BÉRENGER*,

OU

LA FONTAINE D'AMOUR.

Fons erat illimis, nitidis argenteus undis;
Quem neque pastores, neque pastæ monte capellæ
Contigerant. Ovid., *Métam.*, liv. III.

Un vallon recélait une source argentée,
Inconnue aux troupeaux, des bergers respectée.
Trad. de Saint-Ange.

. . . . *Amores*
De tenero meditatur ungui
Hor., ode 6, liv. III.

L'amour, dès leur plus jeune âge, occupa leur pensée.

J'ai parlé, dans le récit de mon voyage à Pontoise, d'une *Fontaine d'Amour* qui fut appelée, pendant long-tems, *la Fontaine des Fresnes*; j'ai dit que l'aventure malheureuse de deux amans donna lieu à ce changement de nom, et je me suis en quelque sorte engagé à faire partager

* Anecdote du quatorzième siècle.

à mes lecteurs le plaisir que m'a fait la découverte du manuscrit d'où cette anecdote est tirée. Si j'avais à traiter de cette vieille *nouvelle* avec un libraire, et qu'il me fallût absolument faire un volume, je ne manquerais pas (sous prétexte d'en prouver l'authenticité, mais en effet pour en multiplier les pages) d'entrer dans les détails les plus minutieux des circonstances qui m'ont rendu possesseur de ce manuscrit, et je terminerais, suivant l'usage, par la proposition de le déposer chez un notaire; mais puisqu'il est bien reconnu que ces discussions, qui ne prouvent rien et ne persuadent personne, ont le tort d'être passablement ennuyeuses, je ne me plains pas de l'obligation où je me trouve de supprimer toute espèce de préface, et de dire en peu de mots que parmi beaucoup de paperasses, du dépouillement desquelles je m'étais chargé, j'ai trouvé quelques feuillets de parchemin renfermés dans un étui de fer-blanc; qu'à la lecture des premières lignes j'ai vu que ces feuillets contenaient un fragment de l'histoire d'une religieuse de l'abbaye de Maubuisson, écrite dans un français tellement gaulois, que je ne suis parvenu qu'avec beau-

coup de peine à déchiffrer ce manuscrit, dont voici l'extrait fidèle :

« En 1374, sous le règne de Charles V, si justement surnommé *le Sage;* à cette époque où florissaient à la fois les lettres et la chevalerie, naquit dans un château, sur les bords de la Seine, à peu de distance de Saint-Germain, *Bérenger de Presles*, fils d'un brave gentilhomme attaché à la cour du roi. Ce fut au milieu des réjouissances de la trève que fut célébrée la cérémonie du baptême de cet enfant, à qui le roi, en souvenir des services de son père, assigna pour parrain, Jean, sire de Neuville, un des capitaines et des chevaliers les plus renommés de cette brillante époque. Bérenger était encore au berceau lorsque son père mourut. Dès qu'il eut atteint sa douzième année, la châtelaine, sa mère, après lui avoir fait donner sous ses yeux les premiers principe de l'éducation militaire, l'envoya chez son illustre parrain pour commencer sa carrière en qualité de *poursuivant* (espèce d'apprentissage durant lequel l'élève portait la lance et le bassinet des chevaliers, apprenait à monter à cheval, et s'instruisait dans les *trois*

métiers des armes). Le matin du jour de son départ, le jouvencel entra dans la chambre de sa mère pour recevoir sa bénédiction : elle lui fit réciter le poëme de *Hue de Tabarie*, sur *l'ordenne de chevalerie*, lui passa au cou une petite chaîne à laquelle pendait un caillou qu'un de ses aïeux avait rapporté des bords du Jourdain, et sur lequel étaient gravés ces mots ; *Dieu*, *la France et l'honneur*. La châtelaine, après avoir embrassé son fils en le baignant de ses larmes, le confia aux soins d'un vieux serviteur, et monta sur la tourelle du château pour le suivre des yeux aussi loin qu'il lui fut possible.

Bérenger n'arriva que le lendemain au château de Neuville, dont l'appareil guerrier fut la première chose qui fixa son attention : ces murs crénelés, ces tours à mâchecoulis, ces larges fossés, ces doubles ponts-levis, ce donjon élevé, ce beffroi de la chapelle qui sonnait l'*Angelus* au moment où le jeune poursuivant arriva, tous ces objets, étrangers à la paisible enceinte de Presles, lui inspirèrent un étonnement mêlé de crainte, dont il conservait encore quelque chose lorsqu'il parut devant le seigneur de Neuville. Celui-ci l'embrassa, promit de lui

servir de père, et le conduisit chez la comtesse, qui le reçut de la manière la plus affectueuse; la petite Alix, sa fille, d'un an plus jeune que Bérenger, dont la grâce et la beauté semblaient devancer l'âge, était assise sur le même fauteuil, auprès de sa mère, qui lui montrait à *ouvrer* de la tapisserie.

Dès le lendemain, le pupille du comte fut installé dans ses nouvelles fonctions, et soumis à toutes les pratiques de la vie militaire à laquelle il était destiné. Les moindres fautes étaient punies avec une sévérité qui faisait souvent couler les larmes de la bonne petite Alix; mais Bérenger se consolait en pensant que c'était à pareil prix que le sieur de Neuville avait acquis le grand renom dont il jouissait. Les exercices militaires n'occupaient cependant pas tous les momens de Bérenger; il consacrait chaque jour quelques heures à l'étude de la poésie, qu'il aimait avec passion, et dont le prieur de Rieux, grand-oncle de la comtesse, lui donnait des leçons. Ce prieur avait deux maladies incurables: la goutte et la fureur de composer des *sirventes* contre les personnages de la cour le plus en évidence. Comme tous les

libellistes de ce tems-là (qui auraient bien dû enterrer avec eux leur secret), le méchant abbé avait grand soin, en lançant ses traits, de se mettre à couvert sous le voile de l'anonyme. Pour plus de sûreté, il imagina de faire copier ses vers par son jeune élève, qui n'y entendait pas malice, et qui se trouvait trop heureux d'apprendre, au prix d'une complaisance dont il ne soupçonnait pas le danger, les règles du *virelai*, du *tenson* et de la *ballade*. Bérenger n'aimait que ce genre de poésie, et déjà s'y exerçait avec grâce et facilité, sans même s'apercevoir que le nom d'Alix se glissait dans tous ses vers pour en compléter, quelquefois même pour en rompre la mesure.

Le château de Neuville était bâti à mi-côte, et dominait la rivière de l'Oise. A l'extrémité du parc, du haut d'une petite colline dont quelques rochers couronnaient la crête, une source d'eau limpide s'échappait en cascades et serpentait dans un bosquet de frênes : c'est de cet endroit, d'où l'œil dominait sur la campagne, que le comte partait ordinairement pour la chasse, et c'est là que, dans la belle saison, la châtelaine et sa fille allaient attendre son retour. Bérenger

était toujours le premier qu'Alix apercevait ; et le sire de Neuville ne découvrait pas encore le donjon du château, que Bérenger l'assurait déjà qu'Alix était au rendez-vous. L'habitude de se chercher, de s'attendre au même lieu, leur avait inspiré un attachement très-vif pour *la fontaine des Fresnes*, avant qu'ils se doutassent de celui qu'ils avaient l'un pour l'autre. Le damoisel était depuis deux ans dans ce château, où chacun semblait se disputer à qui l'aimerait davantage, quand le comte se décida à le nommer écuyer. Bérenger n'avait que quinze ans ; et déjà personne ne maniait avec plus d'adresse un *destrier*, ne portait avec plus de grâce le *haume* sur le pommeau de la selle, ne s'entendait mieux à attacher une armure, à lacer une cuirasse, à *river une ventraille*. Dans plusieurs rencontres périlleuses, où il avait accompagné son noble maître, il avait déployé une intelligence et une valeur fort au dessus de son âge. Il n'était déjà bruit à la cour de Charles que du gentil écuyer du sieur de Neuville. Estimé de son illustre protecteur, chéri de ses égaux, secrètement adoré par la charmante Alix, objet de ses timides vœux, il semblait

entrer dans la vie sous les plus heureux auspices; une si belle aurore n'annonçait qu'un jour d'orage. Depuis quelque tems, les satires les plus odieuses inondaient la cour et la ville ; et leur auteur, au sein des ténèbres qu'il épaississait autour de lui, échappait au ressentiment de ceux qu'il outrageait avec autant de violence que de lâcheté. Le jeune Bérenger, jusqu'alors étranger au monde, à ses passions, à ses intrigues, était toujours, à son insu, l'instrument des vengeances du prieur.

Un événement historique d'une haute importance fournit à l'abbé de Rieux une nouvelle occasion d'exercer sa plume satirique; il ne la laissa point échapper. Le duc de Berri venait de faire manquer, par imprévoyance, une expédition militaire habilement concertée ; l'abbé fit, à ce sujet, une pièce de vers dans laquelle le retard que le duc avait apporté à l'exécution des ordres du roi était interprété de la manière la plus injurieuse à l'honneur du prince. Bérenger venait de copier ces vers et les avait sur lui, lorsque le comte le chargea d'une mission dont l'objet était de remettre au roi lui-même la dépêche importante dont il était porteur. Il partit au

même instant pour Paris. *Son Altesse* * était à Vincennes, et devait revenir le soir même à l'hôtel de Saint-Pol, qu'elle habitait alors. Bérenger l'y attendit ; il remplit le lendemain sa mission, reçut l'ordre de se rendre à Fontainebleau où se trouvait alors la reine, y resta quatre jours, et ne revint à Neuville qu'après une absence d'une semaine. Bérenger avait été bien reçu à la cour ; il rapportait une réponse satisfaisante aux dépêches dont il avait été chargé. Il allait revoir Alix après une séparation de huit jours : on peut juger de quels sentimens son cœur était rempli, de quelle ardeur il pressait son rapide coursier ! Déjà il découvre, des bords de l'Oise, les tours du château ; il distingue la cime des arbres de *la Fontaine des Fresnes*, qu'éclairent les derniers rayons du soleil ; il reconnaît la chapelle au reflet brillant de ses vitraux coloriés. Debout sur ses étriers, les yeux fixés vers la fontaine, il croit voir, il voit en effet la jeune Alix ; elle agite son mouchoir en l'air : le cheval de Bérenger ne court plus, il bondit, et franchissant les

* Ce ne fut que sous le règne de Louis XII que les rois de France prirent le titre de *majesté*.

haies et les ravins, il porte en un moment l'impatient jouvencel au pied de la colline. Alix, suivie de la plus âgée de ses femmes, se précipite au devant de lui, et, d'une voix étouffée par les sanglots : *Fuyez !* lui dit-elle, *fuyez, Bérenger ; vous avez tout à craindre si vous reparaissez au château !* Il est impossible de peindre le désordre affreux que ces mots et les larmes d'Alix jetèrent dans l'ame du malheureux jeune homme. A peine a-t-il la force de demander la cause de l'épouvantable malheur qu'on lui annonce : Alix l'ignore : mais elle a été témoin du courroux de son père ; elle en craint les plus funestes effets. Bérenger reprend ses esprits ; sa conscience ne lui reproche rien, et l'honneur lui fait un devoir de se justifier aux yeux de son bienfaiteur. Alix le presse en vain de s'éloigner, du moins pour quelques jours ; il résiste.

Pendant ce pénible débat, le jour achevait de s'éteindre, le cri de l'oiseau nocturne commençait à se mêler au chant lointain du laboureur. La dame Berthe, qui avait accompagné Alix, lui fit remarquer que le son du cor s'était fait entendre trois fois, et que les portes du châ-

teau allaient se fermer. Alix reprit la route du parc, dont Berthe avait la clef, et Bérenger, remontant à cheval, traversa le pont-levis au moment ou il commençait à s'ébranler.

Aucun *varlet* ne se présenta au perron pour prendre son cheval, qu'il abandonna dans la cour ; il parvient, sans que personne eût voulu l'annoncer, jusqu'à la salle des Armoiries, où il trouva le comte, qui s'entretenait avec le prieur de Rieux, et qui le reçut avec un regard terrible. Sans lui permettre de dire un mot, il lui montra la satire écrite de sa main, et tombée par mégarde de la poche de son manteau dans la chambre qu'il avait occupée, à l'hôtel Saint-Pol. Le duc de Berri l'avait envoyée lui-même au seigneur de Neuville, en lui abandonnant, par déférence, la punition du coupable. À la vue de cet écrit, dont on lui révélait en même tems le crime et l'importance, le malheureux jeune homme pâlit, rougit; et tournant ses yeux mouillés de larmes vers le prieur qui cherchait à les éviter, il se contenta de protester de son innocence. Que pouvait une simple dénégation, opposée à des preuves écrites? Le comte, après lui avoir adressé les

reproches les plus amers, lui ordonna de quitter sur-le-champ le château pour n'y plus reparaître. Atterré par ce dernier coup, Bérenger, en tombant aux genoux de l'abbé de Rieux, ne prononça que ces seuls mots : *Ah! Monsieur le prieur!* Celui-ci eut la lâcheté de garder le silence, que sa victime eut le noble courage de ne pas rompre. Ce fut en vain que la comtesse, effrayée de la douleur de sa fille, intercéda en faveur du jeune écuyer. Le comte fut inexorable; et les portes du château se rouvrirent au milieu de la nuit, pour en faire sortir la plus noble, la plus aimable, et la plus innocente créature.

La cloche du château sonnait minuit, et la lune dans tout son éclat répandait une douce clarté sur la campagne. Bérenger, le désespoir, la mort dans l'ame, s'était arrêté à quelques pas des fossés, et, contemplant, appuyé contre son cheval, ces murs dont il était banni, des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. Il les tenait fixés sur la fenêtre de la chambre où la tendre Alix allait passer une nuit de douleur. La sentinelle, qui se promenait sur le parapet intérieur, l'aperçut et le força de s'éloigner.

Incertain du parti qu'il avait à prendre, Bérenger erra quelque tems au hasard, et prit enfin la route du château de Presles, où il pouvait trouver, auprès de sa bonne mère, les consolations dont son cœur avait tant besoin, mais dont ses pressentimens repoussaient l'espérance.

Bérenger, qui s'éloignait avec tant de regret des bords de l'Oise, n'arriva au manoir de Presles que le lendemain, au soleil couchant. L'émotion qu'il éprouva en revoyant des lieux où s'écoulèrent les douces années de son enfance, en songeant qu'il allait embrasser sa mère après une séparation de quatre ans, s'empara insensiblement de tout son cœur. Il suivait, en s'approchant du château, un sentier de la forêt qu'il se rappelait avoir parcouru la première fois qu'il monta à cheval : ce sentier le conduisit jusque dans la première cour, où se trouvaient réunis un grand nombre de paysans; leur contenance morne et silencieuse ne lui causait encore que de l'étonnement; ce fut de l'inquiétude qu'il éprouva lorsqu'il aperçut le vieux Raymond en pleurs, qui distribuait des aumônes à la foule des pauvres dont il était en-

vironné. Bérenger l'appelle en sautant à bas de son cheval ; Raymond reconnaît son jeune maître, pousse un cri, et vient se jeter à ses genoux. Celui-ci le relève en frémissant ; il l'interroge..... O douleur !.... l'infortuné n'a plus de mère! elle a succombé depuis deux jours à une maladie cruelle contre laquelle sa jeunesse luttait depuis plusieurs années. La douleur extrême n'afflige pas le cœur, elle le brise. A cette affreuse nouvelle, Bérenger perdit l'usage de ses sens ; et pendant huit jours que dura cet état d'anéantissement, dont il ne sortit que par les accès du plus effrayant délire, les noms d'Alix et de sa mère furent les seuls mots qu'on lui entendit prononcer. Les soins qu'on lui prodigua ne furent pas sans succès ; sa vie, au moment de s'éteindre, se ranima. Dès qu'il eut repris quelque force, il se fit conduire au tombeau de sa mère : elle reposait auprès de son époux, dans le chœur de l'église ; il y passa une journée entière, dans la méditation et dans les larmes. Ce devoir rempli, Bérenger remit au chapelain du château l'administration de tous ses biens, le chargea de doter en son nom quatre des jeunes filles les plus

vertueuses du village, dont les premiers enfans prendraient le nom d'Alix et de Bérenger, et se prépara, pour la seconde fois, à quitter le toit paternel. Le matin du jour de son départ, il se renferma dans l'oratoire, où il écrivit une lettre à Alix, qu'il chargea Raymond de lui porter, en donnant à celui-ci, pour instructions, de se rendre à Neuville, d'y attendre dans le bosquet des Fresnes l'occasion de remettre sa lettre, et de lui en porter la réponse à Dijon, où il allait passer quelque tems à la cour de Bourgogne.

Dans une visite que le duc de Bourgogne avait faite au sire de Neuville, le jeune Bérenger avait fixé son attention et mérité sa bienveillance. Les idées de grandeur et d'ambition étaient bien loin de son esprit; mais il voyait dans la gloire le seul moyen de se rapprocher d'Alix, et il espérait trouver à la cour de Philippe l'occasion de se distinguer et de se faire armer chevalier; c'est dans cet espoir qu'il dirigeait ses pas vers Dijon. Un jour, c'était le huitième depuis son départ du château de Presles, il traversait une forêt à quelques lieues d'Auxerre, la chaleur était excessive, son che-

val et lui-même avaient besoin de quelques momens de repos; il mit pied à terre; la bride de son destrier passée dans son bras, il s'assit au pied d'un arbre, et, s'abandonnant à des réflexions auxquelles le souvenir d'Alix mêlait de douces espérances, peu à peu ses yeux se fermèrent, et, sans changer d'objet, ses pensées devinrent des rêves: il dormait profondément lorsqu'un bruit d'armes, un cliquetis d'épées le réveillèrent en sursaut. Le premier mouvement du jeune écuyer fut de s'élancer sur son cheval et de courir vers l'endroit d'où partait le bruit qui avait interrompu son sommeil. Trois hommes en attaquaient un quatrième, près de succomber sous leurs coups. Bérenger vole à son secours. Sa subite apparition, la vigueur de son attaque, jettent l'effroi parmi les assaillans, qui se dispersent et finissent par chercher un refuge dans l'épaisseur de la forêt. Le chevalier à qui le damoisel avait rendu ce service était le brave maréchal de Loigny, surpris aux environs de son château par quelques-uns de ces brigands armés dont la France était alors couverte.

Bérenger crut devoir taire son nom; mais le

maréchal n'en exigea pas moins qu'il s'arrêtât quelques jours auprès de lui. Ce noble guerrier, retiré de la cour depuis la mort de Charles V, jouissait, dans sa glorieuse retraite, du bonheur de la vie privée, auquel son amour pour les lettres ajoutait un nouveau charme. Son château était en quelque sorte le rendez-vous des troubadours, et chaque jour y donnait lieu à quelque fête nouvelle. Ces plaisirs auxquels Bérenger, en tout autre tems, se serait livré avec tant d'ardeur, ne pouvait distraire sa pensée du souvenir de sa disgrâce, de la perte de sa mère et de l'image adorée d'Alix. Cette profonde mélancolie, dans un âge aussi tendre, fit désirer au maréchal d'en connaître la cause: ses instances auprès du jeune étranger devinrent si pressantes, si affectueuses, que celui-ci fut obligé d'y céder. Quelque réticence qu'il employât dans son récit pour ne pas compromettre le prieur de Rieux, le maréchal n'en resta pas moins convaincu de son innocence, et s'offrit de le conduire lui-même à la cour pour le justifier aux yeux du prince. Bérenger s'y refusa, en déclarant à son illustre protecteur que l'honneur lui faisait une loi du silence;

et, le matin du quatrième jour de son arrivée à Loigny, plein d'impatience de rejoindre à Dijon son fidèle serviteur, il prit congé du maréchal, qui lui donna en le quittant les témoignages de la plus vive affection.

Il arrive à Dijon; Raymond l'y attendait depuis deux jours: il lui remit une feuille des tablettes d'Alix, sur laquelle l'aimable enfant avait tracé quelques mots à la hâte:

« *L'ire de mon père est toujours grande contre* » *vous* (lui disait-elle); *mais ne faillera de s'é-* » *prendre à la gloire que devez gagner. Adieu,* » *vous ameres fincqu'à la mort.* »

Que le cœur d'un amant renferme de mystères! Ces deux lignes, qui ne changeaient rien à la destinée de Bérenger, lui causèrent une joie inexprimable, et lui rendirent tout à coup le courage et l'espoir. Il suspendit à la chaîne que lui avait donnée sa mère, et qu'il portait au cou, l'amoureux talisman, au bas duquel il écrivit ces vers:

Très-douce amie au corps si gent,
Perle du monde qu'aime tant;
Rose de may ne flor de lys
N'est tant belle que mon Alix.

Il combla Raymond de présens, et le renvoya au château de Presles, en le chargeant de trouver l'occasion de remettre à Alix un billet où il se contenta d'écrire :

« *Plus ne verrez, plus n'entendrez de moi que » n'en sois digne.* »

Le lendemain il se présenta au palais du duc de Bourgogne : l'entrée en était interdite aux simples écuyers, il lui fut impossible de parvenir jusqu'au prince. Au bout de huit jours, plus humilié que fatigué des démarches qu'il avait faites inutilement, comme il se disposait à quitter Dijon, il apprend qu'on lève des troupes pour marcher contre le duc de Gueldres, et sur-le-champ il prend parti, comme simple volontaire, dans l'armée que le roi commandait en personne. Cette guerre fut moins longue que meurtrière; Bérenger s'y couvrit de gloire, et plusieurs faits d'armes éclatans eussent attiré sur lui d'honorables distinctions, si la présence du duc de Berri au camp du roi ne l'eût obligé de cacher son nom.

Le duc de Gueldres termina la guerre en faisant hommage au roi de France ; et Bérenger,

que tourmentait le besoin d'une prompte renommée, résolut de paraître aux jeux floraux, dont le prochain concours s'annonçait avec un grand éclat. Ces jeux, récemment institués sur de nouvelles bases par Clémence Isaure, fixaient alors les yeux de la nation entière, et le nom des vainqueurs était proclamé dans toute la France. Bérenger excellait dans un genre de poëme qu'on appelait *chant royal;* il célébra de cette manière les heureuses prémices du nouveau règne ; et sa pièce de vers, envoyée au concours, fut jugée supérieure à celles de *Castel* et de *Jean de la Fontaine*, les plus célèbres poètes du tems : l'*amarante d'or* lui fut décernée d'une commune voix. Ce fut au château de Loigny qu'il apprit ses succès, auxquels le bon maréchal voulut mettre le comble en l'armant lui-même chevalier. Alix et cette dignité! Bérenger ne croyait pas à d'autre bonheur sur la terre. La chapelle du château fut disposée pour l'auguste cérémonie : plusieurs compagnons d'armes du maréchal y furent invités, et vinrent armés de toutes pièces. Après l'office divin, le chapelain ayant béni les armes du néophyte, le maréchal lui remit successi-

vement les éperons, le haubert, la cuirasse, les brassards et les gantelets; ainsi *adoublé*, il lui ceignit l'épée, en lui disant:

« *Bérenger, je vous donne cette épée et la* » *remets entre vos mains, et prie Dieu qu'il vous* » *doint un tel et bon cœur, que vous soyez aussi* » *bon chevalier comme fut oncques votre père, de* » *valeureuse mémoire.* » Puis, après lui avoir donné l'accolade et l'avoir frappé trois fois de son épée sur le cou, il ajouta: » *Au nom de* » *Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je* » *te fais chevalier: sois preux, hardi et loyal.* » Le reste de la journée ne fut qu'un long festin.

Le nouveau chevalier était trop fier de sa dignité nouvelle pour ne pas se presser de faire honneur à son illustre parrain: les fêtes qui se préparaient à Saint-Denis en l'honneur de Louis II, roi de Sicile, et cousin du roi Charles, lui en offrirent la brillante occasion: des tournois étaient annoncés; l'élite de de la noblesse française et étrangère y était admise. Bérenger s'y rendit, et ne se fit pas moins remarquer par sa jeunesse et sa grâce, que par l'extrême simplicité de son armure: son écu, sans armoiries, portait un simple chiffre, composé

des lettres *A* et *B*, qu'entourait une branche de frêne. Les tournois devaient s'ouvrir après le service que le roi faisait célébrer en l'honneur du grand-connétable. Bérenger s'était placé dans l'église de manière à pouvoir entendre l'oraison funèbre de Bertrand du Guesclin, que devait prononcer l'évêque d'Auxerre (honneur jusqu'alors inconnu en France). Qu'on juge de sa surprise, de son bonheur, en apercevant Alix, la charmante Alix, au pied du trône de la reine, et les yeux fixés sur son écu! Placé en face d'elle, il leva sa visière qu'il tenait à demi baissée: Alix le reconnut; tout ce que le cœur humain renferme d'émotions tendres se peignit à la fois sur sa figure angélique.

Le lendemain, Bérenger, qui s'était fait inscrire au nombre des combattans, se présente le premier à la barrière du tournois, le plus brillant qu'on eût vu depuis un siècle: toute la cour était présente; et, par un hasard qu'un amant peut seul apprécier, Alix avait été choisie par la reine pour couronner le vainqueur: quel autre que Bérenger pouvait obtenir un pareil prix! Quatre fois il entre dans la

lice, quatre fois il en reste le maître, quatre fois on proclame son triomphe. Le roi voulut connaître ce jeune preux, et ne fut pas moins étonné que satisfait d'apprendre que c'était ce même troubadour, auteur du *chant royal*. Bérenger vint recevoir des mains de la tremblante Alix l'écharpe qui lui était destinée; en la lui passant au cou, elle murmura tout bas ces mots : « *Dans trois jours, à huit heures du soir,* » *à la fontaine des Fresnes.* »

Le duc de Berri, témoin du triomphe de Bérenger, ne put, sans dépit, entendre proclamer un nom qui lui rappelait un outrage : sa position auprès du roi, dont il avait encouru la disgrâce, le peu de faveur dont il jouissait dans l'opinion publique, ne lui permettaient pas de poursuivre ouvertement sa vengeance; mais il n'en cachait pas les projets en présence d'Amaury, sire de la Beaume, un des seigneurs les plus puissans de la cour, à qui le roi avait, en quelque sorte, promis la main d'Alix.

Combien ces trois jours d'attente parurent longs à Bérenger! enfin, le troisième s'achève; il est sept heures, le jour tombe, l'amant d'Alix s'avance, palpitant d'amour, de crainte

et d'espérance, sur ces bords de l'Oise, où chaque pas réveille en son ame un souvenir. Il s'arrête un instant sous les murs de l'abbaye de Maubuisson, à quelque distance du château de Neuville, pour y attendre le moment précis du rendez-vous : huit heures sonnant à l'horloge de l'abbaye, il court, il se glisse à travers l'épais taillis dont le pied de la colline est couvert; il arrive à la fontaine des Fresnes, il se désaltère dans son eau ; il baise chacun des arbres où il trouve sa lettre gravée par une main chérie ; il va, il vient, s'arrête ; il palpite au moindre frémissement du feuillage. Quelqu'un vient,...... c'est elle...... Bérenger est aux pieds d'Alix....... Son émotion épuise ses forces, elle chancelle ; il la soutient, il la presse dans ses bras. Quel moment dans la vie, ou plutôt quelle vie dans un pareil moment! Après quelques instans d'un silence dont aucune langue ne saurait exprimer le charme, Alix, en peu de mots, rendit compte à son amant du malheur dont ils étaient menacés depuis un an. « Mon père, lui dit-elle, à qui le roi lui-même en a fait la demande, a promis ma main au sire de la Beaume; mais il ignore

encore un secret qui vous honore, qui vous rendra toute son estime, toute son affection; un secret enfin que le prieur mourant vient de révéler à ma mère. Votre valeur, votre mérite, vous ont fait connaître du roi; j'avouerai, s'il le faut, devant lui, l'amour que j'ai pour vous, et il ne me condamnera pas au malheur de lui désobéir; car j'en fais le serment, Bérenger, ma vie ne sera jamais qu'à vous ou à Dieu. » Une pareille promesse, à la face du ciel, dans un séjour témoin mystérieux de tant de soupirs et de larmes, entre deux jeunes amans unis dès l'enfance, et dont les premiers regards ont été de l'amour, une pareille promesse était sans doute à moitié remplie; et les vingt lignes effacées avec un soin extrême en cet endroit du manuscrit peuvent être aisément suppléées. — Je me hâte d'arriver au dénouement de cette fatale histoire.

Quelques jours après l'entrevue du bosquet, Bérenger, à la prière d'Alix, et du consentement de son père à qui l'aveu du prieur venait d'être révélé, alla se jeter aux genoux du roi, qu'il intéressa si vivement par la peinture de ses malheurs et de son amour, que le mo-

narque donna son consentement formel au mariage d'Alix et de Bérenger, et qu'il promut ce dernier à un poste honorable auprès de sa personne. Muni de ce précieux écrit, Bérenger craint de perdre un moment; il était onze heures du soir : son impatience ne lui permet pas d'attendre le jour; il revole vers Alix.

Déjà il découvre le fanal qui brûle au sommet de la tour du château. Comme il passait au pied de la colline des Fresnes, plusieurs assassins, armés de toutes pièces, s'élancent du milieu du taillis, fondent sur lui à l'improviste, le percent de coups, et prennent aussitôt la fuite. Aux cris de l'infortuné jeune homme, la sentinelle la plus voisine répond par un cri d'alarme qui se répand dans le château. On accourt; Alix, qu'un pressentiment funeste avertit de son malheur, vole vers la fontaine; elle y trouve Bérenger étendu, sans vie, et pressant sur sa bouche l'écharpe qu'il avait reçue d'elle. L'infortuné ne s'abandonna pas aux transports d'une vaine douleur. Dès le lendemain de cet horrible événement, elle se retira dans l'abbaye de Maubuisson; elle y

prit le voile, et mourut au bout de quelques mois.

On respecta son dernier vœu : son corps fut enseveli auprès de celui de Bérenger, dans le bosquet de *la fontaine des Fresnes*, que l'on appela depuis *la fontaine d'Amour.*



N° LXXXV. — 31 *juillet* 1813.

L'ÉCRIVAIN PUBLIC.

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, et veras hinc ducere voces.
HOR., *Ars poet.*

Le peintre de mœurs doit avoir constamment les yeux sur les modèles vivans que lui présente la société, afin d'y trouver l'expression vraie de la nature.

« COMBIEN pouvez-vous gagner par jour? — Que sais-je, Monsieur, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. — Mais encore? — Bien ou mal, j'arrive au bout de l'année; j'ai vécu, j'ai payé mon loyer, et je ne dois rien. — L'âge vient, et la vieillesse a des besoins auxquels il faut pourvoir. — Je suis tranquille; j'ai la promesse d'*un lit* à l'hospice des Ménages. — Et vous ne vous presserez pas, je le vois, d'en prendre possession. — Malheureusement, ma vue commence à baisser, et les yeux sont le


L'Écrivain public.

principal instrument de ma profession. — Depuis combien de tems l'exercez-vous? — Je suis écrivain public depuis cinquante-trois ans. — Toujours dans la cour du Palais? — Non, Monsieur; ma fortune a eu ses vicissitudes tout comme une autre.

» J'ai d'abord été *maître écrivain* patenté par l'Université de Paris : c'est M. Boivin qui m'a délivré mon diplôme; vous l'avez peut-être connu? Le brave homme! J'avais exécuté pour lui une pièce d'écriture qu'il avait fait encadrer, et qu'on allait voir chez lui par curiosité : dix-sept caractères différens, et des traits à main levée d'une hardiesse!....... Il n'est pas aussi que vous n'ayez entendu parler de ce morceau de vélin, de la grandeur exacte d'un petit écu, sur lequel j'avais inscrit les dix commandemens de Dieu, le Symbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, et une dédicace au Roi?

» — Vous teniez une école? — Rue Planche-Mibray, dans le plus beau quartier de Paris; j'avais pris le fonds de M. Barbedor; c'était un établissement magnifique : dix-neuf pensionnaires, trente externes, et six écoliers en ville à 24 sous le cachet : j'aurais aujourd'hui cent

louis de rente, pour le moins, si la révolution et ma femme ne s'en étaient mêlées. — Vous avez eu à vous plaindre de votre femme? — Pauvre Catiche! devant Dieu soit son ame! Je ne lui en veux pas; mais elle m'a ruiné. Elle aimait la toilette comme une conseillère du Marais : tous les dimanches, des parties chez Bancelin, le spectacle chez Audinot, chez Nicolet;.......... tant y a qu'à sa mort, en 1788, elle m'a laissé 1500 livres de dettes : la révolution est venue; on faisait alors son chemin sans savoir lire : mes écoliers m'ont quitté. J'ai vendu mes meubles, en assignats, cent fois plus qu'ils ne m'avaient coûté en argent; et le jour où j'ai voulu réaliser mes fonds, je me suis trouvé tout juste assez riche pour acheter une échoppe aux Charniers des Innocens.

» J'y faisais assez bien mes affaires; mais il fallait écrire au prix des autres, à trois sous la page, et je rougissais de prostituer ainsi ma plume au service des fruitières et des marchandes de marée : je suis venu m'établir dans le voisinage du Palais. — Vous êtes bien connu dans la cour de la Sainte-Chapelle; car à la

première demande que j'ai faite d'un écrivain, on m'a nommé M. Rossignol. — C'est moins à mon talent qu'à ma discrétion que je dois la vogue dont je jouis : notre état, voyez-vous, est comme celui des confesseurs et des médecins : nous avons le secret des infirmités humaines ; et c'est, avec la poésie, le plus liquide de mon revenu.

» — Ah ! vous êtes poète aussi ? — Je puis me vanter d'avoir un assortiment complet de chansons de fêtes, de complimens de bonne année, d'acrostiches simples et doubles, d'épithalames et d'épitaphes, le tout arrangé avec des variations applicables aux circonstances. La partie des *devises* est encore une des bonnes ressources de ma profession : douze sous la douzaine ; cela va vite, et c'est si tôt fait ! J'ai fourni pendant cinq ans M. Gueslau, *à la Pomme d'Or*, rue des Lombards ; nous nous sommes brouillés parce qu'il exigeait des *quatrains*, et ne voulait payer que des *distiques*.....

» Mais voilà mes plumes taillées ; je suis aux ordres de Monsieur : de quoi s'agit-il ? — De me copier ce manuscrit. — Quelle écri-

ture emploierons-nous? *bâtarde*, *coulée*, *ronde*, *anglaise?* terminerons-nous les bouts de ligne par des fleurons? encadrerons-nous les pages par des spirales ornées? nos majuscules d'alinéa seront-elles compliquées d'arabesques?... — Rien de tout cela, s'il vous plaît; je vous demande une copie toute simple et bien lisible. — C'est entendu; mais les feuillets de votre manuscrit sont détachés, et ne sont pas numérotés en tête; il peut en résulter des erreurs dont je ne serais pas responsable, je vous en préviens. — Vous avez raison; et si vous pouviez seulement me faire une petite place auprès de vous, je numéroterais mes pages, et j'ajouterais quelques notes. — Passez dans mon cabinet; vous y serez plus à votre aise. (Ce cabinet était un petit coin de l'échoppe séparé du reste par un morceau de tapisserie.) Aussi bien j'aperçois Mlle Marie, la cuisinière de M. Gaspard, l'avoué; c'est aujourd'hui samedi: elle vient mettre à jour son livre de dépense.

Me voilà donc installé dans le cabinet de M. Rossignol, écrivain public dans la cour de la Sainte-Chapelle, occupé d'abord à mettre

en ordre le manuscrit d'une traduction des nouvelles espagnoles d'*Athanasis Cespèdes*, dont je voulais avoir une copie, mais bientôt détourné de mon travail par les différentes scènes qui se passent auprès de moi, et dont je suis le témoin invisible.

Mlle Marie, qui avait probablement appris à compter chez son procureur, fit régler son petit *carnet* comme un mémoire de frais, en se ménageant sur les différens articles un petit *boni* de 7 livres 10 sous par semaine, qui ne laisse pas d'ajouter à ses gages de cent écus un supplément fort honnête. C'est ce qu'on appelle *faire danser l'anse du panier;* Mlle Marie paraît s'y entendre à merveille.

La cuisinière du procureur était à peine sortie que la fille d'un bonnetier des environs vint faire emplette de deux couplets pour la fête d'une *Marguerite* : le moderne Pellegrin les tira d'un carton marqué de la lettre *M*. Ces couplets, dans le principe, avaient été faits pour un amant qui les adressait à sa maîtresse ; la petite fille les destinait à sa mère ; mais en y substituant le mot de *bonté* à celui de *beauté*, la *sensibilité* à la *volupté*, en amenant à la fin *la*

joie et la reconnaissance ,au lieu de *l'amour et la jouissance*, la chanson fut mise en ètat de produire le plus grand effet à la fête de la *bonnetière*. La petite ne se fit pas prier pour payer, douze sous la pièce, ces couplets circulaires dont elle croyait avoir l'étrenne.

Après elle, je vis arriver un soldat qui avait un bras et une jambe de moins: « Mon vieux, dit-il à l'écrivain d'un air grivois, et lâchant à chaque mot un gros juron et une bouffée de tabac, griffonne-moi bien vite un bout de pétition au ministre de la guerre: tu penses bien que, fagoté comme me voilà, je ne lui demande pas de l'avancement: mon affaire est faite. J'arrive du pays; j'ai vendu mon patrimoine, et je me suis fait cent francs de rente: ça paiera le tabac et le rogome; mais, *item*, il faut vivre, et cent francs ne suffisent pas. J'ai servi l'Empereur pendant quinze ans; il me nourrira, c'est trop juste. Tu entends bien, mon luron, que quand on a été dix ans caporal dans le 88e, on ne va pas porter son uniforme à l'hôpital; or donc, il me faut une place aux Invalides. Tourne-moi cette demande-là par écrit; mais ne va pas faire de phrases, au

moins! Si je n'avais pas perdu mon bras droit, je ne serais-pas venu te chercher dans ta baraque; je n'écrivais pas mal, et j'aurais fait mes affaires tout seul. Tu sauras que je m'appelle *Jérôme Verdenus*; je suis de Montauban; j'ai trente-neuf ans, huit blessures, dont deux bonnes, comme tu vois. J'ai fait quinze campagnes, et j'en avais vingt autres dans le corps; mais le *brutal* * m'a arrêté tout court. Couche-moi cela sur le papier, et voilà trente sous pour ta peine. »

Au moment où le scribe remettait à ce brave homme sa pétition, qu'il signa de la main gauche, un homme assez bien mis, et qui était déjà venu regarder deux ou trois fois à travers les vitres de l'échoppe, entra d'un air à la fois insolent et embarrassé: « Voyons votre écriture ordinaire, dit-il à l'écrivain quand le soldat se fut éloigné.... C'est bon! écrivez! — Sur quel papier? — C'est d'une lettre qu'il s'agit. — A qui s'adresse-t-elle? — Ce ne sont pas vos affaires. — J'entends; vous pouvez dicter. »

« J'apprends, mon cher, avec autant de » surprise que d'indignation, que vous vous

* Nom que les soldats donnent aux boulets.

» proposez, à la prochaine élection, de don-
» ner votre voix à:..... (laissez le nom en
» blanc). Je suis trop votre ami pour vous
» laisser ignorer qu'il parle de vos ouvrages
» avec le plus profond mépris et que derniè-
» rement, à dîner chez un ministre, il a pré-
» tendu que si vous étiez condamné à payer
» vingt sous d'amende pour chacun des vers
» que vous avez pris, votre fortune ne suffirait
» pas à l'acquit de votre dette; d'ailleurs, êtes-
» vous bien sûr que ce choix-là ne déplaise pas
» aux personnes que vous avez le plus d'inté-
» rêt à ménager? On sait bien que ce can-
» didat est du goût de...... (une demi-ligne
» en blanc); mais, en conscience, est-ce une
» raison pour qu'il soit du vôtre? Je ne signe
» pas cette lettre; mais vous seriez bien mal-
» adroit si vous n'y reconnaissiez pas le lan-
» gage de la franchise et de l'amitié. »

La lettre écrite, cet ami charitable la prit sans la fermer, jeta sur la table un écu de trois francs, et sortit. Je le suivis des yeux assez loin pour le voir entrer chez un autre écrivain, où je ne doutais pas qu'il n'allât, pour plus de sûreté, faire mettre l'adresse à sa missive.

Aussitôt qu'il fut sorti, M. Rossignol leva le pan de la tapisserie, pour se mettre en communication plus directe avec moi, et s'informer si j'avais achevé mon travail. Comme je me trouvais fort bien de ma position, et que je voulais en tirer tout le parti possible, je me servis du prétexte de quelques notes qui me restaient à faire, pour avoir occasion de rester plus long-tems avec lui. « Avez-vous, lui demandai-je, beaucoup de pratiques de la vilaine espèce de celle qui vous quitte en ce moment? — Le nombre s'en est accru depuis quelques années, et je remarque qu'il augmente aux approches des concours et des élections académiques. — Monsieur Rossignol, vous êtes, sans le vouloir, l'instrument de bien des noirceurs! — Il est fâcheux que ce casuel de mon état me rapporte plus que le principal; sans cela, il y a long-tems que j'y aurais renoncé. — Vous devez avoir quelquefois de bien étranges confidences? — J'ai celles de la plus ridicule et celles de la plus odieuse passion du cœur humain : de *l'amour-propre* et de *l'envie*. Si la misère ne m'eût pas abruti; si, depuis long-tems, toutes mes idées n'étaient pas des besoins, j'au-

rais trouvé dans mes observations journalières les matériaux d'un livre bien curieux.... »

Dans ce moment quelqu'un vint frapper à l'une des lucarnes de la baraque, en criant au père Rossignol qu'on l'attendait. Il me demanda la permission de s'absenter un petit quart d'heure, en m'invitant à prendre place à son bureau, où je serais plus à mon aise pour écrire.

Je sortis de ma niche, et vins m'installer dans son fauteuil de canne, dont la garniture consistait en un coussin évidé par le milieu, dont la basane noire avait acquis une teinte rougeâtre, à force de tems et de service. Je me plaçai devant son bureau; et, pour mettre à profit l'inspiration du moment et du lieu, j'y rédigeai le commencement de cet article. Je fus interrompu par l'arrivée d'une fort jolie petite ouvrière, qui me prit pour le chef du bureau, et me chargea d'écrire, en son nom, une lettre à son *bon ami*, brigadier dans le 3e régiment de chasseurs. Je la fis asseoir près de moi, et l'interrogeai sur ce qu'elle voulait mander à son ami le brigadier. « Je *vas* vous dicter, » me dit-elle, et j'écrivis :

« C'est bien mal à vous, M. *Va-de-l'Avant*,

» d'avoir été si long-tems sans nous donner de » vos nouvelles. J'avais d'abord eu peur que vous » *n'ayez* été blessé dans la dernière affaire *où ce* » *que* vous étiez en personne ; maintenant, je » crains bien que vous n'ayez pas une aussi bonne » raison à me donner de votre silence. Mon père » se réjouit quand vous prenez des villes ; mais » moi, point du tout : je me dis que, dans ces » villes, il y a des femmes, et que vous autres » militaires vous ne vous gênez pas pour être » infidèles. Votre mère vient nous voir toutes » les semaines. Elle m'aime un peu, parce que » je vous aime beaucoup. Elle a acheté un alma- » nach où il y a une carte de géographie, qui » s'appelle *Spectacle de la Guerre.*—Le *Théâtre?* » —Oui, *c'est ça*, le *Théâtre de la Guerre*; elle » me montre le pays où vous êtes, l'endroit que » vous habitez. Il y a bien loin d'ici là, qu'elle » me dit; elle pleure et nous pleurons ensemble. » Vous me dites que si l'armistice se prolonge, » vous pourriez bien avoir un congé, et que » vous viendriez à Paris pour m'épouser tout de » suite. Depuis que je *sais ça*, je demande à tout » le monde si l'armistice se prolonge : ils disent » que oui ; ce qui fait que je vous attends avec

» une impatience avec laquelle j'ai l'honneur
» d'être, Monsieur Va-de-l'Avant,

» Votre tout affectionnée

» MARIANNE BARBIER. «

Cette lettre m'amusa beaucoup à écrire. Lorsque je la remis à la bonne petite Marianne, elle me demanda avec un peu d'inquiétude, en dénouant le coin de son mouchoir où elle avait quelques pièces de monnaie, combien il me fallait pour cela : je lui dis qu'elle me paierait après son mariage. Elle me promit bien de ne pas oublier sa dette, dont j'eus soin de l'acquitter d'avance avec le père Rossignol.

Marianne céda la place à une dame de la tournure la plus élégante, que son laquais attendit à la porte. Bonhomme (me dit-elle en tirant un petit papier de son corset), transcrivez-moi ce petit bout de lettre. » J'avançai la main pour prendre l'écrit. « J'aurai plus tôt fait de vous le dicter, » ajouta-t-elle. Je pris une feuille de papier, et la dame commença :

« Monsieur l'hermite..... (Je me retournai brusquement ; elle continua sans remarquer ma surprise, ou du moins sans en deviner la cause.)

« Monsieur l'Hermite, vous ressemblez à ces » hordes nomades qui dévastent le pays qu'elles » quittent et où elles ne doivent plus revenir. » Parce que vous n'avez plus rien à démêler avec » l'amour et ses plaisirs, vous trahissez maligne- » ment tous leurs secrets; et parce que vous avez » probablement abusé dans votre jeunesse des » choses les plus innocentes, vous croyez voir » encore le mal où vous l'avez laissé. Grâce à » à vous et à vos impertinentes réflexions, une » femme qui a un carrosse n'osera plus sortir » dans un fiacre; comme s'il n'y avait pas une » foule de circonstances toutes naturelles qui ne » permettent pas qu'on se serve de sa propre » voiture! Vous m'avez fait avoir l'année der- » nière des scènes épouvantables avec mon mari, » à propos des bals de l'Opéra, que j'aime de pas- » sion et que vous avez calomniés à dire d'ex- » perts. J'avais une loge grillée à Feydeau: j'ai » été obligée, pour avoir la paix, d'en prendre » une en grande représentation aux premières; » et vous êtes cause que mon mari, qui est bien » l'homme le plus économe de Paris, dépense » en ce moment vingt ou vingt-cinq mille francs » dans son hôtel pour y faire construire une

» salle de bain. Pour Dieu! Monsieur l'Hermite,
» gardez mieux le secret de nos grand'mères,
» ou, du moins, n'en abusez pas contre leurs
» petites-filles. A part ce grief, il y a du bon
» dans vos feuilles, et je vous lis avec plaisir,
» quand je ne vous lis pas avec colère. »

« Maintenant fermez cette lettre, et mettez-y l'adresse : *A M. l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, au bureau de la* GAZETTE DE FRANCE. Vous n'écrivez pas? A quoi bon, Madame? votre lettre est déjà parvenue. — Comment? — Le hasard vous a donné pour secrétaire celui à qui vous écrivez. — Il se pourrait? Monsieur..... » Le lecteur devine l'explication qui s'ensuivit, et pendant laquelle M. Rossignol revint un peu plus gai que de raison. Je lui laissai mon manuscrit à copier, je lui remis l'argent qu'il avait gagné pendant son absence, et je donnai le bras à ma belle correspondante jusqu'à sa voiture, qui l'attendait à l'entrée principale du Palais de Justice.

N° LXXXVI. — 7 *août* 1823.

LA JOURNÉE D'UN JEUNE HOMME.

Most times, the greatest art is to comply
In granting that which justice may deny.

KING.

Il y a quelquefois beaucoup d'adresse à accorder ce qu'on pourrait refuser avec justice.

La jeunesse regarde devant, et la vieillesse derrière soi.

MONTAIGNE.

C'EST un noble emploi que celui de Mentor! combien de vieillards se croient appelés à le remplir, sans autre titre que leur âge! Il est bien vrai que Minerve s'est affublée d'une barbe grise pour accompagner Télémaque; mais cette barbe cachait la sagesse : on y serait souvent attrapé aujourd'hui. Ce n'est pas l'envie de soutenir un paradoxe qui me fait avancer qu'il s'est fait depuis quelques années, entre les jeunes

gens et les vieillards, un échange de défauts et de qualités, de vertus et de vices, qui ne permet, le plus souvent, de les reconnaître qu'à la couleur de leurs cheveux et à l'accueil différent que leur font les femmes. Je citerais autant de jeunes gens moroses, prudens, circonspects, égoïstes, que de vieillards légers, prodigues, bouffons, indiscrets. Il résulte de ces emprunts mutuels des caricatures également ridicules au physique et au moral. C'est un singulier reproche à faire à la jeunesse de notre tems, que celui d'être trop raisonnable, et j'ose dire cependant qu'il est mérité. La prévoyance des pères n'a jamais trouvé moins d'obstacles dans les passions des enfans : on peut admettre ceux-ci dans les délibérations de famille où il est question de leur choisir un état ou même une épouse; on sera tout surpris de la justesse avec laquelle ils apprécieront les avantages de l'un et la dot de l'autre. Ne craignez pas que l'enthousiasme les égare, que l'amour les aveugle; ils savent aussi bien que leurs grands-pères se défendre de toute illusion. Ils n'ont point encore de souvenirs, ils ont déjà de l'expérience. À vingt ans,

ils n'ont plus de passions, et ils ont déjà la goutte. Si je ne fais aucun cas de cette maturité précoce de nos jeunes gens, je méprise bien davantage, chez certains vieillards, une jeunesse prolongée aux dépens de l'estime et de la considération publiques. On a signalé avec raison, comme une preuve de la décadence des mœurs, le peu de respect qu'obtient aujourd'hui la vieillesse ; mais on n'a pas tenu assez de compte des exemples qui servent d'excuse, ou du moins de prétexte à cette atteinte portée à la morale publique. Le scandale d'une vie honteuse, donné impunément par un seul vieillard, dans quelque condition que ce soit, a, sur les mœurs, une influence plus dangereuse que l'inconduite et les désordres de cent jeunes gens. L'autorité de l'âge se fait sentir jusque dans le mépris qu'il appelle sur lui-même. La démonstration de cette vérité, appuyée sur un fait bien notoire, bien personnel, m'entraînerait en sens inverse du but que je me propose, auquel je reviens sans autre préambule.

J'ai un petit-cousin ou petit-neveu à la mode de Bretagne (le titre de grand-oncle me convient mieux), que j'ai déjà *introduit* auprès

de mes lecteurs sous le nom d'*Ernest de Lallé**. Capitaine de hussards à vingt-quatre ans, avec un bras en écharpe, une croix à la boutonnière, vingt-cinq mille francs à dépenser, et toutes les qualités que *Julie D'Etanges* exigeait dans son amant, en voilà plus qu'il n'en faut pour passer agréablement, à Paris, un congé de convalescence, et pour donner beaucoup d'inquiétude à un père très-tendre et très-économe, qui vit dans sa terre, à quatre-vingts lieues de la capitale. Investi, par procuration, d'une partie de son autorité, je devais, d'après mes instructions, recevoir tous les huit jours une visite d'Ernest, lui faire rendre un compte exact de ses dépenses, les autoriser par mon *visa*, pour qu'il lui fût permis de toucher de nouveaux fonds, et, à la moindre négligence, à la moindre étourderie, en donner avis à son père. C'était vouloir qu'un officier de hussards vécût, à Paris, comme un séminariste. Mon petit-neveu n'est pas du nombre de ces Catons précoces dont je me plaignais tout-à-l'heure ; et je n'avais ni la volonté ni l'espoir de le soumettre à une règle aussi sévère. A sa première vi-

* Voyez tome II, page 181.

site, nous rédigeâmes de nouvelles conventions, et nous transigeâmes sur quelques points, pour assurer l'exécution des autres. Pendant le premier mois, il fut assez fidèle; avant la fin du second, il les avait entièrement oubliées. Je pris un soir, en me couchant, la résolution de me rendre chez lui le lendemain matin pour lui faire une longue mercuriale : en y rêvant, mes idées prirent insensiblement une autre direction; et tout en récapitulant les griefs que j'avais contre lui, je retrouvai dans les souvenirs de ma jeunesse les motifs d'une indulgence que j'avais autrefois invoquée pour moi-même. En conséquence, j'abandonnai mon projet de sermon, et je sortis le lendemain dans l'intention de faire à mon pupille une visite amicale, que je comptais bien assaisonner de quelques remontrances, pour ne pas laisser prescrire le droit incontestable des vieillards.

J'étais, à huit heures du matin, à l'hôtel d'Avranches, où demeure ce jeune homme. « Monsieur Ernest de Lallé? — Il n'y est pas. — Comment! déjà sorti? — Non, Monsieur. — J'entends, il n'est pas encore rentré? — Par-

donnez-moi. — S'il est rentré, et qu'il ne soit pas sorti, il faut bien qu'il y soit? — Sans doute, Monsieur.... ; cependant il n'y est pas : en ma qualité de portier, je n'en sais pas davantage. Mais voici M. Henri, son valet de chambre; expliquez-vous avec lui. — Je demande votre maître....; j'ai à lui parler, et il a besoin de me voir. — Ah! je connais bien Monsieur; mais c'est que... dans ce moment... voyez-vous..... M. Ernest..... — Henri, vous êtes bien gauche et bien indiscret pour un valet de chambre de bon ton; allez dire bien bas à votre maître que je l'attends dans le jardin de l'hôtel. »

Au bout d'un quart d'heure je vois arriver le capitaine Ernest, en pantalon du matin, la *gorra* de soie noire sur la tête : il court à moi d'un air riant ; et, après s'être excusé d'avoir été si long-tems sans me voir, il s'excuse encore de ne pas me recevoir chez lui; mais il fait si beau ! il a cru que j'aimerais mieux causer avec lui dans le jardin, en fumant un cigare de la Havane, que de m'enfermer dans un entresol excessivement chaud. Je le remerciai, aussi sérieusement qu'il me fut possible, de son

attention, et j'acceptai le cigare. Nous fîmes quelques tours de jardin ; et toutes ces cajoleries, dont je n'étais pas tout-à-fait dupe, ne m'empêchèrent pas de lui adresser quelques reproches sur sa conduite. Il m'assura qu'elle était aussi régulière qu'irréprochable ; et, pour m'en faire juge, il me proposa de passer la journée entière avec lui : je pourrais ainsi juger par moi-même de la nature de ses occupations et de ses plaisirs, que j'aurais partagés, et rendre témoignage de sa vie habituelle. « A partir de quelle heure commencerons-nous la journée? lui demandai-je en riant. — Cela va sans dire; du moment où nous sommes. » Je n'eus pas l'air de m'apercevoir d'un signe que fit Henri en se montrant à l'extrémité de l'allée, et nous passâmes dans l'appartement d'Ernest. Suivant son usage journalier, dont il était convenu qu'il ne s'écarterait en rien, nous devions, avant déjeuner, faire un tour à cheval. Tandis qu'il s'habillait, je parcourais les titres de quelques livres qui se trouvaient sur le *somno*, dans la chambre à coucher ; il triompha de mon air de satisfaction en ouvrant, l'un après l'autre, un volume

de Montaigne, de Voltaire et de Polybe; il parut moins content de me voir prendre, sur ce même meuble, et regarder avec beaucoup d'attention, de petites spirales noires en fil de laiton, auxquelles restaient attachés quelques cheveux blonds; il reprit sa sécurité en supposant que je n'en connaissais pas l'usage. Avant de sortir, Ernest donna audience à son tailleur de ville, qui lui apportait une collection de gilets de fantaisie, et à son tailleur militaire, le célèbre *Walter*, auquel il commanda un nouvel uniforme, dont le prix fut débattu et demeura fixé à 2000 fr. Les chevaux étaient prêts; j'avais envoyé chercher chez moi des bottes à l'écuyère qui n'avaient pas quitté les embouchoirs depuis deux ou trois ans, des manchettes de bottes et d'éperons brisés, dont j'ai conservé l'usage. Ernest m'avait fait préparer un bon cheval d'escadron à tout crin, harnaché d'une selle française à troussequin, avec caparaçon brodé : il montait, à l'anglaise, une longue haridelle, courte-queue, bien efflanquée, qu'il appelait un cheval de race, tandis que le plus beau cheval de son écurie était monté, suivant l'usage, par le domestique,

qui nous suivait en redingote carrée nouée avec une ceinture de cuir. Dans notre promenade, que nous poussâmes jusqu'au Raincy, nous établîmes une discussion sur les changemens survenus dans la manière de monter à cheval, et je forçai mon jeune compagnon de convenir que l'art de l'équitation se réduisait aujourd'hui à aller le plus vite possible, et que les innovations étrangères, dont quelques-unes avaient cependant leurs avantages, étaient faites aux dépens de la grâce, de l'élégance et de la solidité.

Il était onze heures lorsque nous revînmes à Paris ; nous descendîmes au café Tortoni pour y déjeuner. Le salon de ce café a cela de particulier, que presque toutes les personnes qui s'y rassemblent se connaissent. C'est un point de réunion où l'on est d'autant plus sûr de se retrouver le matin, qu'un jeune homme de bonne compagnie ne peut guère déjeuner ailleurs. Il est du bon ton d'y prendre les manières d'un habitué : aussi Ernest ne manqua-t-il pas, en entrant, de dire un mot aimable à la jeune personne du comptoir, de faire compliment à Mme Tortoni sur sa fraîcheur, et d'appeler

Prévost à haute voix ; *Prévost*, ce coryphée des garçons de tous les cafés du monde, dont le zèle, l'adresse et l'incroyable activité ne peuvent se comparer qu'à l'aisance de ses manières et à l'excessive politesse de son langage. Pendant que je prenais ma tasse de chocolat, et qu'Ernest déjeunait comme on dînait de mon tems lorsqu'on avait bon appétit, le général F***, à la table voisine, parlait du *tir* et des nouvelles armes à feu de M. Pauly. Ernest, qui avait acheté depuis quelques jours une boîte de combat et un fusil de chasse ordinaire, crut devoir s'élever contre une invention qu'il ne connaissait pas. Je me récriai contre cette manie française de décrier nos propres découvertes : du moins était-il raisonnable d'examiner avant d'avoir un avis. Nous n'étions pas loin de la rue des Trois-Frères, où se trouvent les ateliers de Pauly ; le général s'offrit de nous y conduire. Après un examen très-attentif, et plusieurs essais de ses pistolets, de ses fusils sans bassinet, sans chien, sans baguette, dont la portée est double de celle des autres armes à feu, et qui joignent à tous ces avantages ceux de se charger beaucoup plus promptement, de ne pas

craindre les doubles charges, les longs feux, et d'employer un tiers de poudre de moins, je sortis convaincu que ces armes, qui auront peut-être fait le tour de l'Europe avant qu'on les ait adoptées en France, où elles ont été inventées, sont aussi supérieures aux armes actuelles, que celles-ci le sont aux mousquets à mèche du 15e siècle.

Le boguey d'Ernest nous attendait au coin du boulevart, et l'heure de la paume l'appelait chez Charrier : il y était attendu pour une partie arrangée la veille, dans laquelle devait figurer l'élite des joueurs, et principalement M. Dur.. de la M***, le plus fort des amateurs connus. Je me plaçai derrière les filets, dans la grande galerie du fond, où je m'amusai à compter les *chasses*. Ernest parut dans l'enceinte avec le costume d'usage, le pantalon de basin, les pantoufles vertes et la casquette de feutre gris. En moins d'une demi-heure, il eut perdu quinze ou vingt napoléons. A l'en croire cependant, il avait joué à merveille, et toutes les fautes avaient été faites par son *partner*.

J'étais résolu à mener, pendant un jour, la vie de jeune homme. En conséquence, en sor-

tant de la paume, à quatre heures, je me laissai conduire aux *Bains-Chinois* (la blessure d'Ernest l'empêchait d'aller à l'*Ecole de Natation*). Nous prîmes deux cabinets voisins; j'employai le tems du bain à lire les journaux, et Ernest à écrire deux ou trois billets, dont je ne lui demandai pas à voir l'adresse. Il s'était fait apporter par son domestique tout ce dont il avait besoin pour s'habiller, et lorsque nous sortîmes, je le vis reparaître avec ce qu'il appelle une *demi-tenue*, le frac vert-saule, le gilet de cosaque, la culotte de casimir et les bas à côtes. Après avoir mis en délibération le restaurateur chez lequel nous irions dîner, nous nous décidâmes pour le café Hardi, moins renommé pour son cuisinier que pour la société qu'on y trouve de cinq à sept heures du soir seulement, et pour la tisane de Champagne, frappée de glace, que l'on y boit, et qu'on est convenu de trouver meilleure que dans aucun autre *cabaret*.

Le dîner fait, nous allâmes voir les trois derniers actes de *Gabrielle de Vergy*, aux Français. Cette atrocité *shakespéarienne* ne sera pas achevée le jour où Mlle Duchesnois abandon-

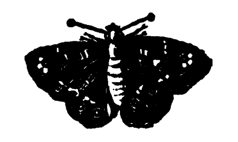
nera son rôle. Ernest, qui m'avait laissé à l'orchestre pour aller courir de loge en loge, vint me reprendre, et me conduisit à l'Opéra ; c'était l'heure du ballet : Mlle Gosselin devait y danser, et mon petit-neveu jugea sa présence aussi nécessaire au balcon qu'à son régiment un jour de bataille. On fut plus raisonnable qu'il ne l'espérait peut-être : on accueillit avec les mêmes transports Mme Gardel et sa jeune rivale ; et, cette fois, le public, ami de ses plaisirs, s'aperçut qu'à l'Opéra

Un trône est assez grand pour être partagé.

A peine étions-nous descendus sous le péristyle, qu'on nous annonça notre voiture ; mais, attendu qu'il est du bon ton de se montrer à la sortie de l'Opéra, Ernest fit si bien que les gardes obligèrent la voiture de *filer* à vide, et qu'elle ne put revenir qu'au bout d'une demi-heure.

Après avoir été prendre des glaces au café de Foi, où mon neveu rencontra quelques femmes de sa connaissance, et un plus grand nombre qu'il avait la prétention de connaître, nous entrâmes au *Salon des Etrangers*, d'où

nous sortîmes au moment du souper, à une heure du matin. Ernest, en me ramenant chez moi, m'assura qu'il allait rentrer et travailler jusqu'à trois ou quatre heures, selon son usage; il m'en donna pour preuve et pour garant, les livres que j'avais trouvés sur sa table. « Je vous crois, » lui dis-je d'un air très-sérieux, en lui remettant la petite spirale noire que j'avais trouvée sur cette même table, et que j'avais emportée par distraction.



N° LXXXVII. — 14 *août* 1813.

LA SAISON DES EAUX.

Salve, Pæoniæ largitor nobilis undæ!
Salve, Dardanii gloria magna soli!
Publica morborum requies, commune medentum
Auxilium, præsens numen, inempta salus!
CLAUD., idyl. 6.

Salut, Naïade bienfaisante, honneur des champs de Dardanus, qui nous verses généreusement, avec les eaux salutaires, le repos de la santé! Le malade et le médecin invoquent également votre secours

UN de mes correspondans, qui ne se fait connaître que par le nom d'ALEXIS, mais aux productions duquel un esprit original, piquant et enjoué, attache ce caractère particulier d'*humeur* dont nos écrivains vivans offrent si peu d'exemples; M. Alexis, dis-je, dans une lettre au sujet des *eaux minérales*, qu'il a bien voulu m'adresser il y a quelques jours, m'invite à pu-

blier les observations que je puis avoir recueillies sur un usage qu'il signale avec autant de gaîté que de malice. Je me décide à regret à continuer une tâche qu'il a rendue plus difficile en la commençant, au risque de me faire une nouvelle querelle avec Mme G*** de M***, qui vient de m'adresser une lettre où elle me reproche « *de chercher à décrier son sexe, et de gâter presque tous mes tableaux, dont quelques-uns ne sont dénués ni de vérité ni d'originalité, par des satires amères contre les femmes.* » S'il y avait quelque fondement dans cette accusation, il faudrait que je fusse le plus maladroit des hommes; car je proteste, dans toute la sincérité de mon ame, que les femmes n'ont jamais eu d'admirateur plus vrai, ni de défenseur plus zélé. S'ensuit-il cependant que, dans les feuilles de mon ouvrage où j'essaie de donner une idée de nos mœurs actuelles, je doive m'interdire sur les femmes toute réflexion qui ne serait pas un éloge? Je suis tout prêt à convenir, et même à prouver au besoin, qu'à aucune autre époque le beau sexe n'a mieux mérité d'être appelé le bon sexe : ce qui n'empêche pas que ce bel et bon sexe ne fournisse,

pour sa part, à la critique un très-honnête contingent de défauts, de travers, de faiblesses, et même de ridicules: cela dit en passant, j'en reviens à mon texte.

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que l'usage *d'aller aux eaux*, et à certain tems de l'année, est devenu général en France parmi les valétudinaires des premières classes de la société. Avant ce tems-là, on se décidait avec bien de la peine, au dernier période de certaines maladies bien caractérisées, à se rendre à Baréges ou à Bourbonne, dont les eaux, de tems immémorial, sont réputées de véritables spécifiques. Un petit prince de la confédération germanique, à qui son marquisat de Franchimont ne fournissait pas les moyens de faire, chaque année, le voyage de Londres et de Paris, où son goût pour le jeu le portait à vivre, imagina d'attirer chez lui les gens qu'il ne pouvait aller chercher chez eux: le plaisir devait être le motif du voyage; mais il fallait y trouver un prétexte plausible. Celui de la santé répond à toutes les objections; en conséquence, un médecin habile, qui n'était pourtant pas un habile médecin, suggéra au marquis l'idée de

tirer parti de quelques sources d'eaux minérales qui submergeaient ses petits états, pour établir ostensiblement la réputation du bourg de Spa, dont il présageait la gloire. Le docteur fit une brochure dans laquelle il rappela l'antiquité de ces eaux, célébrées par Pline sous le nom de *Fons Tungrorum*, et prouva qu'elles étaient le remède infaillible de ces affections nervales, de ces migraines vaporeuses, dont les femmes comme il faut se trouvaient affectées depuis quelque tems d'un bout de l'Europe à l'autre. En même tems que la brochure, on fit circuler à Vienne, à Paris, à Londres, un prospectus où l'on annonçait que, pour le plus grand soulagement des malades, il avait été établi à Spa un club anglais, une redoute française, une salle de concert et de spectacle, et une banquette de *trente-et-un*. Dès lors les malades de *bonne compagnie* affluèrent, de toutes les capitales européennes, dans une petite bourgade du pays de Liége. C'est peut-être parce qu'on ne sent jamais mieux le prix de la vie qu'au moment où l'on est menacé de la perdre, qu'on en mène une si joyeuse dans ces asiles des infirmités humaines; du moins

est-il certain que les choses se passaient ainsi en 1772, au premier voyage que je fis à Spa avec le comte d'Erfeuil, lequel jouissait *aux eaux* de la célébrité que le vicomte de C*** avait obtenue dans les coulisses.

Nous fîmes le voyage à frais communs, et nous nous logeâmes ensemble dans une petite maison que je vois encore, en face de la fontaine de *Pouhou*. Dès qu'on fut instruit de notre arrivée, c'est-à-dire de celle de mon compagnon de voyage, on nous adressa, suivant l'usage, la liste imprimée des personnes qui se trouvaient aux eaux; de ce nombre était le maréchal de***. Nous fîmes notre première visite. Invités à dîner pour le lendemain, nous y trouvâmes une nombreuse et brillante compagnie, où je fus bien surpris de rencontrer un M. Cantin, qu'on m'avait souvent signalé, à Paris, comme un croupier de jeu. « Si je vous laissais faire, me dit mon compagnon de voyage, vous passeriez votre tems à vous étonner; apprenez donc une fois pour toutes que rien de ce qu'on voit, rien de ce qu'on dit rien de ce qu'on fait ici, ne tire à conséquence; on y jouit d'une liberté entière : personne ne

pense à juger la conduite des autres, de peur d'appeler l'attention sur la sienne ; et l'on traite en ami, quelquefois même en amant, tel homme auquel on se garderait bien de rendre le salut à Paris ou à Versailles. Tous les gens que vous verrez à Spa y viennent pour leur santé ou pour leur amusement ; et rien ne rapproche les conditions comme le plaisir ou la douleur. Je connais mieux que vous le personnage que vous êtes si surpris de voir à la table d'un maréchal de France ; c'est le fils d'un bonnetier de Reims, il est parti fort jeune comme secrétaire de je ne sais quel margrave, dont il a quitté le service au bout de quelques années, avec permission de porter à sa boutonnière un ruban qu'on obtenait alors en Allemagne pour quelques ducats. Cette distinction l'a déterminé à prendre, à Paris, le titre de chevalier, en ajoutant un *i* à son nom bourgeois de *Cantin :* le chevalier *Cantini* est maintenant *tailleur de pharaon ;* et vous le verrez ce soir en exercice dans la salle de Redoute. »

Si je m'abandonnais aux charmes des sounirs, qui sont les plaisirs des vieillards, je ferais une peinture d'autant plus longue de ma

première campagne à Spa, que les moindres circonstances en sont gravées dans ma mémoire en traits ineffaçables. Je me contenterai de copier ici quelques lignes de mon journal; elles suffiront pour donner une idée de la vie qu'on menait aux eaux de Spa: j'ai lieu de croire que les choses n'y sont pas changées.

Le 12 juillet 1772.

« Je m'étais couché à deux heures; je me suis levé avec le soleil : j'ai été frapper aux volets du comte, et jeter des petits cailloux aux vitres de Mme Sophie de B***. A sept heures, nous étions réunis tous les quatre, Sophie, sa mère, le comte et moi, sur la place de *Pouhou* où nous avons pris notre premier verre d'eau. Ces dames se sont rendues, en calèche, à la fontaine de la Géronstère; nous les avons suivies sur des *escalins**. Le docteur avait recommandé à Sophie de prendre trois verres d'eau de cette fontaine, à une demi-heure

* Petits chevaux de louage, ainsi nommés du prix qu'on payait autrefois leur course.

l'un de l'autre, et de marcher très-vite dans cet intervalle. Sa mère, qui ne pouvait pas nous suivre, s'en est reposée sur moi du soin de lui faire exécuter l'ordonnance. A neuf heures nous avons continué notre promenade des fontaines; nous ne sommes pas restés long-tems au *Wattrotz* ni à la *Sauvenière*, mais nous avons fait une station de deux heures au *Tonnelet*, où la mère de Sophie prend les douches. Il était midi lorsque nous sommes rentrés en ville : ces dames ont été faire une visite du matin chez Mme la maréchale; et le comte et moi, nous avons été passer une heure au club des Anglais. Nous avons dîné chez lady Susanne *Grenville*. On n'a point fait *courir la bouteille*, et l'on est sorti de table en même tems que les dames pour arriver à tems au concert, où j'ai rejoint Mme B***. La redoute était brillante; Sophie n'a dansé qu'avec moi, et ne m'a pas permis d'approcher de la table du *trente-et-un*. Nous nous sommes retirés à minuit; la soirée était superbe, la lune brillait de tout son éclat; on a proposé une promenade dans les montagnes; j'ai indiqué la cabane

d'*Annette et Lubin** pour but de notre course ; je donnais le bras à Sophie ; nous sommes arrivés long-tems avant les autres ; quelqu'un nous avait précédés dans ce lieu, où nous avons trouvé un bout de bougie qui brûlait encore. J'avais par hasard sur moi le second volume de la *Nouvelle Héloïse* : Sophie m'a proposé d'en lire quelques lettres ; j'ai bien choisi...... »

Qualis nox illa, Dii, Deæque !

Cette journée est marquée dans mon journal de deux astériques en rouge : ce signe ne s'y trouve employé que treize fois dans un espace de quarante ans, que je traverse en un clin-d'œil pour dire quelques mots du voyage que j'ai fait, il y a deux ans, à Plombières, sans autre projet que de guérir mes rhumatismes, et sans autre livre que le *Manuel des Goutteux*, qui n'a rien de commun avec la *Nouvelle Héloïse*.

Plombières, dont les eaux thermales jouissent en France de la plus ancienne réputation, est,

* Ces deux personnages du comte de Marmontel sont nés à Spa, et les Anglais leur ont fait construire une cabane dont on voit encore les ruines.

pour ainsi dire, englouti dans un abîme, au milieu des Vosges; on croit s'y précipiter, et l'on y arrive assez doucement du côté de Remiremont, par une avenue appelée *Promenade des Dames*. Ce bourg, composé d'une seule rue, se prolonge dans un vallon très-étroit, entre deux montagnes boisées jusqu'à leur sommet, et se termine par une promenade plus agréable encore que celle des Dames, que l'on nomme la *Filerie*. Les maisons, d'une simplicité un peu rustique, mais d'une grande propreté, sont autant d'auberges pendant la saison des eaux. Les plus remarquables sont celles de M. Jacotel, et du feu docteur Martinet. Le premier a soin de vous apprendre qu'il était jadis cuisinier du roi Stanislas; et ce qu'on peut en conclure, c'est que l'ami de Charles XII n'était pas gourmand. Je logeais chez le second; ce médecin en titre des eaux n'en avait de sa vie goûté d'aucune espèce.

Les malades sont un peu moins rares à Plombières qu'à Spa, mais la vie qu'on y mène est à peu près la même: on se lève de très-bonne heure et l'on se rassemble dans la *salle du Grand-Bassin*, où l'on se baigne en com-

mun. C'est un spectacle assez curieux que celui de cette vaste baignoire, dans laquelle sont assis pêle-mêle hommes et femmes, garçons et filles, en chemise de laine, buvant à l'envi, et comme par gageure, force verres d'eau de la *fontaine du Crucifix*.

En sortant du bain, on se rend, toujours le verre en main, à la *Promenade des Dames*, du milieu de laquelle on voit sourdre la fontaine dite *ferrugineuse*, où l'usage veut que l'on boive, en se promenant, trois ou quatre verres d'une eau détestable, mais éminemment stomachique.

Lorsque les différentes sociétés de baigneurs se conviennent, on se quitte peu, et l'on fait ordinairement porter son dîner les uns chez les autres. Les courses que l'on entreprend après dîner ont, le plus souvent, pour but *le bois à Jacquot*, ou *la ferme au père Vincent*, plus éloignée dans les Vosges. Ce n'est pas seulement l'aspect d'un paysage enchanteur qu'on vient chercher dans ce dernier endroit, c'est la vue d'un de ces génies bruts, de ces Pascal de village, qui semblent deviner les arts que les autres apprennent. Il y a quelques années que ce-

lui-ci a construit, sans modèle, sans conseil, avec le bois de son jardin et le souvenir d'un piano qu'il avait aperçu une seule fois à Nancy, un instrument de la même espèce, que j'ai vu et que je crois pouvoir citer comme un prodige d'industrie. Plusieurs autres ouvrages mécaniques, inventés et exécutés par ce vieillard, qui ne sait pas lire, prouvent que sur un autre théâtre et dans d'autres circonstances, il eût été sans doute un des premiers mécaniciens de son siècle. Le père Vincent n'est pas seulement un homme de génie, c'est un homme de bien, en grande vénération dans son pays, qu'il honore également par ses talens et par ses vertus.

Lorsque le tems promet une belle journée, on va dîner sous la feuillée au *val d'Anjou*, dans un des lieux les plus agréables, les plus pittoresques dont on puisse se faire l'idée. Il est rare que ce petit voyage, qui se fait en *char-à-bancs*, s'achève sans qu'aucune de ces voitures ne vienne à verser; mais s'il arrive quelque accident aux voyageurs, on a la ressource d'appeler un paysan du val d'Anjou, qui remet le membre démis ou fracturé aussi bien que pourrait le faire le premier chirurgien de Pa-

ris. C'est une chose assez curieuse à observer que cette aptitude, que cet instinct chirurgical, dont sont doués indistinctement tous les habitans de ce vallon, depuis l'enfant jusqu'au vieillard.

A Plombières comme à Spa, à Bath comme à Tœplitz, on va finir sa journée au salon de *trente-et-un*, où l'on est bien plus sûr de déranger sa fortune le soir, qu'on ne l'est de refaire sa santé le matin en épuisant les fontaines.

Avant de terminer ce discours par les portraits de quelques habitans des *eaux*, dont j'ai retrouvé les croquis sur mon *album*, je dois faire mention des trois lettres qui m'ont été écrites à ce sujet.

Dans la première, un confrère, qui prend le nom d'*Hermite de la Chaussée du Maine*, me reproche d'avoir oublié (en traduisant les quatre vers de Claudien que j'ai pris pour épigraphe) de rendre l'*inempta salus*, auquel il paraît tenir beaucoup; il me demande malignement si, *par hasard*, *la Faculté ne me l'aurait pas défendu*.

Dans la seconde, une correspondante très-

aimable et très-grondeuse me donne le moyen de réparer quelques torts involontaires que j'ai eus avec elle en commençant ce Discours : peut-être ne sera-t-elle pas encore aussi contente de moi que je le désirerais.

La troisième lettre est d'un intérêt trop général pour ne pas la citer en entier :

Paimbeuf, le 18 août 1813.

« Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde, M. l'Hermite, pour les choses comme pour les hommes ; on parle beaucoup de telles et telles *eaux* qui ne sont bonnes à rien, et l'on ne dit rien de celles qui opèrent véritablement des miracles. C'est au nom de l'humanité que je vous invite, que je vous somme, s'il le faut, de faire connaître à vos compatriotes les sources précieuses qui coulent, presque à leur insu, dans le fond de la Bretagne. Puisqu'on ne sait pas au juste où se trouve la fontaine de Jouvence (quoi qu'en dise *Huon de Bordeaux*, qui la fait venir en droite ligne du paradis terrestre, et l'Espagnol *Ponce de Léon*, qui croyait l'avoir trouvée dans la Floride), rien n'empêche qu'on ne donne ce

nom célèbre *aux fontaines minérales de Dinan*, dont les eaux, entre autres vertus singulières, ont celle *de réparer du tems l'irréparable outrage.* Je citerais plusieurs femmes qui ont retrouvé là leur jeunesse, si je pouvais espérer de les faire convenir même d'une vieillesse passée. Une foule d'expériences dont j'ai tenu note prouvent, aussi clairement qu'une chose de cette nature puisse être prouvée, qu'il n'y a point de stérilité (à part celle que l'âge a sanctionnée depuis long-tems) qui résiste à l'usage de nos eaux ferrugineuses; mais ce qu'elles ont de merveilleux, d'inappréciable pour les femmes dans leurs différens états, c'est qu'elles donnent aux unes l'espoir de devenir mères, et font oublier aux autres qu'elles l'ont été.

Pour peu que vous vous intéressiez à la santé, à la gloire et au bonheur du beau sexe, faites en sorte, mon cher Hermite, de mettre en crédit, pour la saison prochaine, *les eaux minérales de Dinan*, petite ville de Bretagne où vous êtes en grande vénération.

» Je vous salue. »

P***, *ancien médecin.*

Je publie la lettre du docteur, et je remets à la saison prochaine à dire mon avis sur les assertions qu'elle contient.

Revenons à nos portraits. Il y a des plantes qui ne viennent bien que dans les lieux humides : il y a des personnages qu'on ne rencontre qu'aux eaux; il semble que ce soit là leur élément. Le type de cette espèce d'amphibies est, sans contredit, un monsieur et une madame Despares, que personne ne peut se flatter d'avoir vus en Europe, ailleurs qu'à Spa, à Bath, à Tunbridge, à Tœplitz ou à Plombières. Ils disparaissent vers la fin de l'automne, comme les hirondelles, et personne ne peut dire dans quelle contrée ils vont passer l'hiver. La première fois que je rencontrai ce couple d'oiseaux voyageurs, le mari n'était pas loin de la cinquantaine, et sa femme avait tout au plus vingt-huit ans. L'un et l'autre se distinguaient par des manières nobles, des mœurs élégantes, le ton et le langage de la meilleure compagnie. Despares jouait un jeu énorme; le rôle de sa femme paraissait être de déclamer contre cette passion funeste, et d'en allumer de plus douces. Elle avait une prédilection toute particulière

pour les princes de la confédération germanique, depuis les électeurs jusqu'à l'abbé de Stabo inclusivement; et l'on n'était guère admis dans son intimité qu'autant qu'on pouvait l'être à la diète de Ratisbonne.

Je me souviens d'une chanoinesse de Clai..., que l'on était bien plus sûr de trouver à Spa qu'à son chapitre.

Par trente-six printems sur sa tête amassés,
Ses modestes appas n'étaient point effacés.

Déterminée à renoncer aux douceurs du mariage, elle s'était arrangée pour jouir des charmes du célibat. On la voyait arriver tous les ans à Spa avec la même dame de compagnie et un nouveau cousin, qu'on était convenu d'appeler le *cousin des Eaux*, pour éviter toute méprise et toute explication. Derfeuil, qui avait fait valoir ce droit de parenté pendant la saison que nous passâmes ensemble à Spa, voulut que je prisse date pour être de la famille l'année suivante. Cette aimable cousine est venue à mourir, dix ans après, dans ces mêmes lieux qu'elle a du moins peuplés de souvenirs agréables.

Tout le monde connaît, aux eaux, le baron de Ferlus, soit-disant banquier à Hambourg, où l'on ne trouverait pas un écu sur sa signature. Personne ne paraît s'entendre mieux aux grandes spéculations commerciales; il a des relations, il l'assure du moins, dans toutes les places de l'Europe; il a sans cesse à la bouche le nom des plus fameux négocians; c'est sans affectation qu'il parle des opérations immenses qu'il a faites aux dernières foires de Francfort et de Leipsick. La seule chose qu'on ne conçoive pas, après l'avoir bien écouté, c'est qu'aucun souverain de l'Europe ne lui ait encore confié ses finances, et qu'il soit obligé de venir aux eaux pour y chercher des dupes. Il y a trois ou quatre ans qu'étant aux eaux de Bade, en Suisse, il trouva le moyen de persuader à un grand seigneur allemand qu'il possédait, dans une de ses terres de la Lusace, des carrières de marbre dont l'exploitation devait rapporter plusieurs millions : ils passèrent ensemble un marché, que le baron céda quelques mois après pour la somme de quatre-vingt mille francs à un négociant de Neufchâtel, lequel a déjà dépensé deux ou trois cent mille francs à fouiller une

carrière dont il n'a pas encore retiré de quoi faire une console ou un dessus de commode. Cet homme a déjà fait, refait et perdu vingt fois sa fortune : en m'avouant un jour qu'il ne possédait pas, pour l'instant, dix louis au monde, il me proposa d'en parier mille qu'il reviendrait de Bath, où il allait passer la saison des eaux, avec cent mille francs dans sa bourse ou dans son portefeuille. Je me gardai bien de tenir un pari que j'aurais effectivement perdu.

Depuis trente ans, Villebrune n'a d'autre existence que celle qu'il tire de son talent pour le jeu, qu'il n'exerce jamais qu'au rendez-vous des eaux les plus fréquentées. Son bonheur est si constant, qu'on serait tenté de croire qu'il y entre beaucoup d'adresse; mais la preuve de sa bonne foi est à la pointe de son épée; et Villebrune l'a tant de fois administrée avec succès, qu'il a fini par convaincre tout le monde, sans persuader personne.

De tout tems *les eaux* ont leurs poètes ainsi que leurs médecins : cette troupe innocente (je parle de celle des poètes) possède, en commun, le fonds d'une vingtaine d'idées, qu'on

voit paraître, tous les ans, sur des rimes nouvelles : ce sont toujours *des flammes qui brûlent au sein des eaux*, *la mort que l'on trouve où l'on venait chercher sa guérison*, des variations sur le proverbe : *Fontaine*, *je ne boirai pas de ton eau*, et autres gentillesses de cette nature. Le coryphée des poètes *thermals* était autrefois un petit abbé de la Roquette, dont la vogue était telle, qu'on s'informait des eaux où il devait se rendre, avant de se décider sur celles qu'on se ferait ordonner par son médecin. Ce prestolet, pâle et maigre, ressemblait à l'abbé de Voisenon, qu'il cherchait à imiter, en buvant, comme lui, de l'eau avec un bouquet de pimprenelle. L'abbé de la Roquette était, aux eaux, l'ordonnateur de toutes les fêtes, l'ame de tous les plaisirs. Je me rappellerai toute ma vie la salle de spectacle qu'il construisit, en deux heures de tems, à Pyrmont, où il avait fait venir une troupe de comédiens français : à défaut d'autre local pour y établir son théâtre, il avait jeté son dévolu sur le vaste hangard d'un sellier, qui permit qu'on en disposât, mais à condition de ne point déménager ses voitures. L'ingénieux de la Roquette trouva le moyen de

tout concilier : il fit démonter les caisses de dessus leurs trains, les fit ranger en demi-cercle, les unes à côté des autres, et composa de cette manière un rang de loges d'un genre tout-à-fait nouveau ; un grand carrosse, à portières ouvertes, de l'évêque de Paderborn, formait la loge d'honneur, et deux belles diligences, aux extrémités de l'orchestre, figuraient les loges d'avant-scène. Un second rang de loges de la même espèce s'élevait sur leurs trains; et toutes les selles, disposées sur de longues perches horizontalement avec le théâtre, composaient un parterre où les spectateurs étaient à califourchon. Jamais spectacle plus grotesque n'a excité des ris plus immodérés.

J'ai eu l'occasion de m'assurer que les poètes des eaux ne sont ni moins nombreux aujourd'hui, ni moins fêtés qu'au tems de l'abbé de la Roquette : l'un d'eux cependant s'y est fait l'année dernière, une réputation de malignité qui pourrait nuire à ses confrères, dans une pièce de vers intitulée *les eaux de B****. Il a prétendu que la fontaine de Ch... avait la même vertu que celle de *Salmacis*; et il a cité plusieurs

exemples des unions androgynes qu'elle avait opérées.

Le doyen des eaux, le baron de F......., est mort à Baréges, l'année dernière, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Cet ennuyeux mortel, qu'on fuyait avec autant de soin qu'on recherchait l'abbé de la Roquette, avait trouvé le secret de rendre insipides les détails de la vie du maréchal de Saxe, à l'état major duquel il avait fait ses premières armes. A l'entendre, c'est à lui qu'on avait été redevable des succès de *Lawfelt* et de *Rocoux*. Parvenu au grade de brigadier, il avait quitté le service après la défaite de *Minden*, et, depuis ce tems-là, il se croyait obligé, pour motiver sa retraite, de venir aux eaux tous les ans, raconter, à qui voulait l'entendre, pour la vingtième fois, « que le maréchal de Contades avait été battu pour n'avoir pas adopté son plan de campagne ; que le duc de Fitz-James, en refusant d'attaquer sur un point qu'il avait indiqué, avait été cause de la perte de la bataille, et que sans lui la retraite eût été impossible. » Toutes les guerres que la France a soutenues depuis un demi-siècle, tant de batailles, de faits mémorables,

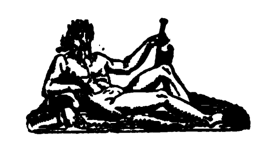
de victoires inouies, entassés, pour ainsi dire, sur les dernières pages de nos annales, étaient à ses yeux comme non avenus. Il en était resté à la guerre de *Sept-Ans*, et n'avait pas l'air de croire qu'il se fût tiré un coup de canon en Europe depuis ce tems-là.

Le pendant de cet éternel baron était un M. d'Ar......., admirateur exclusif et ridicule du grand Frédéric, depuis un voyage de quinze jours qu'il avait fait en 1776 à Berlin, d'où il n'avait rapporté, pour tout avantage, qu'une longue queue à la prussienne, une canne en forme de béquille, et la manie de prendre à tout moment du tabac dans la poche de sa veste. J'aurais pu faire entrer, dans cette galerie de portraits, celui de cette belle vaporeuse à qui les maux de nerfs siéent si bien, et dont les crises varient suivant l'âge et le sexe des témoins; celui de cette jeune malade qui vient, sous la garde de sa mère, se guérir aux eaux d'un mal dont elle aurait trouvé le remède partout ailleurs avec quelques mois de patience; celui de telle coquette habile qui fait entrer pour beaucoup, dans le plaisir de faire des connaissances nouvelles, l'espoir de ne les revoir jamais;

mais il y a des secrets qu'il faut savoir garder, et des vérités qu'il faut laisser vieillir.

Des gens qui veulent toujours que l'on conclue, me demanderont ce que je pense d'un usage devenu général en Europe : je réponds qu'il a, comme beaucoup d'autres, son utilité et ses inconvéniens, ses motifs et ses prétextes ; que c'est un moyen de santé, par cela même que c'en est un de distraction et de plaisir ; et que ; s'il est plus gai d'en signaler les abus, il est tout aussi facile d'en montrer les avantages.

J'ai l'intention de faire, quelque jour, une visite dans tous les bains de la capitale. J'y trouverai l'occasion de parler avec quelque détail des bains de Tivoli, établissement qui n'a point de modèle en Europe, et qui, à plusieurs égards, mérite d'en servir.



N° LXXXVIII. — 21 *août* 1813.

MACÉDOINE.

. . . . *Liberius si*
Dixero quid, si forte jocosius, hoc mihi juris
Cum venia dabis...

HOR., satire 4, liv. I.

S'il m'arrive, en m'égayant, de m'exprimer avec quelque liberté, on me le pardonnera.

On ne peut faire un pas dans Paris sans remarquer certaines figures qu'on y voit de tems immémorial, et qui semblent s'y maintenir par succession. Cette observation, dont je suis journellement frappé, me fait regretter que l'ouvrage publié incognito sous le titre piquant de *Personnages fameux dans les rues de Paris*, n'ait pas été confié à des mains plus habiles. De combien de détails, d'anecdotes et de portraits on pouvait l'enrichir! Un Manuel de ce genre devrait servir d'appendice aux *cicerone parisiens*.

car il me semble qu'on doit être aussi curieux de connaître les originaux qui distinguent cette capitale, que les monumens qui la décorent. Depuis quelque tems, Paris a fait, dans ce genre, deux pertes irréparables : la première est celle de ce fameux chevalier de Jean, si connu par sa bravoure, ses créanciers, ses folies et ses dettes. Fidèle au costume des jeunes gens de l'autre siècle, on le voyait, chaque jour, au Palais-Royal, en pantalon de tricot bien étroit, coiffé en fer à cheval, et tout prêt à vous conter l'histoire d'une belle Juive d'Amsterdam, dont il avait jadis entrepris la conversion. L'autre personnage, enlevé plus récemment encore à la curiosité des amateurs, est le maître de tous nos maîtres en fait d'armes les plus renommés, le vieux père Donnadieu. Depuis viugt-cinq ans il faisait tous les jours, entre deux ou trois heures, quatre tours sur le boulevart de la Madeleine; il était reconnaissable aux oscillations de sa tête, à l'ampleur de sa redingote, à l'énormité de sa canne et à l'antiquité de sa perruque, où les cheveux étaient plus rares encore que sur son front. Cinquante ans avant, ce même homme avait fait

tourner la tête aux plus jolies actrices de la Comédie-Italienne.

— Raisonner sur les beaux arts sans en avoir la plus légère connaissance, est un ridicule à la mode, que professent avec un égal succès Derval et Senneville ; ils ont composé, pour leur usage et celui de leurs élèves, un vocabulaire d'une centaine de mots, au moyen duquel ces docteurs irréfragables prononcent des jugemens sans appel. *Style sans couleur*, *composition sans harmonie*, *dessin incorrect*, *défaut de nuances et de contraste*, s'appliquent également à la critique d'un poëme, d'un tableau ou d'un morceau de musique : tout ce qu'on peut dire en fait d'éloge, sur quelque chef-d'œuvre de l'art que ce soit, est également compris dans les trois mots d'*élégance*, de *vigueur*, et surtout de *grandiose*, qui en dit plus *qu'il n'est gros*, comme *le quoi qu'on die* de M. Trissotin. Il est vrai que ces messieurs se sont encore donné la peine d'apprendre par cœur les noms des grands maîtres qu'ils citent à tout propos, et souvent même hors de propos : cependant, je ne suis pas encore convaincu de l'infaillibilité de pareils

juges; et je ne suis pas étonné qu'un Delille, un Gérard, un Cherubini, déclinent quelquefois leur juridiction.

— Il y a loin de l'*antre de Procope*, tel que je me souviens de l'avoir vu en 1754, aux magnifiques salons ouverts au public au premier étage de l'arcade du Palais-Royal, dont le café de *Chartres* occupe aujourd'hui le rez-de-chaussée.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

L'or, l'acajou, les bronzes y sont employés avec tout le goût imaginable; le comptoir, tout en glaces, est d'un effet merveilleux. Le service du café, du *restaurant*, doit être fait en vaisselle de vermeil; et l'on assure que le cuisinier est un des plus savans adeptes de la science gastronomique. Partout ailleurs, peut-être, se croirait-on en droit de conclure de tant d'avantages réunis que les propriétaires du café de Chartres trouvent dans ce nouvel établissement une source de fortune; mais à Paris, l'utilité, la commodité, le luxe, l'agrément même, ne sont point les garans certains de la vogue : comme la mode, avec la-

quelle on la confond souvent, elle dépend d'un caprice dont il est presque toujours impossible de se rendre compte. Ce public élégant, sur la légèreté duquel on se croit bien prévenu, est quelquefois routinier comme le peuple; et ce n'est qu'à force de patience et d'essais qu'on l'arrache à ses habitudes. Il se plaisait au café de Chartres, dans le salon du rez-de-chaussée; peut-être se déplaira-t-il au premier étage, peut-être même s'obstinera-t-il à n'y pas monter, quelque invitation, quelque promesse qu'on lui fasse. Les cafés ne sont plus, à Paris, ce qu'ils étaient autrefois; les habitués ne s'y composent plus guère que d'oisifs et de provinciaux; et si l'on en excepte deux ou trois de ces maisons où la bonne compagnie va quelquefois encore, et comme en bonne fortune, les autres ne sont plus fréquentés par les gens du monde. Sous Louis XIV, ces sortes d'établissemens étaient inconnus; les lieux de rassemblemens, même pour la première classe de la société, étaient les cabarets: les jeunes seigneurs de la cour avaient mis plus particulièrement en vogue *le Cormier* et *la Pomme-de-Pin:* assez

souvent ils y passaient la nuit; et il était même de ce bon ton que les gens raisonnables ont méprisé dans tous les tems, de se présenter, à Versailles, le nez barbouillé de tabac, et la toilette dans une espèce de désordre qui en laissait deviner l'excuse. Nos dames, aujourd'hui, se montreraient tout-à-fait inaccessibles à ce genre de séduction. Il y a long-tems qu'elles ont fait justice de ce goût ignoble du cabaret; et le tems n'est peut-être pas éloigné où l'opinion, qu'elles dirigent surtout en fait de mœurs, ne permettra plus de se montrer dans un café.

— M. Azaïs a raison: biens et maux, tout se compense; si j'ai eu le malheur d'acheter et la sottise de lire un énorme volume intitulé ....., où l'auteur emploie cinq cents pages in-8° à commenter les fables du Bonhomme, et à me prouver qu'il y a de fort belles choses dans cet ouvrage (ce dont je me doutais auparavant); si mon empressement pour les livres nouveaux m'a fait tomber, depuis six mois, dans plusieurs piéges typographiques tout aussi grossiers, je dois à ce même empressement d'avoir pu apprécier, un des premiers, cette *Histoire*

des Croisades dont M. Michaud vient d'enrichir notre littérature. Aucun ouvrage, depuis longtems, ne s'était annoncé sous de plus heureux auspices : la beauté, l'extrême intérêt d'un sujet dont l'antiquité n'offre aucun modèle; les grands souvenirs qu'il éveille ; les grands noms qu'il consacre, et dont les principaux appartiennent à nos annales ; un plan bien conçu, un coup d'œil que n'égare pas l'esprit de système, que ne limite pas l'esprit de parti ; un style ferme, élégant et correct ; telles sont les qualités qui me paraissent distinguer éminemment le premier volume d'un ouvrage dont l'entière exécution ne peut manquer d'assigner à M. Michaud un rang honorable parmi nos historiens.

— Boursault a fait une petite comédie asez gaie sous le titre de *Mots à la Mode ;* de ces mots, la plupart ont disparu du dictionnaire, et quelques autres ont acquis, par l'usage, le droit d'y figurer. Nous avons essuyé un débordement néologique dont il ne reste plus la moindre trace; mais à la manie des mots nouveaux a succédé, dans certains livres, à cer-

tains théâtres, et dans certains salons, l'abus de deux ou trois mots très-respectables par eux-mêmes, mais devenus ridicules par l'emploi qu'on en fait. Il y a deux ou trois ans que le mot à la mode était *la nature* : un amateur du Vaudeville a fait un recueil de deux cent vingt-six couplets extraits des pièces de ce théâtre, et dont *la nature* forme ce qu'on appelle *la pointe*. Ce mot a perdu de son crédit depuis qu'un chansonnier du Rocher de Cancale en a parodié la manie dans une chanson dont je me rappelle le dernier couplet :

Dans tous leurs écrits, nos auteurs
Font l'éloge de *la nature;*
Dans leurs visites nos docteurs
Font le procès à *la nature;*
Nos femmes, pour l'habit, les mœurs,
Se rapprochent de *la nature;*
Mais, en revanche, nos acteurs
S'éloignent bien de *la nature.*

C'est maintenant *la vie* qui joue le plus grand rôle dans la conversation : on ne se fait pas d'idée du parti qu'en tirent les femmes mélancoliques, et toutes les jolies choses qu'elles

disent à la faveur de ce mot sentimental : *On descend, on remonte la vie ; on porte légèrement la vie ; on repousse la vie ; on a manqué sa vie ; on s'arrête sur les bords de la vie ; on a gâté sa vie ; on désespère de sa vie*, presque toujours après AVOIR FAIT LA VIE, comme disent des gens d'une autre société.

— « Vous voilà, mon ami! Que faites-vous ce soir? — Cela peut-il se demander? je vais à l'Odéon. — J'y vais aussi : une pièce nouvelle, pleine de gaîté, à ce qu'on assure : c'est une bonne fortune par le tems qui court. — Vous passez déjà le pont? il n'est que quatre heures ; faisons encore quelques tours dans les Tuileries. — Je n'ai pas le tems : je dîne dans la rue de Condé, chez un de mes amis qui vient de perdre sa femme. C'est une désolation dans la maison. — Et vous dînez là? — Oui, je suis bien aise de pleurer un instant avec lui ; d'ailleurs, je serai tout porté pour la pièce nouvelle : je vais à l'orchestre ; je tâcherai de vous garder une place, et nous rirons. » (Je n'ai pas changé un seul mot à ce petit dialogue ; j'en atteste les interlocuteurs eux-mêmes.)

— Dimanche dernier, il a plu beaucoup; à cinq heures la foule assiégeait la porte du théâtre des Variétés, pendant que les malheureuses carioles du faubourg Saint-Denis revenaient à vide, après avoir stationné toute la journée sur la place Louis XV, dans l'espoir de conduire les curieux à Saint-Cloud. Les conducteurs de ces voitures regardaient tristement cette foule, à laquelle souriaient les administrateurs du théâtre: dans le même moment, un joueur de marionnettes partageait la curiosité publique avec un corbillard qui attendait un pauvre libraire, mort dans la maison attenante à la salle des Variétés: une noce en voiture défilait sur le milieu du boulevart; et, dans une des allées latérales, un malade, porté sur un brancard, était conduit à l'Hôtel-Dieu. Tous ces contrastes étaient rassemblés dans un espace de quelques toises, et je fus probablement le seul à m'en apercevoir.

— « Je sens si bien le prix d'une bonne réputation, disait E....., quelque tems avant sa mort, à une femme de beaucoup d'esprit, que, si l'on pouvait acheter un nom sans reproche,

je le paierais volontiers de la moitié de ce que je possède. — Vous n'auriez jamais plus mal employé votre argent, répondit la dame. — Comment donc cela? — Qu'on vous fasse aujourd'hui la plus belle réputation du monde, dans quinze jours vous l'aurez perdue. »

Des réputations, on ne sait pas pourquoi,

a dit Gresset; jamais on n'a tant vu de ces réputations-là; et ce serait une révision bien piquante à faire que celle de tant de célébrités d'emprunt dans tous les genres, et dont quelques-unes n'ont pas même le prétexte. Caritidès a fait un gros volume de commentaires sur la 24[e] ode d'Anacréon, qui n'a que quatre vers, pour prouver qu'il savait le grec à ceux qui ne le savent pas. Si ce commentaire est un chef-d'œuvre, ce n'est pas celui d'un *inconnu* du moins; car tout le monde connaît Caritidès : il est de vingt-deux sociétés savantes; il a des dignités, des places; il ne lui manque que du mérite. J'ai toujours sur le cœur cette réputation de Saint-Aulaire, fondée sur un quatrain : et si l'on s'obstine à lui conserver la part de

gloire que Voltaire lui a faite, je demande, en dépit de Boileau, la même faveur pour Cottin car, après tout, le quatrain de l'abbé vaut bien celui du marquis. Mais sans parler de certaines réputations littéraires, politiques, scientifiques, etc., dont on peut, du moins, soupçonner le *pourquoi*, je cherche, sans sortir des salons, à m'expliquer *pourquoi* Mercour s'y est fait une réputation d'esprit, et vit, depuis dix ans, sur un bon mot dont il n'est pas sûr qu'il soit l'auteur; *pourquoi* l'on paraît être convenu d'attribuer à la profondeur le silence de Merneuil, qui tient uniquement à la pauvreté de ses idées : la société veut en faire un penseur, la nature n'en a fait qu'un songe-creux. Je suis encore plus choqué des fausses appréciations qui ont pour résultat de méconnaître le bien où il est, que de celles qui le supposent où il n'est pas. Les femmes n'y sont pas moins exposées que les hommes : telle passe pour galante, dont on serait fort embarrassé de citer une seule aventure; telle autre s'est fait une réputation de prude, après avoir eu vingt amans. Je ne trouve le moyen de m'expliquer tant d'erreurs,

reçues dans la société comme des verités immuables, qu'en me disant qu'elles ont été avancées, une première fois, devant des gens qui n'avaient point intérêt à les nier; qu'elles ont été répétées souvent par d'autres qui avaient intérêt à les répandre, et qu'en un mot il y a à Paris des *agences de réputations*, comme il y a des *agences de mariages*.



N° LXXXIX. — 28 *août* 1813.

LE SOMNAMBULISME
ET L'ABBÉ FARIA.

. . . . . . Per amicitiam Divosque rogatus,
Ducere me auditum (pe:ges quocumque) memento.
Nam quamvis referas memori mihi pectore cuncta,
Non tamen interpres tantùmdem juveris. Adde
Vultum, habitumque hominis. . . .

HOR., sat. 4, liv. II.

Je vous en conjure, au nom des dieux et de l'amitié, menez-moi avec vous chez cet habile homme; car, bien que votre mémoire soit très-fidèle et votre récit très-exact, il faut voir le docteur pour le bien entendre, examiner son geste, l'air de sa figure.

Je me fais souvent cette question, à laquelle je ne trouve pas de réponse satisfaisante : Pourquoi cette espèce d'hommes que les Grecs apdelàient *agyrtœ*, les Romains *circumforanei*, et que nous désignons, d'une manière un peu trop vague, par le nom de *charlatans*, a-t-elle de tous tems choisi la France pour y établir le

théâtre principal de ses jongleries? Ces gens-là ne croient pas les Français plus sots que les autres peuples; les supposeraient-ils moins adonnés aux vieilles routines, plus affranchis des préjugés de l'usage? Ils répondront eux-mêmes qu'ils sont toujours les derniers, sinon à accueillir, du moins à adopter les découvertes utiles; que Christophe Colomb a vainement sollicité la faveur de découvrir, à leur profit, un nouveau monde; que les tourbillons de Descartes ont lutté chez eux, pendant un demi-siècle, contre l'attraction newtonienne; que l'inoculation sauvait, depuis trente ans, la vie à des milliers d'hommes en Europe, lorsque cette pratique salutaire commençait à peine à s'introduire en France; qu'en ce moment encore une grande moitié des habitans de Paris s'obstine à boire l'eau fangeuse de la Seine, de préférence à l'eau claire et filtrée qu'on leur offre pour le même prix; qu'en un mot, toute innovation portant un caractère bien marqué de grandeur et d'utilité publique, a toujours été dans ce pays un objet des plus longues et des plus ridicules contradictions. En revanche, il

est vrai, toutes les futilités bizarres, toutes les suppositions extravagantes, toutes les prétentions absurdes, pourvu qu'elles aient une origine étrangère, sont sûres de trouver chez nous faveur, protection et enthousiasme. Depuis Luc Gauric jusqu'à l'abbé Faria inclusivement, je ne connais point de *docteur* étranger, soit qu'il ait cherché ses dupes sur nos quais ou dans nos salons, soit qu'il ait eu des compères dans les échoppes ou dans les palais, qui n'ait fait en France une espèce de fortune. Voyez sur la place du Louvre ce fameux *dottor napolitano*, debout sur son cabriolet découvert, avec sa grande perruque poudrée à blanc, son habit écarlate à brandebourgs d'or, sa veste brodée, ses bagues à tous les doigts et ses amples manchettes de Flandre : en quoi diffère-t-il de cet illustrissime *Cagliostro* que nous avons vu à la fin du XVIII[e] siècle se vanter, jusque dans l'*Œil-de-Bœuf* à Versailles, de faire parler les morts, et s'enrichir au moyen d'un spectacle fantasmagorique, dont l'entreprise perfectionnée ruina quelques années après le physicien Robertson?

Le premier et le plus hardi des charlatans qui parurent en France est, sans contredit,

Cet Écossais célèbre,
Ce calculateur sans égal,
Qui, par les règles de l'algèbre,
Menait la France à l'hôpital.

Ce prototype de tous les charlatans nés et à naître, échappé d'Angleterre, où il avait été condamné à être pendu, changea en quelques années de pays, de religion, d'état et de fortune ; après avoir vainement colporté son *système* dans tous les états de l'Europe, il parvint à l'établir en France : on en connaît les résultats.

Après l'aventurier *Law*, survint un autre aventurier, nommé *Willars*, lequel fit, en quelques années, une fortune de plusieurs millions, en mettant l'eau de la Seine en bouteilles, et en la vendant comme une panacée universelle qui devait prolonger la vie jusqu'à cent cinquante ans. Les marchands de vin de Paris ont hérité de son secret, qu'ils débitent sous un autre nom.

Bletton, instruit du miracle opéré par l'eau

de rivière, voulut tâcher de tirer parti des eaux de source. Il s'annonça comme étant doué d'une faculté physique toute particulière pour découvrir, ou plutôt pour sentir la présence des eaux souterraines, à quelque profondeur qu'elles se trouvassent, au moyen d'une baguette de coudrier et d'un *compère* habile ; il fit revivre pendant quelque tems cette prétendue science de *rabdomancie*, qu'un charlatan ultramontain avait mise en crédit, en France, dans le siècle précédent.

Mesmer s'annonça avec plus d'éclat, avec plus de moyens que ses prédécesseurs, et son triomphe fut moins éphémère. Il avait, à l'en croire, découvert dans la nature un nouvel agent, qu'il appelait *magnétisme animal*, dont les propriétés, en établissant entre les hommes et les choses de nouveaux rapports, de nouvelles affinités, produisaient des effets miraculeux. Comme le magnétisme agissait principalement sur les nerfs et sur l'imagination, nos dames furent les premières séduites : le *baquet* de Mesmer devint le rendez-vous des beautés de la cour et de la ville; le magnétisme fit éclore les *vapeurs*, les *spasmes*, les *affections nerveuses* de

mille espèces; et ces maladies de circonstance, dont les médecins s'emparèrent, firent au docteur allemand des prosélytes au sein même de la faculté. Ceux qui niaient le plus obstinément les effets du magnétisme s'apercevaient cependant qu'il n'était pas sans influence sur les mœurs, qu'il mettait en rapport beaucoup de gens qui n'en devaient avoir aucun ensemble, et que la vertu du baquet influait singulièrement sur la vertu des femmes. Lorsque le gouvernement jugea qu'il était tems de mettre un terme à cette comédie, il la fit jouer sur le théâtre; et les *Docteurs modernes* discréditèrent entièrement le docteur du jour.

Cette jonglerie de *mesmérisme*, dont je me souviens que Doppal, élève de Deslon, qui l'était lui même de Mesmer, disait ingénument : *Ceux qui savent notre secret en doutent plus que ceux qui l'ignorent*, a donné naissance au somnambulisme, dont M. l'abbé Faria tient en ce moment école, au grand scandale du bon sens et de la philosophie qu'il professe. J'ai assisté à la séance, c'est-à-dire à la mystification publique qui a eu lieu, mercredi der-

nier, dans une maison de la rue de Clichy, je dirai ce que j'ai vu : c'est assez s'en moquer que d'en rendre compte.

L'apôtre du somnambulisme avait choisi la salle des exercices d'une maison d'éducation pour théâtre de ses tours de gibecière, où il resta fort au dessous d'Olivier, comme on va voir. Avant que le professeur parût, je me suis occupé de l'assemblée ; elle était brillante, nombreuse, et composée, aux deux tiers, de femmes, dans la fleur de l'âge. Il était aisé de voir que la plupart d'entre elles apportaient en ce lieu des préventions très-favorables à la nouvelle doctrine. Je me trouvais placé auprès de Mme Maur... ; et j'ai pu étudier sur cette figure aimable les différens caractères qu'impriment à la physionomie la crédulité, la confiance et la persuasion.

M. l'abbé, accompagné de cinq ou six jeunes filles, a paru dans l'enceinte qu'il s'était réservée à l'une des extrémités de la salle : son teint, *bruni sous les feux du soleil de Goa*, ne nuisait pas à la régularité de ses traits ; et j'ai cru m'apercevoir que la plus belle moitié de son

auditoire n'avait, à cet égard, pas plus de préjugés que la tendre *Desdemona*.*

L'orateur a débuté par un discours d'un style si grotesque, qu'il fallait être Français, et se rappeler que celui qui parlait était étranger, pour ne pas l'interrompre à chaque phrase par des éclats de rire. Le fond des idées n'était, malheureusement, pas moins risible que la forme : il est douteux que l'extravagance humaine puisse aller au delà. Après un éloge burlesquement emphatique du magnétisme et de ses propriétés générales, M. le professeur a posé en principe que cet agent mystérieux était la base de toute instruction, le fondement de toutes les sciences, la clef de toutes les connaissances humaines. Avant d'avoir entendu ce philosophe de la côte du Malabar, qui se serait imaginé qu'au magnétisme appartient *non-seulement le pouvoir de nous révéler les secrets de la médecine, la cause, le siége et le remède de toutes les maladies, mais celui de nous faire connaître la configuration, la matière, le mouvement des astres et la nature de leurs habitans ?* Nous voilà donc bien tranquilles

* Personnage de la tragédie d'*Othello* de Shakespeare.

sur les progrès futurs de la médecine et de l'astronomie ; la morale ne doit pas nous inquiéter davantage, le magnétisme en est le véritable ressort : *toutes les vertus en découlent, ainsi que toutes les vérités, et la politique elle-même est soumise à son action*. Après cette définition si claire du magnétisme, M. Faria nous a parlé du *somnambulisme*, qui en est le résultat le plus immédiat. Ce que j'ai pu comprendre, à travers un verbiage inintelligible, c'est que l'état de somnambulisme est, pour l'homme, pour la femme surtout, l'état par excellence ; qu'il développe dans le sujet somnambule des facultés et des connaissances auxquelles il est totalement étranger quand il veille, telles que le don des langues, la connaissance de l'avenir, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, qu'il ouvre chez certaines personnes des organes nouveaux : c'est ainsi qu'une de ses élèves a le don tout particulier de lire, en dormant, par cette partie du corps humain que le premier homme et la première femme ont dû, seuls, ne pas apporter au monde. Malheureusement cette épreuve n'était pas de nature a être faite en public. C'était à l'œuvre qu'on attendait M. le professeur.

Les expériences commencèrent : les quatre jeunes filles vinrent se placer sur une même ligne ; et le discours du maître les avait si bien préparées à dormir, qu'en un moment le doigt magnétique les plongea dans un profond sommeil. L'une d'elles, en dormant, dit qu'elle avait soif : « Que voulez-vous boire ? lui demanda l'endormeur. — De l'eau sucrée. » Aussitôt il lui présenta un grand verre d'eau claire, qu'il se contenta de magnétiser au lieu de le sucrer ; la petite fille prit le verre d'eau, le but, et se plaignit qu'on y avait mis trop de sucre. M. l'abbé aurait pu insister sur le parti qu'on pouvait tirer du magnétisme dans un tems où le sucre est si cher ; mais, sans répondre aux objections qu'on lui fit, il passa à une autre expérience. « Cette jeune personnne, dit-il en montrant une des dormeuses, ne sait point le latin, comme on peut croire : eh bien ! dans l'état de somnambulisme où elle se trouve, vous allez voir qu'elle peut l'entendre. A la preuve : *Ars longa, vita brevis.* Répondez, Mademoiselle, que signifient ces mots en français ? — *La vie est longue et courte.* » De longs éclats

de rire partaient de tous côtés; et la séance aurait eu de la peine à se continuer, si les mouvemens et les cris d'une troisième somnambule n'eussent fixé de nouveau l'attention de l'assemblée : « Au voleur! à l'assassin! arrêtez! » cria-t-elle. Le magnétiseur l'interroge. « Que se passe-t-il? — Un assassinat dans la rue de Clichy. — Quels sont les auteurs? — Deux hommes que je n'ai pu distinguer. — Sont-ils arrêtés? — Un seul vient de l'être. » Cette jonglerie aurait pu faire quelque sensation, si plusieurs personnes présentes n'eussent été instruites d'un événement qui s'était passé trois heures auparavant, et dont la somnambule et son professeur pouvaient, comme un autre, avoir eu connaissance. L'expérience des membres paralysés et *déparalysés* à la voix du magnétiseur, a fini par pousser à bout la patience et l'honnêteté de l'auditoire : on a d'abord murmuré, puis on a hué, puis on a sifflé le professeur indien, qui a fort habilement expliqué le peu de succès de sa séance, en déclarant que la présence d'un seul incrédule suffisait pour neutraliser la vertu ma-

gnétique, et pour déjouer le talent du magnétiseur.

J'ai voulu, dans ce Discours, répondre au reproche qui m'a été fait de n'avoir pas encore signalé, dans un ouvrage consacré à la peinture des mœurs actuelles, une doctrine absurde autant que ridicule, que l'on s'efforce de remettre en vogue, et dont les progrès ne sont heureusement pas à craindre avec de pareils professeurs.



N° XC. — 4 *septembre* 1813.

LE PALAIS.

. . . . . *Avidos vicinum funus ut ægros*
Exanimat, mortisque metu sibi parcere cogit;
Sic teneros animos aliena opprobria sæpè
Absterrent vitiis.

Hor., lib I, sat. 4.

La mort du voisin fait trembler le malade indocile, et le force, par la crainte, à se ménager davantage; de même les jeunes gens sont avertis par certains exemples à éviter les vices dont ils ont vu les conséquences.

Le cri des Romains, *du pain et des spectacles*, est également celui des Français, en changeant l'ordre des mots: *Des spectacles et du pain*; telle est l'explication de leurs besoins par rang d'importance. Satisfaits du nombre, ils ne disputent pas sur les goûts; tout leur convient, depuis les tragédies de Corneille jusqu'aux quolibets de Paillasse; depuis l'Opéra jusqu'aux scènes du café d'Apollon; depuis les disputes du port ou de la halle jusqu'aux exécutions de la

Grève. Les Parisiens sont, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, les Français par excellence. Cette avidité de spectacle, que tout entretient et que rien ne peut satisfaire, s'exerce indifféremment sur les objets les plus frivoles et les plus graves: on attend ici avec une égale impatience une première représentation au Théâtre-Français et à celui des Variétés; on court avec le même empressement aux excrcices des sourds-muets et aux séances de l'abbé Faria; aux expériences de physique du plus habile professeur, et aux tours de gibecière de Bernardin ou d'Olivier. Cependant, s'il fallait assigner le degré d'estime que les Parisiens portent aux différens spectacles qui leur sont offerts, je ne serais pas éloigné de croire qu'après les représentations du théâtre celles qu'ils préfèrent, par raison d'analogie sans doute, sont les assises des tribunaux criminels. Au moment où j'écris, le Palais est le théâtre en vogue, et le drame qu'on y représente attire chaque matin la foule des spectateurs. Rien de plus simple que le sujet (il s'agit d'une accusation de faux en écriture privée); mais la fable se compose de tant de faits accessoires, les scènes épisodiques y sont

si variées, les caractères principaux si fortement prononcés, les personnages si nombreux, et le dénouement, quel qu'il soit, d'un tel intérêt, qu'on peut expliquer, jusqu'à un certain point, la curiosité scandaleuse qu'excite une semblable affaire. Paris tout entier s'en occupe, et l'opinion publique se partage, d'une manière très-inégale il est vrai, entre l'accusateur et les accusés. Les journaux rendent compte chaque matin des progrès de la procédure; on les lit avec avidité; on les compare, on les oppose les uns et les autres, moins pour éclairer son jugement que pour motiver l'opinion qu'on s'est formée d'avance, et dont on est bien résolu de ne se point départir. Quelque part que vous alliez, vous trouvez la discussion ouverte sur l'affaire *Reynier-Michel*; vous êtes interpellé et forcé d'avoir un avis; on ne vous permet point de rester neutre; il faut prendre *couleur* pour ou contre la partie civile, et surtout vous défendre de la modération, dont les femmes sont ennemies jurées dans cette affaire.

Les avenues du Palais de-Justice sont assiégées dès huit heures du matin par la foule des curieux de toutes les classes. Les heureux du

jour, ceux qui ont obtenu des cartes d'entrée, s'avancent la tête haute, et jouissent intérieurement de l'envie que leur portent ceux qui n'ont d'autre espoir que de fléchir une sentinelle ou d'attendrir un huissier. Les uns se réclament d'un avoué, à l'aide duquel ils pénètrent jusque dans la salle des Pas-Perdus; les autres sont introduits par les couloirs, sur les pas d'un garçon de salle qu'ils ont régalé à la Buvette; et les moins chanceux, c'est-à-dire le plus grand nombre, après avoir resté pendant quatre heures à la porte, se retirent avec l'espérance d'être plus heureux le lendemain.

Il y a long-tems qu'on a observé l'influence des lieux sur les hommes qui les habitent ou qui les fréquentent; nulle part cette influence n'est aussi sensible qu'au Palais, dont chacune des salles présente un aspect et des caractères particuliers.

Je ne sais pourquoi ces vastes galeries voûtées, malgré la variété des boutiques qui les décorent, n'offrent aux yeux qu'un tableau triste et monotone. Les successeurs de *Barbin* sont les premiers qu'on y remarque. Vous chercheriez en vain, sur l'étalage antique de ces libraires,

le roman du jour ou la brochure nouvelle. Enfoncé dans son échoppe, comme un limaçon dans sa coquille, le vénérable bouquiniste se dérobe aux yeux du chaland derrière un triple rempart d'in-folios vermoulus. Les *Trévoux* et les *Moréri* sont au premier rang ; les dix énormes volumes de *Cujas* servent de renfort aux *Loiseau*, aux *Bacquet*, aux *Desmoulins*, contre lesquels s'appuie

. . . . Le viel Infortiat,
Grossi des visions d'Acurse et d'Alciat.

Cette galerie de libraires anté-diluviens est égayée par quelques marchands de bonnets carrés et de rabats, qui étalent avec beaucoup de goût la riante friperie des suppôts de Thémis....... Mais il est déjà neuf heures, et le Palais commence à se peupler. Les huissiers-audienciers se rendent à leur poste ; les avocats-généraux donnent audience aux avoués, et reçoivent les *productions*; le client vient attendre son avocat dans la grand'salle, et rencontre son adversaire, avec lequel il se dispute pour passer le tems ; enfin les avocats arrivent, et les plaideurs en foule se groupent autour d'eux.

Nos Cicérons, nos Démosthènes, en cheveux flottans, s'applaudissent, en entrant à l'audience, de la nombreuse clientelle qu'ils traînent après eux. Avec quelle gravité comique Me N*** prend place au bureau! avec quelle importance il dispose ses papiers! avec quel air de protection il parle à ses cliens, dont l'agitation contraste si singulièrement avec le sang-froid de celui qu'ils ont chargé souvent de leurs plus chers intérêts!

Quel que soit le talent des orateurs, il est rare que les débats, en matière civile, aient un auditoire bien nombreux. Ce sont des émotions qu'on vient chercher au Palais comme au théâtre; et l'on n'en saurait atteindre de bien vives d'une discussion qui a pour objet un mur mitoyen, des loyers arriérés, ou la validité d'une donation *entre-vifs*. C'est à la cour d'assises que les spectateurs affluent: les places, depuis quinze jours, s'y seraient vendues, s'il eût été permis de les acheter, plus cher qu'elles ne l'ont jamais été à la plus belle représentation à bénéfice. Depuis long-tems, le tribunal criminel n'avait réuni un aussi brillant auditoire. Les femmes les plus élégantes viennent assidûment y prendre

place; des hommes de distinction se sont fait remarquer plus d'une fois au nombre des spectateurs. Cet étrange empressement a plusieurs causes : la plus générale est le rang que les accusés et les accusateurs tiennent dans la société, et la triste célébrité qu'ils ont acquise. L'un a fixé tous les yeux sur lui, plus encore par la rapidité que par l'immensité d'une fortune sans aucune proportion avec ses moyens personnels. Le principal accusé a, pendant long-tems, étonné la Place et la Bourse par la hardiesse de ses spéculations, dont on connaît les funestes résultats. Quelques circonstances de ce procès en ont rappelé un beaucoup plus justement célèbre. On a voulu établir une sorte de parallèle entre Reynier et Beaumarchais; quelques traits des caractères de Bertrand, Marin et Malbête ont paru convenir à la partie civile; et une femme charmante, de vingt-six ans *moins un mois*, a fourni aussi quelques traits à la comparaison. Ce rapprochement forcé ne souffre pas le moindre examen.

Jamais cause plus insignifiante, au fond, que celle de Beaumarchais, n'attira l'attention publique : il s'agissait de savoir si les héritiers

de Pâris-Duvernay étaient ou non redevables, à l'auteur du *Barbier de Séville*, d'une somme qu'il réclamait. Cette affaire n'était point de nature à occuper le parlement pendant trois heures; Beaumarchais, en plaidant lui-même, en transportant la comédie au barreau, comme il a depuis transporté le barreau à la comédie, occupa toute la France, pendant une année entière, d'un procès qui devint et qui reste encore le fondement le plus solide de sa réputation. Pour obtenir un aussi grand résultat d'une cause aussi mince, il fallait parvenir à la célébrité; et, dans une pareille affaire, on ne pouvait y arriver que par le scandale. Beaumarchais ne l'épargna pas, bien persuadé qu'en France on est bien près d'avoir raison quand on a mis les rieurs de son côté, et surtout quand on a fait rire aux dépens de ceux que l'on hait : il força d'entrer en instance l'un des magistrats d'un parlement détesté, qu'il couvrit de ridicule dans la personne du conseiller Goësman; le dénouement de cette comédie juridique fut une sentence de *blâme*, dont Beaumarchais se fit dans le monde un titre honorable. Cet homme, d'un esprit très-dis-

tingué, et dont la réputation, si souvent attaquée pendant sa vie, a trouvé et trouve encore dans ses amis de zélés défenseurs, avait pris prur devise un tambour avec ces mots : *Silet nisi percussus.* Au bruit qu'il a fait on peut ju ger des coups qu'il a reçus ; il a dit lui-même que *sa vie était un combat.*

Mais laissons là Goësman, Beaumarchais et le parlement Meaupou ; revenons à la cour d'assises, et voyons à quoi tient la curiosité publique. Si la cause dont il s'agit se plaidait au tribunal de commerce ; si l'alternative d'une peine infamante ou d'une fortune de deux millions n'était pas pour les accusés la conséquence de la perte ou du gain de leur procès, personne ne penserait à s'en occuper : les plus jolies femmes de Paris ne feraient pas violence à leur plus douce habitude, pour venir, avant neuf heures, prendre place au parquet et jusque sur le banc des accusés ; les portes de la salle d'audience ne seraient pas incessamment assiégées par les flots tumultueux des spectateurs ; l'engouement ne serait pas arrivé au point de déranger presque tous les cerveaux parisiens ; et la basoche elle-même ne serait pas

divisée d'opinions sur cette grande querelle. Le défaut d'autres spectacles contribue encore à la vogue de celui du Palais : les grands acteurs du Théâtre-Français sont absens; l'Opéra se suffit à lui-même, et prend le parti de se passer de spectateurs; Feydeau languit, et l'Odéon n'est point assez récompensé de son zèle.

Le tribunal de police correctionnelle est, après la cour d'assises, celui dont les séances sont les plus suivies; et je connais des amateurs qui soutiennent qu'il a sur cette dernière l'avantage d'une plus grande variété. On ne se doute pas combien il existe à Paris d'honnêtes bourgeois qui ne connaissent d'autre passe-tems que d'assister aux séances des tribunaux : c'est pour eux, tout à la fois, un plaisir et un avantage inappréciable que d'aller, en hiver surtout, s'asseoir gratis sur de bonnes banquettes rembourrées, dans une salle chauffée à point où des avocats viennent, avec plus ou moins de talent, représenter devant eux un drame qui a nécessairement, comme un autre, son exposition, son nœud, ses péripéties, son dénouement et sa catastrophe. En sortant de là, le cœur et la tête remplis de ce qu'ils viennent de voir

et d'entendre, ces auditeurs se rendent à la Buvette, où ils révisent entre eux le procès auquel ils ont assisté, et dont ils confirment assez ordinairement la sentence.

Je me suis contenté, dans cet article, d'esquisser quelques traits d'un vaste tableau sur lequel je me propose de revenir.



N° XCI. — 11 *septembre* 1813.

UNE PARTIE DE CHASSE.

. . . . . . *Tu cede petentis amici*
Lenibus imperiis, quotiesque educet in agros
Ætolis onerata plagis jumenta canesque,
Surge, et inhumanæ senium depone Camœnæ,
Cœnes ut pariter pulmenta laboribus emta.

HOR., ep. 18, lib. I.

Cédez aux sollicitations de votre ami; et, quand il fait sortir ses chiens, ses chevaux, ses piqueurs, quittez, pour le suivre, vos études sérieuses, et donnez-vous, comme les autres, le plaisir de souper avec votre gibier.

Hunting, it seems, was his delight,
His joy by day, his dream by night.

SOMMERVILLE.

La chasse fait ses délices; il s'en occupe le jour, il en rêve la nuit.

Après l'amour, la chasse est peut-être de tous les plaisirs de ce bas-monde celui dont on a dit le plus de bien et le plus de mal. Platon l'appelle un exercice divin; saint Augus-

tin un amusement féroce; Lycurgue le recommande aux Grecs ; Moïse le défend aux Juifs ; Pline assure qu'il a donné naissance à l'état monarchique; Salluste veut qu'on l'abandonne aux esclaves, Buffon voudrait qu'on le réservât aux héros. Ces opinions contradictoires ne viendraient-elles pas de ce que, sous un même nom, chacun parle d'une chose différente ? En effet, ne peut-on pas dire avec la même vérité :

« Il est nécessaire de préserver les troupeaux de la dent des loups, d'empêcher les bêtes fauves de ravager les moissons ; il est naturel de se nourrir de la chair des uns, de se couvrir de la peau des autres : donc la chasse est une occupation utile.

» Parmi les animaux malfaisans, il en est à qui la nature a départi au plus haut degré la force, l'adresse et le courage ; pour les détruire il faut les combattre, et souvent exposer sa vie pour se rendre maître de la leur : donc la chasse est un noble amusement qui peut, à quelques égards, être considéré comme une école de vertus militaires.

» Mais la chasse n'a guère pour but, aujour-

d'hui, que de tourmenter de mille manières des animaux innocens, que l'on multiplie pour le seul plaisir de les détruire ; cet exercice, qui a toujours été l'apanage de quelques hommes privilégiés, est devenu la source d'une foule d'injustices et de vexations; le goût de la chasse dégénère presque toujours en passion; il devient trop souvent l'unique occupation de celui qui s'y livre. On a dit que cet exercice cultivait la santé; il fallait ajouter qu'il laisse presque toujours l'esprit en friche : donc la chasse est un amusement nuisible et condamnable. »

C'est ainsi qu'une action indifférente en elle-même, considérée séparément dans son principe, dans son usage ou dans ses abus, peut devenir un sujet éternel de satire ou d'éloge. Locke a raison; pour éviter de disputer sur les choses, il suffirait presque toujours de s'entendre sur les mots.

Quoi qu'il en soit de l'ancienneté, de la noblesse et des inconvéniens du plaisir de la chasse, c'est un de ceux que j'ai toujours eu le plus de peine à m'expliquer, lors même que je m'y livrais avec le plus d'ardeur, par fausse

honte, par calcul ou par convenance. Ce qui n'était d'abord qu'une simple répugnance a fini par devenir une véritable aversion, à dater de ma connaissance avec le baron de Roncerolles. Nous nous rencontrâmes, pour notre malheur commun, aux environs de Dreux, chez un de ses parens, il n'y a guère moins de trente ans. Le gothique château de M. de Cériane, situé au milieu d'une des plus belles capitaineries du royaume, était, en automne, le rendez-vous de tous les chasseurs à trente lieues à la ronde : on faisait vœu, en y entrant, de n'avoir pas une pensée étrangère à la chasse, et la conversation, même en présence des femmes, n'avait point d'autre objet. Le vieux commandeur, oncle de Mme de Cériane, que l'âge et les infirmités confinaient toute la journée au salon, dans un grand fauteuil à crémaillère, ne connaissait plus d'autre plaisir que de disputer sur la supériorité de la *fauconnerie* (à laquelle il avait l'honneur d'avoir renoncé le dernier en France), contre Roncerolles, qui défendait la *vénerie* de toute la puissance de ses habitudes et de ses poumons. Son érudition sur cette matière aurait défié celle de tous les *Dorante* et de

tous les *Clainville* * du monde. Aussi long-tems qu'il avait la parole (et il s'en dessaisissait le moins possible) il n'était plus question que de *sole pleine*, de *pinces rondes*, de *biche bréhaigne*, de *dix-cors jeunement*, de *pied*, de *contre-pied*, et de tous les termes barbares qui entrent dans la nomenclature de la chasse à *courre*. S'il s'interrompait un moment, le vieux commandeur reprenait l'éloge et l'histoire de la fauconnerie, et ne manquait pas de déclarer, en finissant, que la décadence de la galanterie française remontait à l'invention du plomb de chasse. Je m'avisai un jour de rire de sa péroraison un peu plus haut qu'à l'ordinaire, en réparation de quoi il me fallut essuyer une description des plus belles chasses à l'oiseau, depuis François Ier jusqu'à la minorité de Louis XV. Il soutenait, de la meilleure foi du monde, que l'éducation de l'oiseau de proie et la guerre étaient les seules occupations dignes d'un gentilhomme. Il ne parlait qu'en soupirant de ces tems heureux où, pour charmer toutes les beautés de la cour, il suffisait de savoir *donner*

* Personnages des *Fâcheux* et de *la Gageure*.

l'escap au faucon, le suivre à toutes jambes, le faire revenir au leurre, et le placer avec adresse sur le poing de sa dame. Après François Ier, qu'il appelait *le père des chasseurs*, le roi que le commandeur avait placé le plus haut dans son estime était ce bon roi Jean, si passionné pour la chasse, qu'il ne trouva rien de mieux à faire pendant sa captivité à Helfort que de composer avec *Gacé de la Bigue*, son chapelain, un poëme sur l'art du chasseur, * *ad usum Delphini.* Le commandeur avait eu la patience d'en charger sa mémoire, et prenait plaisir à en citer des fragmens. Ce vieillard, dont la tête était meublée d'anecdotes et de souvenirs, se faisait écouter du moins avec quelque intérêt, lorsqu'il ne racontait une histoire que pour la troisième ou la quatrième fois : quant à l'éternel baron que l'on avait surnommé le *syndic des insupportables*, et qui ne vous parlait jamais que des différentes espèces de chiens *clairauds*, *mirauds*, *briffauds*, des mœurs du chenil et de

* *Le Roman des Oiseaux*, que le roi fit faire pour l'instruction de son fils Philippe, duc de Bourgogne.

l'éducation des piqueurs; on ne pouvait échapper à l'ennui de sa société, à la persécution de ses discours, qu'en tenant avec lui une querelle constamment ouverte (précaution que j'avais eu soin de prendre dès le lendemain de mon arrivée à Cériane, et qui n'empêchait pas que nous ne fussions ensemble dans les termes d'une bienveillance réciproque). De sa passion exclusive pour la chasse, le baron a retiré cet avantage, d'avoir eu moins qu'un autre à gémir de nos troubles domestiques : il n'a vu, dans la Révolution, qu'un ordre d'aller chasser ailleurs, et ne s'est plaint, à son retour en France, que de l'abolition des anciennes ordonnances sur les eaux et forêts.

Après l'avoir perdu de vue si long-tems, je ne fus pas aussi surpris que j'aurais dû l'être de le rencontrer dans un petit voyage que j'ai fait dernièrement en Sologne. Ma vieille amie, Mme de L***, est propriétaire, en ce pays, d'une terre magnifique, à quelques lieues de Chambord, où, tous les ans à l'ouverture des chasses, son fils rassemble une nombreuse et brillante compagnie d'amateurs des deux sexes. J'y arrivai dans la nuit du 4 septembre,

et j'en repartis quarante-huit heures après, très-content de la scène dont j'avais eu le tems d'être témoin, et que je vais essayer de décrire le plus laconiquement qu'il me sera possible.

La première personne que je rencontrai le matin, en sortant de ma chambre, était le baron Roncerolles : il avait été prévenu de mon arrivée et m'attendait au passage. Nous nous revîmes comme d'anciennes connaissances : il trouva que je n'avais pas vieilli d'un an ; je l'assurai qu'il avait rajeuni de quinze. Pourquoi pas ? le tems n'y perd rien, et cela fait toujours plaisir. Le baron était en costume : la veste galonnée, les boutons à tête de cerf, la casquette grise, le petit couteau de chasse, rien n'y manquait ; il s'était chargé de tous les préparatifs de la cérémonie du lendemain, et venait de marquer les rendez-vous et les haltes. Il attachait, ajouta-t-il, d'autant plus d'importance au succès de cette journée, qu'il avait monté les équipages du jeune de L***, et que le général de G***, le plus grand chasseur de France, devait être de la partie.

Le pauvre baron eut, à déjeuner, une scène très-vive à soutenir, pour s'être avisé de faire,

avant midi, une répétition de cors sur la terrasse du château, sans respect pour le sommeil de ces dames qui avaient joué au boston jusqu'à deux heures du matin. Tout le reste du jour se passa, pour lui, dans un mouvement perpétuel; il allait du chenil aux écuries, inscrivait le nom des chasseurs, donnait des ordres aux piqueurs, aux gardes-chasse, et revenait au salon consulter le baromètre.

Le départ avait été fixé pour le lendemain, à sept heures; à cinq, le baron était sur pied et avait éveillé tout le monde au château. Après avoir été lui-même *coupler* les chiens, séparer les relais, et placer la vieille meute à l'entrée de la forêt, il était revenu aux écuries faire seller les chevaux, atteler les calèches, et les avait fait amener au bas du perron: il rentra ensuite au château pour y commencer sa ronde des corridors. Rien de plus amusant que de le voir courant de porte en porte, appelant chaque femme par son nom, disant à chacune, en particulier, qu'on n'attendait plus qu'elle, et ne se donnant pas un moment de repos jusqu'à ce que tout le monde fût réuni dans le vestibule. Il monta à cheval alors, et

fit défiler devant lui sa troupe. J'accompagnai nos chasseurs jusqu'à la forêt ; je les vis entrer dans le bois, au son du cor, au cri des chiens ; et j'allai paisiblement attendre leur retour au château.

Vers trois heures, un grand bruit de chevaux et de voitures m'annonça le retour de la chasse, et je me hâtai de quitter la bibliothèque pour me trouver au débotté. Je ne voyais pas encore le baron, mais je l'entendais crier et se débattre comme un énergumène, au milieu des valets et des piqueurs, tandis que ces dames descendaient de calèche, en répétant avec des éclats de rire immodérés : *Buisson creux! Buisson creux!* A ce mot, dont elles saluèrent le baron à son entrée, celui-ci se mit dans la plus risible colère qu'il soit possible d'imaginer. « *Buisson creux!* (répétait-il en grinçant les dents et en essuyant son front, sans s'apercevoir que sa perruque était restée dans sa casquette). Il fallait que je vinsse ici pour entendre prononcer ce mot!.......... Riez tant qu'il vous plaira : l'affront n'est pas pour vous, Mesdames ; mais moi, qui ai quarante ans de chasse et une réputation à conserver, j'aimerais

mieux avoir reçu vingt coups d'andouiller à travers le corps que d'avoir éprouvé une semblable humiliation. Au surplus, ajouta-t-il en sortant, si ces Messieurs n'entendent rien à la chasse, il n'y a rien là de bien étonnant : *où diable l'auraient-ils apprise?* » Chacun se retira chez soi pour se reposer et s'habiller.

Le dîner sonna, on se mit à table, et la plus maligne de ces dames ramena la conversation sur le *buisson creux* du matin, en soutenant que cette équipée était la faute du baron. « Ma faute! s'écria-t-il en se levant; j'en fais juge le général : j'avais reconnu mon cerf la veille, c'était *un porte-six;* je fais *fouler l'enceinte* par le limier; la bête part; M. Saint-Alphonse, ici présent, qui avait amené sa meute avec lui, me soutient, à la vue *du talon*, que c'est un cerf dix-corps; je vis, dès ce moment, que j'avais à faire à un homme étranger aux premiers principes de l'art. C'est tout simple : *où les aurait-il appris?* (On rit tout bas.) La meute du château *empaume la voie;* elle est composée de quarante chiens de *haut nez*, *bien ensemble*, et chassant *à grand bruit :* j'étais sûr de mon fait. Le cerf se fait battre long-tems au bois,

nous trouvons *les retours;* enfin, nous *débuchons;* je m'aperçois d'un *défaut;* la meute de M. Saint-Alphonse avait pris le change; je veux rompre les chiens et les *enlever;* impossible! ces *clabauds* n'entendent rien à la chasse! — *Où l'auraient-ils apprise?* ajoute la maîtresse de la maison; » et l'on rit aux éclats. Le baron n'en continue pas moins : « Je veux *ramener* : Monsieur me soutient que nous en *revoyons;* que sa meute est dans *le droit* : les chiens se partagent, j'appuie les *bons*, je crie *hourvari* sur les autres; deux coquins de piqueurs, aussi savans que leur maître, se mettent à sonner; la tête tourne à la meute entière; la voie est tout-à-fait perdue, et la chasse est au diable. Maintenant, je demande à qui la faute? »

Après ce beau discours, où ces dames n'entendent rien, le baron, tout essoufflé, se rasseoit. Saint-Alphonse, qui veut défendre ses piqueurs et ses chiens, étale, à son tour, son érudition de veneur; la querelle s'anime : ces dames, qu'elle amuse, l'échauffent du mieux qu'elles peuvent; et le général, pris pour juge, la termine en proposant deux nouvelles parties

de chasse à chacune desquelles présideront alternativement l'un et l'autre adversaire. Je suis parti sans savoir à qui la victoire est restée.

Je rentre en matière en transcrivant une des lettres que j'ai reçues à l'occasion de mon premier Discours sur la chasse : les seuls changemens que je me suis permis d'y faire portent sur les éloges trop flatteurs que mon correspondant m'adresse.

Paris, le 13 septembre 1813.

« MONSIEUR L'HERMITE,

» Vos observations sur les mœurs respirent une morale pure, une gaîté douce, et sont écrites d'un style naturel ; j'en aime beaucoup la lecture, et je regrette que vos chapitres se fassent si long-tems attendre ; je voudrais qu'à l'exemple de votre devancier Addison vous fissiez paraître une feuille chaque jour, où l'on pût commenter et discuter vos propositions ; car un morceau piquant invite à y répondre, comme une conversation spirituelle invite à s'y mêler. J'aurais, par exemple, beaucoup de choses à vous dire à propos de votre petite

diatribe contre la chasse. Sans en parler autant, je ne suis guère moins passionné pour cet exercice que votre baron de Roncerolles; il est vraï que ce goût est fortifié chez moi par la reconnaissance, comme vous allez en juger par mon histoire.

» J'ai été élevé à la campagne, sous les yeux de mon père et de ma mère, par un gouverneur, homme de mérite, dont le zèle fut récompensé par les progrès rapides de son élève; mais, en approchant de ma seizième année, ma santé s'altéra; j'avais des palpitations, des insomnies continuelles: ma mère, inquiète, consulta son médecin; c'était un homme de sens. Après quelques questions, il demanda une plume et de l'encre pour écrire son ordonnance, qu'il composa d'*un fusil à deux coups*, *d'une poire à poudre*, *d'une carnassière et d'un chien d'arrêt*; *le tout à prendre*, *tous les matins*, *pendant quatre ou cinq heures*. Vous autres enfans des villes, que les amusemens les moins innocens viennent chercher au sortir du berceau, vous ne sauriez vous faire l'idée d'un premier plaisir parfaitement pur, goûté dans l'âge où l'on pourrait en connaître d'autres. Mon bonheur à la chasse

tenait de la folie; chaque arrêt de mon chien faisait battre mon cœur avec violence, et je ne crois pas (que Dieu et le beau sexe me le pardonnent!) avoir jamais vu, depuis, arriver au rendez-vous la femme que j'ai le plus aimée, avec autant de trouble et d'ivresse que m'en faisait éprouver alors le lièvre ou le renard que je voyais débucher pour passer au lieu où je m'étais blotti. Je retrouvai le sommeil, l'appétit et la gaîté; j'achevai mes études, et je partis pour mon régiment.

» Nous étions en guerre : je fis trois campagnes; je passai deux hivers en bonne garnison; et, grâce aux fatigues des unes et aux plaisirs des autres, je revins au manoir paternel si maigre et si changé, que mes parens eurent peine à me reconnaître. Le docteur fut mandé de nouveau, et me prescrivit la même ordonnance : « Votre santé n'est que légèrement altérée, me dit-il; un exercice modéré la rétablira : il est également bon pour rendre les forces et pour en consumer l'excès. » Je suivis son conseil, et je retrouvai ma jeunesse.

» Je la retrouvai si bien, que je devins éperdument amoureux d'une jeune dame des envi-

rons; je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais un rival : j'eus la sottise de me désespérer, je devins taciturne, mélancolique, je cessai de manger et de dormir : je passai les journées à écrire des lettres qu'on ne recevait pas, et les nuits à me promener à grands pas dans ma chambre, méditant des scènes de roman et des projets de vengeance. Tout aussi fou que *Roland*, c'en était fait de moi, d'*Angélique* et de *Médor*, si le cher docteur ne fût encore venu à mon secours. « De l'amour! de la jalousie! me dit-il; je ne connais qu'un remède à ces cruelles maladies. — La mort! — La chasse, morbleu! la chasse! — Mais je n'y trouverai aucun plaisir. — Il s'agit bien de plaisir; c'est de la fatigue qu'il vous faut; ne voyez-vous pas que le repos de votre corps nourrit l'activité de votre ame, unique cause de tous vos maux? Lassez vos membres; c'est le moyen de reposer votre imagination, de ranimer votre appétit, et d'éteindre votre amour. » Je repris mon fusil, je déclarai de nouveau la guerre aux lapins; et avant la fin de l'automne, j'étais si bien guéri de ma passion pour ma voisine, que je plaidai contre elle pour un droit de garenne.

» A quelque tems de là mon père vint à bout de me marier avec une très-riche et très-noble héritière : ma femme était pleine de talens et de vertus ; mais elle avait reçu du ciel, par compensation, une figure d'une laideur sévère et un caractère excessivement difficile : je ne tardai pas à la prendre en aversion, et malheureusement elle prit pour moi un sentiment tout-à-fait contraire. Nous ne nous entendions sur rien, et cependant elle prétendait m'imiter en tout. Si je prenais un livre, elle lisait ; si j'approchais du piano, elle me priait de l'accompagner ; et comme elle avait l'habitude de ne point chanter juste, toute grande musicienne qu'elle était, elle me faisait un véritable supplice de ma passion pour la musique. Je crus lui échapper en montant à cheval ; mais elle n'eut point de repos, et ne quitta pas le manége qu'elle ne se fût mise en état de me suivre. J'en étais au point de ne plus savoir à quel saint me vouer pour sortir de cet enfer conjugal, lorsque je me souvins du docteur et de sa panacée ; je me livrai sans réserve au seul exercice que ma femme ne pouvait pas partager avec moi : la chasse fut encore une fois mon salut. Les premiers jours

elle voulut m'accompagner: mais je la menai *si loin! si loin!* comme dans les contes des fées, que force lui fut de renoncer à de pareilles excursions. Quand j'avais couru toute la journée, j'avais un bonne excuse pour me taire et dormir: obligée de se passer de moi, elle s'est créé des occupations, sa tendresse s'est calmée, et nous avons fini par vivre ensemble d'une manière tolérable.

» Vous conviendrez, monsieur l'Hermite, qu'avec de pareilles raisons d'aimer la chasse, je suis bien excusable d'en prendre la défense, et de chercher à vous faire revenir des préventions que vous paraissez avoir pour cet exercice.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le baron DE LA GIBECIÈRE. »

Je me suis érigé un petit tribunal où je ne remplis d'autres fonctions que celles de rapporteur; j'interroge les parties, j'expose les faits, et je donne mes conclusions; l'opinion publique porte les arrêts. Mon correspondant plaide pour la chasse: il en a fort bien prouvé les avantages; je continue à en montrer les inconvéniens et le ridicule.

Quelques-uns de mes lecteurs se souviennent

peut-être encore de l'abbé Vincent, chez qui le goût de la chasse avait pris le caractère d'une véritable manie. Après avoir cherché, pendant long-tems, le moyen d'allier le *décorum* de son état avec sa passion dominante, il l'avait trouvé avec le secours d'un habile armurier de la rue de la Harpe : celui-ci avait inventé, tout exprès pour l'abbé Vincent, un fusil dont la culasse se démontait et pouvait être mise en poche; au moyen d'une pomme d'ivoire qui s'adaptait à l'ouverture du canon, et d'un bout de cuivre qui se plaçait à l'autre extrémité, le fusil, recouvert d'un beau vernis du Japon, se trouvait transformé en canne. L'abbé, sa canne à la main, son bréviaire sous le bras, sa perruque ronde, et en habit violet, sortait de Paris chaque matin dans la saison des chasses, bien sûr que, dans ce costume, on le prendrait pour quelque curé de la banlieue qui retournait pédestrement au presbytère. Dès qu'il approchait d'une fourrée, d'une bruyère ou de tout autre endroit giboyeux, il remontait son fusil, et sortait de sa poche un très-petit chien d'arrêt, d'une excellente espèce, qui se mettait au même instant en quête. Brusquet, le nez en terre et la

queue frétillante, indiquait le gibier à son maître : la pièce partait, un coup de fusil la couchait par terre; le chien, qui la rapportait, était aussitôt remis en poche avec elle, et les gardes-chasse, accourus au bruit, ne trouvaient qu'un abbé cheminant la canne à la main et lisant son bréviaire. Le braconnier ecclésiastique passait sur une autre terre, où il recommençait le même manége, jusqu'à ce qu'il eût rempli l'énorme poche qui lui servait de carnassière.

La rigueur des anciennes ordonnances restreignit le droit de chasse à la classe des nobles et des grands propriétaires; ce n'était qu'à leurs risques et périls que les paysans et les bourgeois osaient les enfreindre. Plus conforme à l'intérêt général et particulier, la législation actuelle permet à chacun, après la moisson, de faire la guerre au gibier sur son propre terrain. Dès les premiers jours du mois de septembre, les châteaux, les maisons de campagne, se remplissent de chasseurs; on s'éveille avant le jour; les fusils, les carnassières, les gibecières, sont arrangés sous le vestibule; on sort du village au bruit des chiens, et chacun se

disperse dans la campagne, cherchant, au lever du soleil, à reconnaître le gîte des lièvres à la petite vapeur qui s'élève de l'endroit où ils ont passé la nuit. L'alarme est parmi les habitans des bois, les chiens sont à leur poursuite, les coups de fusil se succèdent, et les carnassières se remplissent. Le lieu du rendez-vous a été fixé ; l'heure du déjeuner arrive : tout en se partageant à la hâte le pain, la langue fourrée et le pâté de veau dont un domestique a eu soin de se munir, chacun donne et recueille sa part d'éloge et de critique. « Telle pièce a été manquée par la faute de celui-ci ; celui-là donnerait son plus beau coup de fusil pour celui de son voisin, qu'il a vu abattre deux perdrix par un coup de *revers* ; cet autre n'a fait que des gaucheries; il est *enguignonné* (car les chasseurs ont, comme les joueurs, leurs préjugés et leur superstition). » Le déjeuner fini, la bouteille d'osier, qui contient la petite provision du rhum, passe de main en main : c'est le signal du départ. On se met en campagne ; le soleil est dans toute sa force, la chaleur est accablante : c'est un supplice que de courir la campagne ; n'importe, on est convenu de *s'a-*

muser jusqu'à quatre heures. Il n'est encore que midi ; le gibier se tapit au plus épais des buissons; le chasseur, exténué de fatigue, ne trouve plus rien, et cherche à son tour un abri commode; son fusil contre un arbre, où il suspend sa carnassière, son chien à ses pieds, il s'arrange pour faire la sieste, et s'endort; mais le soleil, qui lui tombe d'aplomb sur le nez, l'essaim de mouches qui se promènent sur sa figure, ne tardent pas à le réveiller : les yeux à moitié ouverts, il rentre en chasse; et le carnage des lapins et des perdreaux recommence. Enfin l'horloge du village a sonné quatre heures; on se rassemble pour faire une entrée triomphale : les dames, réunies dans la salle à manger autour d'une grande table, reçoivent les chasseurs, qui étalent devant elles avec orgueil des trophées de cailles, de perdrix, de lapins et de lièvres, dont ils leur font hommage. Là, se font les distributions du gibier ; les petites bourriches sont arrangées par les gardes-chasse, les cadeaux envoyés à leur adresse ; et le cuisinier de la maison vient s'emparer des pièces de choix pour le dîner du lendemain.

Buffon s'est déclaré l'apologiste de la chasse :

à l'en croire, « *c'est le seul amusement qui fasse diversion aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange et sans satiété.* » Les femmes ont, en France, une aversion très-décidée pour ce genre d'amusement, qui leur paraît destructif de toute société, de toute conversation, de tout sentiment, et qui habitue les hommes à chercher loin d'elles des plaisirs qu'elles ne sont pas appelées à partager. Il n'y a, sur ce point, guère moins d'exagération dans leurs plaintes que dans les éloges du philosophe de Montbard : je serais pourtant moins embarrassé de motiver les unes que de justifier les autres.

Il n'y a point de défaut, point de qualité, point d'habitude en France qui n'ait sa parodie. La passion de la chasse est parodiée à Paris, de la manière la plus plaisante, par quelques petits bourgeois. Connaissez-vous rien de plus grotesque que ce bon épicier de la rue de la Verrerie, dont le magasin est gardé par un chien de chasse, et qui, s'élevant au dessus des goûts vulgaires de sa famille, attend le dimanche pour aller courir les champs, au risque de tuer une alouette ou un hochequeue? Comme il se pa-

vane, en traversant Paris, le fusil sous le bras, la casquette en tête, avec ses guêtres de buffle et sa veste d'ordonnance, faite aux dépens d'un vieil habit dont on a coupé les basques! comme il salue gracieusement chaque voisin! comme il appelle à haute voix *Diane* ou *Castor*, qui ne s'est pas éloigné d'un pas! Enfin le voilà dans la plaine Saint-Denis, poursuivant de buisson en buisson le pivert, le bouvreuil et jusqu'au tendre rossignol, que son plomb égaré atteint quelquefois par hasard. Le plus souvent, la matinée se passe sans qu'il ait à se reprocher la mort du moindre volatile. Cependant l'heure du dîner approche, et l'on compte à la maison sur le produit de sa chasse pour ajouter quelque chose au modeste pot-au-feu : c'est alors que le chasseur malencontreux prend le parti de se rendre au Palais-Royal, et d'y chasser, la bourse à la main, dans la boutique d'un marchand de comestibles, chez qui mon homme achète *deux perdrix* qu'il met dans sa carnassière, et dont il a grand soin de faire sortir les pates à travers les mailles du filet. L'épicier regagne son logis, et présente à sa femme, d'un air de triomphe, les perdrix qu'il apporte.

Malheureusement, un gros cousin de campagne, qui vient tous les dimanches tenir compagnie à madame l'épicière, fait remarquer à celle-ci qu'une de ces perdrix a été prise au lacet, et que l'autre exhale une vapeur faisandée qui trahit la date ancienne de sa mort.



N° XCII. — 18 *septembre* 1813.

CORRESPONDANCE.

Groningue, le 12 septembre 1813.

« MONSIEUR L'HERMITE, vous saurez d'abord que vous êtes en grande vénération dans notre ville, parmi les femmes surtout, et que, si vous étiez à marier, vous trouveriez ici, sans le secours de M. Villiaume, plus d'une belle qui ne serait effrayée ni de votre âge, ni de votre cellule. Après ce petit compliment, que j'ai voulu placer en tête de ma letttre, à la manière orientale, je me hâte de vous faire part d'un chagrin que j'éprouve dans ma famille, et qui tient un peu du soin que l'on donnait, et que l'on donne encore aujourd'hui à l'éducation des femmes, dans les provinces éloignées de la capitale. Croirez-vous, monsieur l'Hermite, que je suis à la veille d'être ruiné, parce

que ma tante n'a pas la plus légère idée de la géographie ?

» Il y a quelques mois que j'ai été appelé à des fonctions publiques à Groningue, dans le département de l'Ems-Occidental. Au moment où j'ai reçu ma nomination, je demeurais chez ma tante, vieille fille très-respectable, mais très-irascible et très-entêtée, dont j'attends une succession considérable, ce qui, joint aux égards que je dois à son âge et à ses excellentes qualités, me fait une loi de ne la contrarier jamais. Elle était absente pour quelques semaines lorsque je reçus mon ordre de départ à jour fixe, en sorte que je fus obligé de lui faire mes adieux par écrit. Très-affligée de la nouvelle de notre séparation, ma tante, qui voulait du moins savoir à quelle distance j'allais me trouver d'elle, prend une vieille mappemonde de Robert de Vaugondy, pour y trouver le lieu de ma nouvelle destination. J'avais parlé de *Groningue*, de *mer du Nord ;* elle trouve le *Groenland* sur la *mer Glaciale*, et la voilà persuadée que je suis en fonctions au détroit de Davis. Ma tante, en fait d'histoire, n'a jamais lu que celle des *Naufrages* ; la fin tragique de

quelques matelots qui ont péri sur cette plage déserte et glacée se présente sans cesse à son imagination, et elle ne doute pas que le même sort ne m'attende aux mêmes lieux. J'essaie en vain de la désabuser, dans mes lettres, par des raisonnemens à la portée des moindres esprits; je me tue à lui dire, à lui prouver que, grâce au Ciel, on ne m'a pas envoyé au Groenland, dans un désert de glace, mais à Groningue, grande et belle ville de l'empire Français, dont les habitans sont très-civilisés, où les femmes sont charmantes, et la société d'autant plus aimable qu'elle n'est pas tout-à-fait exempte de cette pointe de médisance, de ces petites tracasseries qui rendent la vie plus animée et la conversation plus piquante. Elle n'en démord pas, c'est un parti pris; et comme elle ne voit personne dans sa terre, où elle vit retirée, ma tante reste convaincue qu'elle ne me reverra jamais, et manifeste, à ce qu'on m'écrit, l'intention de disposer de sa fortune, par un nouveau testament, en faveur d'un cousin gascon, qui n'est pas homme à redresser une erreur géographique en pareille circonstance.

» Depuis que vous avez fait l'éloge des

vieilles femmes, ma tante lit votre Bulletin, monsieur l'Hermite; et je ne vois que vous qui puissiez lui faire entendre que le Zuyderzée n'est pas la baie d'Hudson, que la Frise n'est pas aussi voisine qu'elle croit du Labrador, et qu'il ne faut pas confondre les Hollandais avec les Esquimaux. Si vous pouvez lui faire saisir ces grandes vérités, dont dépend ma fortune, comptez, Monsieur, sur ma reconnaissance égale à l'estime avec laquelle, etc. »

Paris, le 17 septembre 1813.

« Depuis quelque tems, monsieur l'Hermite, il se fait entre la ville et la campagne un échange d'abus, où je pense qu'il y a tout à perdre pour la société: vous en avez déjà signalé plusieurs; celui que je viens vous dénoncer est de peu d'importance, mais il fait nombre et se lie à d'autres tout aussi faibles, dont l'assemblage fait la force: c'est de fils réunis que se composent les câbles.

» Je conçois très-bien qu'à la campagne, dans les châteaux, et même dans les maisons bourgeoises, où la société, plus ou moins nombreuse, se trouve le plus souvent disséminée

sur une grande étendue de terrain, où les domestiques ont des occupations diverses qui les tiennent habituellement éloignés les uns des autres; je conçois, dis-je, qu'à la campagne maîtres et gens aient besoin d'un bruyant signal pour se réunir aux heures des repas; que l'usage d'une cloche y soit à peu près indispensable; mais ce même usage, transporté à Paris, de quelle utilité peut-il être, sinon d'instruire tous les habitans du quartier que M. le comte de***, ou M. le banquier N***, va prendre son repas, comme je ne sais plus quel petit roi d'Afrique qui fait prévenir, à son de trompe, tous les monarques de la terre qu'il va se mettre à table? Cette nouvelle fantaisie, lorsqu'elle n'est pas indispensable (comme dans quelques grandes maisons) est au moins ridicule: on peut même y trouver un coin d'inhumanité.

» Je loge sur un boulevart, dans un hôtel très-profond, à l'extrémité et au haut duquel j'occupe une petite chambre. Un vieux célibataire, qui voudrait, avec quatre ou cinq mille livres de rentes, se donner des airs de grand seigneur, habite le rez-de-chaussée d'une des

ailes du bâtiment. Le son d'une cloche suspendue tout auprès de ma fenêtre annonce à trois heures son dîner, et à quatre celui de ses gens; mais il est seul de maître, et sa cuisinière compose tout son domestique; en sorte qu'il fait sonner pour s'avertir lui-même : voilà le ridicule.

» Cela me rappelle un mot plaisant d'un de mes amis, M. T. T.......t, homme d'esprit et joyeux convive : il avait été invité huit jours d'avance dans une maison où on lui fit faire un repas très-mince, annoncé au son d'une grosse cloche. « Pourquoi diable, s'écria M...... avec une colère tout-à-fait risible, se croit-on obligé de sonner un pareil dîner avec une cloche : c'est bien assez d'un *grelot*. »

» Le *grand premier* est occupé par un homme très-opulent, à en juger par le nombre de laquais que je vois défiler lorsque la cloche les appelle dans la salle à manger. Je ne sais pas au juste combien cet homme et ses domestiques font de repas; mais je sais que le tintamarre de la cloche se renouvelle six fois par jour, et qu'il doit retentir bien douloureusement aux oreilles d'une pauvre dame logée dans les com-

bles, que j'ai connue jadis au sein de l'opulence, et qui trempe aujourd'hui de larmes le pain que son travail et celui de sa fille peuvent à peine leur procurer. » Cette cloche, me disait hier avec un triste sourire ma malheureuse voisine, me rappelle celle de l'hospice du Mont-Cenis, où nous nous sommes rencontrés ensemble, il y a quinze ou vingt ans. — Elles n'ont pourtant pas le même objet, lui repondis-je ; celle-ci n'avertit pas les indigens qu'ils peuvent se présenter pour recevoir, dans leurs écuelles de bois, l'aliment que la charité leur prépare. »

» Fâchez-vous un peu, je vous en prie, monsieur l'Hermite, contre ce nouvel usage, dont le moindre inconvénient, s'il arrivait qu'il devînt général, serait de nous étourdir d'un carillon plus insoutenable encore que celui dont les cloches paroissiales nous assourdissaient autrefois.

» Je vous salue, etc.

» GASPARD L'HUMORISTE. »

Paris, le 3 novembre 1842.

« Je ne vous dirai pas mon nom, monsieur

l'Hermite, il est d'ailleurs si peu connu, qu'il n'ajouterait rien à l'intérêt que je désire vous inspirer. Je suis musicien, et comme je ne suis pas obligé d'être modeste pour consoler l'envie, je ne vous cacherai pas que j'ai beaucoup de talent. Je ne connais à Paris, et conséquemment en Europe, qu'une ou deux personnes de ma force sur le piano ; je possède une excellente méthode de chant, et j'ai approfondi la science de la composition de manière à pouvoir la professer dans les écoles les plus célèbres. Riche autrefois, j'ai visité, pour mon amusement et pour mon instruction musicale, toutes les chapelles et tous les conservatoires d'Italie ; et je suis nourri des partitions, de manière à pouvoir composer vingt opéras comiques presque aussi bons que ceux de M. tel ou tel, et sans y mettre une seule idée à moi. J'ai trouvé le secret de me ruiner ; c'est le secret qu'on trouve le plus aisément, pourvu qu'on le cherche. Dans ma situation actuelle, je voudrais me faire une ressource de mes talens ; mais qu'il est difficile de se faire connaître ! J'ai mis en musique toutes les romances de Montcrif et de Florian ; aucun marchand de musique n'a

voulu les acheter, et je n'ai pas le moyen de les faire graver à mes frais. J'ai demandé un *poème* à tout ce qu'il y a d'auteurs dramatico-lyriques dans la capitale, je n'ai pas même pu obtenir l'honneur de mettre en musique une pantomime équestre du théâtre Franconi. J'ai voulu *courir le cachet*; je suis encore à trouver un écolier. Cependant, monsieur l'Hermite, j'ai la conscience de ce que je vaux; je suis sûr qu'il ne me manque..... vous le dirai-je?...... qu'un habit pour me faire un nom. Oui, monsieur, c'est une vérité dont j'acquiers chaque jour la triste preuve. En France, il ne tombera jamais dans la tête de personne qu'un homme puisse avoir quelque mérite avec un pantalon percé, un reste de redingote, des débris de bottes, et un simulacre de chapeau. En fait de réputation, ce qu'il y a pour moi de plus difficile à obtenir, c'est un habit complet. Si vous connaissiez quelque honnête tailleur qui voulût m'en faire l'avance, MM. Choron et Fayolle auraient, avant six mois, un célèbre mucien de plus à mettre dans leur dictionnaire. Vous l'avez dit quelque part, monsieur l'Hermite : Si l'ange *Ituriel* visitait tous les

galetas de Paris, peut-être y trouverait-il des Voltaire, des Newton, des Montesquieu, des Mozart, auxquels il ne manque qu'un habit pour être mis à leur place.

» GEORGES BERMANN,

» *Faubourg Saint-Martin, n°* 187, *maison du cordonnier, au sixième au dessus de l'entresol.* »

Paris, le 20 novembre 1812.

« MONSIEUR L'HERMITE, vous peignez si bien les mœurs de notre tems, que vous ne pouvez manquer de vous intéresser aux recherches que j'ai faites pour en suivre les traces et les variations chronologiques. Les uns ont cru découvrir les élémens de ce tableau dans les modifications du caractère national aux différentes époques de la monarchie; d'autres, dans l'histoire des troubles civils, des révolutions politiques; ceux-ci ont étudié l'histoire des mœurs dans celle des arts; ceux-là, dans les progrès des sciences et des lettres, et jusque dans les fastes du théâtre; il en est qui l'ont vue tout entière dans les variations des modes; moi, je l'ai trouvée dans l'histoire des chiens, à partir de ceux du roi

Dagobert jusqu'à la petite chienne que vient de perdre Mme de S***, et pour laquelle cette dame offre cinquante napoléons de récompense. J'ai déjà rassemblé tous mes matériaux; le plan de mon ouvrage est fait; et, lorsqu'il paraîtra, j'ose croire que l'hypothèse sur laquelle il est fondé ne paraîtra pas plus ridicule que beaucoup d'autres. On y verra figurer successivement (pour ne parler que des deux derniers siècles) ces *chiens-burgos*, qui, sous Louis XIV, faisaient les délices de la cour et de la ville; ces *chiens-loups*, que le régent aimait avec passion, et dont la faveur publique ne se soutint pas après la chute du *système*; ces petits *chiens-lions*, si chers à Mme de Pompadour, et dont quelques douairières de Saint-Germain ont conservé l'espèce; ces *gredins*, que Mme Du Barry avait mis à la mode, et qui disparurent avec elle. Vinrent ensuite ces énormes *danois*, qui couraient devant les voitures tout exprès pour culbuter les piétons, comme J. J. Rousseau en fit l'expérience.

» A ceux-ci succédèrent les *danois-mouchetés* du comte de L***, qu'une convention tacite semblait si bien avoir réservés à la noblesse,

qu'un bourgeois se serait peut-être donné un ridicule en paraissant en public avec un chien de cette espèce. Les premiers symptômes de la révolution ont paru en France avec les *terriers anglais*, lesquels ont fait place aux *dogues* de 93, auxquels ont succédé les *carlins* de l'an 7, les *griffons* de 1804, et, finalement, les *chiens-couchans* de l'époque actuelle. Voilà, comme vous voyez, une succession bien établie; j'ai lieu de croire que vous serez étonné du parti que j'en tire pour assigner à chaque siècle de notre histoire la nature et l'état de ses mœurs. Je suis fâché, monsieur l'Hermite, que les bornes de votre feuille ne me permettent pas de vous développer avec plus de détails une idée féconde en résultats et en observations utiles; mais, du moins, j'en ai dit assez pour préparer à mon livre l'accueil que ne peut manquer de recevoir un ouvrage original, dans un tems où l'on n'est point blasé sur ce genre de mérite.

» Je vous salue de tout mon cœur.

» CÉSAR-CASTOR-TAÏAUT. »



N° XCIII. — 25 *septembre* 1813.

LES COURSES DU CHAMP DE MARS.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.
VIRGILE.

. . . De leurs pas bruyans battent les champs poudreux,
D'un tourbillon de sable obscurcissent les cieux.
DELILLE, *Enéide*, liv. VIII.

Fas est et ab hoste doceri.
HORACE.

Il est quelquefois utile de recevoir des leçons de son ennemi.

Un des chapitres les plus remarquables de l'immortel ouvrage de M. de Buffon est celui du *Cheval*. Cet éloquent écrivain le représente comme *la plus belle conquête que l'homme ait faite sur la nature*; et personne, après avoir lu sa brillante description des mœurs de ce noble animal, ne s'étonne du rang que son historien lui assigne. «A toutes les époques, et chez toutes

les nations du monde, dit un auteur anglais *, les chevaux ont joui d'une très-haute considération : tout le monde sait que Darius fut redevable du trône de Perse aux hennissemens de son cheval (ce qui, par parenthèse, a fait dire à quelques contempteurs des faits et gestes de l'antiquité, qu'autant valait laisser régner le faux Smerdis que de le remplacer de cette manière); Bucéphale partagea avec Alexandre la gloire de ses conquêtes; il est bien prouvé qu'un empereur romain voulut nommer son cheval consul, et l'on est d'accord que cette dignité convenait tout aussi bien à cet animal que le diadème à son maître. » Mais, sans rechercher si loin et si haut les titres de ce beau quadrupède, examinons-le dans cet exercice où il déploie avec tant d'avantages les qualités brillantes dont il est pourvu.

Les Anglais sont incontestablement, de tous les peuples modernes, celui qui s'occupe des chevaux avec le plus de soin et de succès. S'il est douteux qu'ils en aient perfectionné la race, du moins est-il certain qu'ils en ont singuliè-

* Adam Fitz-Adam, auteur d'un ouvrage périodique intitulé : *the World* (le Monde).

rement amélioré l'espèce que l'on désigne sous le nom de *chevaux de course*, principalement sous le rapport de la vitesse. Deux grands moyens les ont conduits à ce résultat : l'attention scrupuleuse qu'ils ont mise à constater, de la manière la plus authentique, l'origine des chevaux de race, et l'établissement des jeux annuels de New-Market, etc. Les Anglais ont emprunté des Arabes l'usage des généalogies des chevaux, à l'appui desquelles ils exigent des titres plus avérés, des preuves plus nombreuses qu'on n'en demandait autrefois pour la réception d'un chanoine de Lyon ou d'un chevalier de Malte.

Le goût, ou plutôt la passion des chevaux, qui s'était éteinte en France avec l'usage des tournois, s'y ranima vers la moitié du dernier siècle ; et c'est de cette époque que date le premier essai des courses en règle qu'on voulait établir à l'imitation de celles qui se pratiquent en Angleterre. Cette tentative vint à la suite d'une gageure qu'avait faite à Fontainebleau, pendant un voyage de la cour, un gentilhomme anglais, dont le nom m'échappe en ce moment. Il avait parié mille louis qu'il ferait, en deux heures,

le trajet de Fontainebleau à la barrière des Gobelins, et il gagna de quelques minutes. L'année suivante, un grand seigneur français, de retour d'Angleterre (où Louis XV prétendait qu'il avait été apprendre à *panser les chevaux*), fit exécuter plusieurs courses dans la plaine des Sablons : il essaya d'en fixer, dès lors, le retour périodique; mais ce projet n'eut son exécution que quelques années après, à l'époque où s'organisèrent les courses du bois de Vincennes, lesquelles n'avaient d'abord aucun but d'utilité publique ni de gloire nationale, puisqu'on faisait venir d'Angleterre tous les chevaux qu'on y faisait courir.

En instituant des courses annuelles, où ne sont admis que des chevaux de race indigène, où des prix sont accordés aux vainqueurs en indemnité de leurs frais et de leurs soins, le gouvernement s'est promis d'exciter l'émulation des propriétaires et de perfectionner la race excellente des chevaux français : les progrès obtenus en si peu de tems ne permettent point de douter qu'on n'atteigne bientôt le but qu'on se propose, et que peut-être nos voisins ont dépassé.

Chaque nation civilisée a sur les autres un degré de supériorité qui la distingue en quelque chose, et parmi beaucoup d'avantages dont les Anglais se vantent gratuitement, ils peuvent se prévaloir, à juste titre, de l'excellence de leurs haras : c'est une concession que je faisais dernièrement à M. de Mairieux, vieil anglomane de ma connaissance, qui ne tarissait pas sur l'habileté de leurs *grooms* (palefreniers), sur la propreté, la commodité, même sur l'élégance de leurs écuries, sur tous les détails des soins industrieux dont l'éducation des chevaux est l'objet en Angleterre. Il me fallut, à ce sujet, entendre le récit d'un voyage de trois mois que mon homme a fait de l'autre côté de la Manche, et durant lequel « il a acheté, dans le Devonshire, un vieil étalon qu'il est parvenu à exploiter en contrebande, et dont il aurait tiré des poulains superbes huit ou dix ans plus tôt; il a assisté aux courses de New-Market, où il a parié dix guinées avec le sommelier du lord-maire; il a visité le haras de M. Brindley, monté un cheval du prince de Galles, et fait connaissance avec un écuyer du duc d'Yorck. » On conçoit qu'avec de telles connaissances et

de pareilles préventions M. de Mairieux eut bien de la peine à se décider à m'accompagner, dimanche dernier, aux courses du Champ-de-Mars. « Que peut-on voir dans ce genre-là ? me répétait-il à tout propos, quand on a passé sa vie *là-bas*. » Il faisait un tems superbe ; autant valait se promener là qu'ailleurs : il se laissa donc persuader, et nous partîmes du café Tortoni, où nous avions déjeuné ensemble, pour nous rendre au Champ-de-Mars, au milieu d'une foule innombrable qui s'acheminait du même côté, et dont une partie se rendait à Saint-Cloud. Nous traversâmes, pour la première fois, la rivière sur le pont d'Iéna, chef-d'œuvre de l'art, dont les bons parisiens jouissent avec indifférence,

Et comme accoutumés à de pareils présens.

Je ne crois pas qu'on puisse se faire l'idée d'un tableau plus magnifique, plus animé, que celui de cette superbe esplanade de l'Ecole-Militaire, au moment où un peuple immense y afflue de de tous côtés et vient prendre place sur la terrasse circulaire qui en détermine l'enceinte. Quelqu'un (mal informé, je l'espère,) disait à côté

de moi qu'il était question de remettre le terrain de niveau, et de détruire ce vaste amphithéâtre qui fut élevé en huit jours de tems pour la mémorable fédération de 1790, auquel la population entière de Paris a travaillé. On a si souvent l'occasion d'apprécier les avantages d'un lieu merveilleusement disposé pour des fêtes nationales, que ce projet de nivellement ne me semble nullement probable.

Tandis que la foule se distribuait sur le pourtour, les calèches, les carricles, les bogueys, les voitures de toute espèce se rangéaient avec ordre le long des avenues dont le Champ-de-Mars est bordé extérieurement : l'espace spécialement réservé pour la course était marqué, de distance en distance, par des poteaux liés entre eux par des cordes, en forme de barrière; le centre était occupé par les spectateurs à cheval; deux pavillons étaient ouverts aux personnes invitées par billets; un troisième, plus élégamment décoré, était destiné à S. Exc. le ministre de l'intérieur, aux juges des courses, aux inspecteurs des haras et au jury d'admission. L'ami Mainieux, tout ébahi de la beauté de ce premier coup d'œil, m'avoua en hochant

la tête que New-Market était loin d'offrir un aspect aussi imposant; mais, forcé d'admirer l'ensemble, il se dédommagea sur les détails, et ne fit grâce, tout au plus, qu'à cinq où six cavaliers, dans le nombre de ceux qui parcouraient l'enceinte, et qui devinrent tour à tour l'objet de ses critiques. « L'un montait un cheval *courte-queue*, équipé à la hussarde; l'autre trottait à l'anglaise sur une selle rase, avec un chasse-mouches, une chabraque en velours cramoisi, et une rosette sur la queue de son cheval; celui-ci se pavanait sur une selle anglaise, ornée de têtière, de croupière et de martingale; cet autre galopait à contre-pied avec une imperturbable assurance. » Tous ces contresens de costume égayaient beaucoup mon compagnon, qui se moquait également et des maîtres et des chevaux : « Ceux-ci manquaient de forme, ceux-là manquaient d'allure, tous manquaient de race. Il était aisé de s'apercevoir, au trot de quelques-uns, que ces modestes animaux venaient de quitter le timon d'une voiture ou le brancard d'une demi-fortune, pour venir figurer à la course en qualité de chevaux

de main; et l'on voyait que d'autres, en prenant le galop, cherchaient à se rappeler un souvenir de jeunesse. »

Il était quatre heures; le moment de la course approchait : les chevaux avaient été présentés aux inspecteurs et reconnus pour indigènes; les jockeys, la selle sous le bras, en toque et en veste de satin, après avoir été pesés, selon l'usage, achevaient de seller leurs chevaux et de visiter chaque partie du harnais; enfin, l'ordre du départ fut donné, et nous nous hâtâmes d'aller prendre place sur un tertre, à cent toises environ du point du départ, au milieu d'une famille de bonnes gens qui s'y était établie depuis le matin, et dont le chef s'empressa de m'apprendre qu'il avait été, pendant trente ans, limonadier sur le boulevart Beaumarchais. La manie de ce brave homme, qui n'avait probablement vu de près, dans le cours de sa vie, que les chevaux du brasseur qui lui apportaient toutes les semaines son quart de bière; sa manie, dis-je, était de parler de courses, d'équitation, en termes techniques dont il ne soupçonnait pas la valeur, avec une

assurance extrêmement comique pour tout autre que Mairieux, qui n'était occupé qu'à lui fournir le mot propre : il est probable que le limonadier aurait fini, comme *Larissole*, par envoyer promener son instituteur; heureusement, un cri général donna le signal du départ des coureurs.

Deux beaux chevaux entiers, montés par des jockeys vêtus, l'un en bleu, l'autre en jaune, parcoururent le premier tour avec une rapidité dont mon compagnon lui-même fut surpris : le second tour s'acheva beaucoup moins vite; ce qui lui donna l'occasion de dire que nos jockeys ne savaient pas leur métier, et que ceux de *là-bas* avaient grand soin de ménager les forces de leurs chevaux pour le moment où ils arrivent au but. Quoi qu'il en soit, le jockey jaune fournit la carrièrre en 4 minutes 48 secondes; il devança son concurrent de 12 secondes, et fut proclamé vainqueur de la première course.

Dans la seconde, entre deux jumens, celle que montait le jockey bleu parvint également au but 12 secondes avant l'autre.

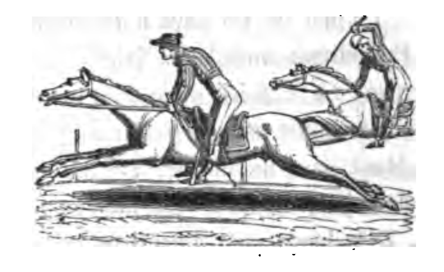
La troisième course, entre plusieurs chevaux, fixa plus particulièrement mon attention. J'examinais avec un plaisir extrême quelques-uns des plus beaux animaux de la création, déployant toute la souplesse de leurs muscles, toute la vigueur de leurs nerfs, pour constater leur supériorité, dont ils semblent apprécier l'avantage. J'observais l'adresse, l'habileté de ceux qui les montent, et qui ont tant de part à leurs succès; mais quelque attention que je donnasse au spectacle que j'avais sous les yeux, j'étais bien loin d'y prendre autant d'intérêt que la fille du limonadier auprès de qui je me trouvais, et dont j'avais déjà remarqué la jolie figure et l'inquiétude. Cette jeune personne, les yeux fixés sur l'arène, ne put s'empêcher de s'écrier d'une voix très-émue : *Le voilà, mon père, le voilà!* en voyant passer, comme un éclair, auprès d'elle, un jeune homme en veste de couleur orange, monté sur une jument dont l'ardeur était de bien bon augure. « Ah! oui, c'est Francisque, dit le père avec indifférence; c'est l'ami Francisque, répéta plus bas la mère en prenant la main de sa fille; » et le petit fichu

de Mlle Louison était bien agité, et la rougeur couvrait ses joues, et des larmes roulaient dans ses yeux. A la fin du premier tour, Francisque était dépassé de quelques toises par un de ses rivaux : ma jolie voisine respirait à peine; son père déclarait, avec un gros rire qui voulait être malin, que l'ami ne gagnerait pas la course ; Mme Hébert, sa femme, disait qu'il fallait voir ; et mon compagnon offrait, à haute voix, de parier deux contre un pour le jokey à la veste orange. Ce mot lui fut payé d'un regard dont l'ami Francisque aurait été jaloux. Mairieux avait raison : à la moitié du second tour, notre jeune homme avait regagné le terrain perdu; et, rassemblant pour un dernier effort toutes les forces de sa jument, qu'il avait habilement ménagée, il la lança pour ainsi dire au but, où il parvint trois secondes avant celui de ses rivaux qui le serrait de plus près. Je laisse à penser avec quel plaisir Mlle Louison entendit proclamer le nom du vainqueur.

Je ne quittai point la famille Hébert sans avoir appris de quelle nature était l'intérêt qu'on y prenait à M. Francisque, ni sans faire

compliment à sa fille d'une victoire dont on m'avoua qu'elle devait être le prix.

En quittant ces bonnes gens, nous sommes allés dîner chez un traiteur du Gros-Caillou, où j'ai pris des notes et recueilli des observations qui pourront trouver leur place ailleurs.



N° XCIV. — 10 *septembre* 1813.

UN DINER D'ARTISTES.

Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux;
Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête;
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du tems:
Tandis que, sous leur ombre, on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

VOLT., *Disc. en vers.*

LA jalousie, dans les arts, est le vice de la médiocrité: on l'a dit, je le crois, et l'expérience le prouve, à quelques exceptions près qui semblent encore confirmer la règle. Les

quatre plus grands poètes du siècle de Louis XIV, Molière, Boileau, Racine et La Fontaine, ont vécu long-tems ensemble dans l'intimité la plus étroite, et se rassemblaient, une fois par semaine, avec Lulli, Mignard et Dufresny. Chapelle, un des coriphées modernes de la secte épicurienne, les frères Broussin, connus par leur amour pour la bonne chère, le conseiller Brilhac, et plusieurs autres personnages de distinction, avaient, à la même époque, fondé un dîner hebdomadaire *à la Pomme-de-Pin*, dont on peut se faire une idée, en songeant que *les Plaideurs* et *le Chapelain décoiffé* furent, en grande partie, composés dans ces joyeux repas.

C'est de là que datent ces réunions d'artistes et d'amateurs, si communes dans le dernier siècle, et qui se sont continuées, depuis, sous différens noms. La première qui ait joui d'un grand éclat est la fameuse *Société du Temple*, où le grand-prieur rassemblait, à jour fixe, tout ce que Paris avait alors de gens aimables dans les lettres et dans les arts. Quelques années après se forma, sur un ton aussi gai, mais avec beaucoup moins de luxe, la *Société du Caveau*, qui compte, au nombre de ses fondateurs, Piron,

Duclos, Fuselier, Crébillon fils, Boucher, Rameau, Bernard et Collé. Jamais la gaîté, l'esprit et le goût, n'érigèrent à la critique un plus singulier tribunal ; ses arrêts se rendaient en chansons, et portaient, le plus souvent, sur les productions de ses propres membres. Le besoin de rire, l'absence de toutes prétentions, l'alliance assez difficile d'une extrême malice avec une sûreté de commerce inaltérable, accrurent, en peu de tems, la célébrité du *Caveau* : des gens de la plus haute distinction, M. le comte de Maurepas lui-même, alors premier ministre, sollicitèrent la faveur d'y être admis.

Après la dispersion des confrères du *Caveau*, le fermier général Pelletier fonda chez lui un dîner, dont il existe encore plusieurs anciens convives qui peuvent se rappeler y avoir vu Sterne et Garrick, pendant leur séjour à Paris. Dans ces derniers tems, les *Sociétés du Vaudeville* et du *Caveau Moderne*, en donnant trop d'importance au matériel du repas, et trop de publicité à l'expression de leur joie, paraissent avoir moins songé à leurs plaisirs qu'à la réputation de leur cuisinier et à celle de quelques-uns de leurs membres. La gêne qu'impose à chacun des con-

vives l'obligation du tribut poétique auquel il est régulièrement assujetti, la rivalité et bientôt après la jalousie, qui manquent rarement de s'établir entre les hommes qui cultivent la même branche de littérature et luttent constamment sur le même terrain, doivent mettre trop souvent l'amour-propre aux prises, pour que la franchise et la gaîté n'aient pas quelquefois à s'en plaindre. Peut-être est-il indispensable, pour qu'une société de cette espèce conserve tous ses avantages, qu'elle se compose d'hommes de talens, d'esprit et de conditions diverses, dont la supériorité, dans ces genres différens, ne puisse être l'objet d'aucune comparaison directe, ni le prétexte d'aucune usurpation. Il existe à Paris un modèle de réunions de ce genre; la troupe aimable des artistes qui l'ont fondée se rassemble, tous les quinze jours, à un dîner sans faste, dans un petit local calculé tout juste pour une table de ving-cinq personnes, parmi lesquelles on compte des poètes, des musiciens, des peintres, des comédiens, de sculpteurs, et même un médecin, qui n'est pas fâché de se trouver, de tems à autre, avec de bons vivans. Soigneux d'éviter

les regards du public, qui peuvent être *aiguillon de gloire*, mais qui ne sont jamais aiguillon de plaisir, ces aimables confrères ont d'autant plus d'esprit, qu'ils cherchent moins à en montrer, et s'abandonnent d'autant plus franchement à leur gaîté naturelle, que personne ne tient registre de leurs folies. Les impromptu du poète sont mis au même instant en musique par le compositeur, exécutés par le chanteur, et fournissent quelquefois au peintre l'idée d'une caricature; mais ces productions, enfans d'un joyeux délire, s'évaporent avec lui, et n'ont d'autre objet que de remplir agréablement l'heure qui les a vus naître.

Je me suis rencontré, il y a quelque tems, à la campagne, avec un gentilhomme napolitain que j'avais autrefois connu chez le marquis de Caraccioli, son parent. Il a conservé pour les artistes français de ce tems-là un grand fonds d'estime, et m'a rappelé, avec un plaisir extrême, le beau printems de 1765, que nous passâmes à Epinay chez Mme de Lionne, où Vernet, Lagrenée, Coustou, Soufflot, Lekain, Caillau, Sedaine et Grétry, se réunissaient toutes les semaines. « J'ai parcouru tous les

royaumes de l'Europe, ajoutait-il, et je n'ai rien vu, pour l'esprit et l'amabilité joints au talent, qu'on puisse comparer à cette réunion d'artistes célèbres. Le modèle en est perdu, même pour la France, et il est bien douteux qu'il s'y reproduise jamais. » Pour toute réponse, je fais inviter mon Napolitain à dîner à la *Goguette*, un jour où l'assemblée était au grand complet. Je le conduisis chez un traiteur d'assez modeste apparence, mais auquel ses hôtes sont demeurés fidèles, en reconnaissance des services qu'il leur a rendus dans des tems moins heureux. La salle est décorée simplement, mais avec goût; la table servie sans faste, mais avec abondance. Pendant la première partie du repas, on s'occupa des nouvelles de la république des arts; une vente de tableaux, une pièce nouvelle, l'annonce d'un concert, la mort d'un artiste célèbre, devinrent tour à tour le sujet d'un entretien où l'étranger, à côté duquel j'étais assis à table, eut plus d'une fois occasion de remarquer avec quelle grâce, quelle facilité, quelle érudition sans pédanterie, s'exprimaient plusieurs des convives. Insensiblement la conversation cessa d'être générale,

et je pus répondre aux questions que m'adressait l'étranger sur les différens personnages avec lesquels il se trouvait, et qu'il ne connaissait encore que de réputation. « Quel est, me dit-il, ce grand jeune homme qui parle peu, mais avec une justesse remarquable, sur tous les points que l'on discute ? A peine paraît-il âgé de trente-cinq ans, en dépit de cet énorme cadogan, de cette *grecque* poudrée, d'une date bien antérieure. — C'est un de nos peintres les plus estimés : jeune encore, il jouit déjà d'une réputation brillante et méritée. Plus coloriste que dessinateur, il suit les traces de Rubens, qu'il semble avoir choisi pour modèle. Il a, comme vous l'avez remarqué vous-même à la dernière exposition, quelque chose de cette fougue d'imagination, de cette hardiesse de pinceau, qui distinguent le chef de l'école flamande, dont il a même emprunté quelques défauts : au demeurant, homme simple, laborieux et modeste, et ne connaissant du monde que ce qu'il en voit par les fenêtres de son atelier.

» A la droite de ce peintre, vous reconnaissez sans doute le premier de nos tragédiens. Ecoutez-le raisonner sur son art, et vous

ne serez point étonné de la supériorité qu'il s'y est acquise. L'étude d'un rôle nouveau l'absorbe tout entier pendant trois mois, car ce ne sont point seulement les vers du poète qu'il veut rendre, c'est le personnage lui-même qu'il veut représenter ; et l'illusion étonnante qu'il produit dans plusieurs de ses rôles ne tient pas moins à la sévérité de mœurs et de costume qu'il a introduite sur la scène, qu'aux inspirations de son ame et aux ressources de son admirable talent. Libre des soins, des travaux et de la pensée du théâtre, il ne vous offrira plus qu'un homme aimable, quelquefois même qu'un grand enfant que la moindre chose distrait ou inquiète.

» — Dépêchez-vous, je vous prie, de me dire si je me trompe sur l'idée que je me forme de cet homme en habit marron, qui fait de si mauvaise grâce les honneurs d'un des bouts de la table. — Vous parlez du plus habile homme qu'il y ait en France ; et vous en conviendrez quand vous aurez appris que cet étranger, dont la Prusse nous a fait présent il y a vingt-cinq ou trente ans, s'est établi, de sa propre autorité, contrôleur des beaux-arts

qu'il n'a jamais cultivés, auxquels il n'entend rien, et qu'il a su pourtant rendre ses tributaires. Vous le trouvez ici, parce qu'on le trouve partout où il y a un bon repas, un bon marché ou une bonne dupe à faire.

» En face de *Manlius* est un de nos modernes Orphées. Cet habile compositeur est parvenu, dans quelques-uns de ses ouvrages, à réconcilier Gluck et Piccini, en adoptant un système de musique où les beautés différentes de ces deux grands compositeurs trouvent naturellement leur place. Ce musicien est du très-petit nombre de ceux qui combinent aussi agréablement les mots de la langue que les notes de la gamme, et qui se feraient écouter avec le même plaisir dans une tribune et dans un orchestre : son caractère est digne de son esprit et de son talent........ Je me suis tu pour vous laisser écouter l'anecdote que vient de raconter, avec tant d'esprit et d'originalité, celui de nos peintres dont vous aimez par dessus tous les tableaux. — Comment! c'est là ce Vandyck français à qui je ne connais rien de comparable pour la vérité, l'élégance, la vérité des poses, la beauté des chairs, la grâce de la composi-

tion et le grand goût des accessoires? — C'est lui-même, et je vois que je n'ai rien à vous apprendre sur ses ouvrages. J'ajouterai qu'il leur doit une fortune dont il fait le plus noble usage: sa maison est le rendez-vous de tous les talens; et il y donne l'exemple de cette honorable confraternité qu'il est moins rare de voir régner parmi les artistes que parmi les gens de lettres.

» Cet autre, dont les saillies et les calembourgs excitent de si longs éclats de rire à l'autre extrémité de la salle, porte un nom fameux dans la peinture. Son père, que vous avez connu jadis, et dont il n'a dégénéré en aucune manière, partageait avec M. de Bièvre le sceptre du calembourg; ce qui ne l'a pas empêché de produire des chefs-d'œuvre. Son fils a fait tourner au profit de son talent sa passion pour les chevaux, qu'il peint dans un degré de perfection où personne avant lui n'avait encore atteint. Un tableau de bataille, qu'il vient d'achever, lui assure un rang distingué parmi les meilleurs peintres dans ce genre. Cet artiste a trouvé le secret de soutenir un nom célèbre, et l'a transmis à son fils, qui s'annonce avec beau-

coup d'éclat dans la carrière où son père et son grand-père se sont illustrés.

» — Dites-moi, ce gros bossu en habit vert qui rit tout seul et toujours, est-il bien gai ? sa physionomie si ronde et si ouverte est-elle bien franche ? — Vous avez deviné juste : cet homme, en dépit de son masque naturel, est triste, envieux et faux. C'est un maître maçon qui s'est donné pour architecte, et qu'on a pris pour tel dans un tems où l'on se croyait trop heureux de coucher dans la rue. Il a bâti quelques maisons de fruitières dans les faubourgs, restauré quelques baraques dans la Cité, et s'est laissé persuader qu'il était un Mansard. Qu'aurait-il gagné de plus à l'être effectivement? il a fait fortune, et jouirait, dans sa retraite, du repos, de l'aisance, de la santé, de tous les biens qui sont si rarement le partage du vrai mérite, si la basse jalousie dont il est tourmenté ne lui faisait un supplice continuel des succès et du bonheur des autres.

» Voulez-vous de la gaîté franche et communicative, un talent supérieur dans un genre aimable, une ame élevée sans orgueil, de l'esprit sans prétention ? Regardez ce petit homme

à ma droite, qui va vous dire *une chose pas plus grande que rien*, dont chaque mot est un trait plaisant, dont chaque geste est une espièglerie. L'amitié l'unit depuis long-tems au grand peintre que vous avez surnommé le Vandyck français ; ce sentiment, auquel l'amour des arts semble prêter un nouveau charme, s'est manifesté par des actions et dans des circonstances également honorables pour l'un et pour l'autre.

» — Il y a long-tems que je n'ai fait un aussi agréable repas (me dit mon Napolitain en riant aux éclats de l'histoire d'un Gascon émigré, qu'un des convives venait de raconter de la manière du monde la plus spirituelle et la plus originale); et ce qui me paraît distinguer bien honorablement cette société d'hommes à talens, c'est une bienveillance réciproque qui semble exclure tout sentiment d'amour-propre. — Ne vous y fiez pas, lui répondis-je ; en fait d'amour-propre, nous avons ici ce qu'il y a de mieux. Vous voyez bien ce grand garçon qui se balance dans sa chaise d'un air si nonchalant ? il a trouvé le moyen (et cela n'était pas facile) d'avoir plus de vanité que de mérite ; sa politesse n'est qu'une manière de vous avertir de

prendre garde à lui. Il se complaît de si bonne foi dans ses perfections, qu'il est plus surpris que fâché des éloges dont un autre peut, en sa présence, devenir l'objet. Il a, dit-on, des critiques à ses gages dont il dirige la plume, et avec l'aide desquels il porte à ses rivaux des coups d'autant plus dangereux, qu'il sait mieux que personne l'endroit où il faut frapper ; mais je ne serais pas du tout éloigné de croire que l'amour-propre et l'amour de l'art fussent tellement identifiés en lui, qu'il ne regardât comme l'acquit d'un devoir le bien qu'il fait dire de lui et le mal qu'il fait dire des autres. C'est un de ces hommes qui font le désespoir des flatteurs les plus aguerris, parce qu'on ne peut jamais, quelque louange qu'on leur donne, les devancer dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

» S'il était besoin de contraste pour faire ressortir un caractère aussi marquant, on pourrait supposer que le hasard seul n'a pas placé près de lui ce jeune homme d'un maintien si modeste et d'un talent si distingué. Son début dans la carrière a été marqué par un triomphe d'autant plus flatteur, que ses confrères eux-mêmes l'ont proclamé. — Je me rappelle cette

circonstance également honorable pour le jeune artiste et pour ses rivaux ; mais un si puissant motif d'émulation n'accuse-t-il pas l'indifférence affligeante à laquelle il s'est abandonné, et qui prive la France des chefs-d'œuvre que d'aussi brillans essais l'avaient mise en droit d'attendre? — Peut-être croit-il avoir assez fait pour sa réputation ; peut-être (la modestie elle-même a son amour-propre) craint-il que de nouveaux efforts ne le portent pas au delà de son premier élan ; peut-être enfin (cette supposition est la plus vraisemblable, car la sensibilité, source de grands talens, l'est aussi des grands chagrins) ; peut-être quelque peine secrète absorbe-t-elle toutes les forces de son ame. Il y a des momens où tout ce que l'on peut faire, c'est de vivre. — Je remarque là-bas un homme qui me semble devoir s'acquitter très-gaîment de cette obligation. Quelle face épanouie! quel air de santé, de bonheur ! — C'est un garçon d'esprit qui s'est proposé, de très-bonne heure, ce problème qu'il a fort habilement résolu : *Concilier avec le goût des lettres le soin de sa fortune*. Il cultive une branche de commerce, dont les arts dirigent et perfection-

nent les produits, et rend le luxe de l'Europe tributaire du goût et de l'industrie française.

» Son voisin, par un effort plus généreux, a sacrifié, en maintes circonstances, son intérêt à sa réputation. Digne émule des Etienne et des Plantin, il honore un nom déjà célèbre dans l'art typographique, qu'il a perfectionné par les plus utiles et les plus ingénieuses découvertes. Les monumens qu'il a élevés aux classiques latins et français lui assurent, comme imprimeur, une réputation à laquelle, en qualité de savant et d'écrivain, il a déjà droit de prétendre, et que relève encore un renom de probité qui le distinguerait, même dans un tems où cette vertu serait plus commune. — Quel est cet homme, presque en face de vous, dont la physionomie a quelque chose de fin, de sardonique, qui donne une expression toute particulière à des traits d'ailleurs assez insignifians ? — C'est un littérateur très-instruit, très-malin et très-aimable (qualités qui semblent s'exclure, et dont la réunion est un des secrets de son caractère). Doué d'une tournure d'esprit originale, il a le besoin de la célébrité sans en avoir le goût; il renonce au repos qu'il aime,

et dédaigne la gloire qu'il poursuit. Sans faire cas de rien il aspire et parvient à tout, pour avoir le droit d'apprécier le mérite et les efforts de ceux qu'un pareil succès enorgueillit. L'intervalle qui sépare l'ignorance du savoir, la sottise du bel-esprit, ne paraît long, s'il faut l'en croire, qu'aux yeux de la vanité qui le mesure, et (la réputation d'homme de bien à part) toutes les autres, selon lui, peuvent s'acheter à crédit, et sont presque toujours payées plus qu'elles ne valent. — Ce personnage est du nombre de ceux que nous appelons, comme les Anglais, des *caractères*. Le commerce d'un pareil homme ne peut manquer d'être fort amusant; et, quand on n'est pas sa dupe, je conçois qu'il soit gai d'être son complice. — Remarquez bien, je vous prie, cet autre original d'une toute autre espèce, qui pérore, depuis un quart d'heure, d'un ton nasal et sententieux. — Qui? cet homme sec qui rajuste à tout moment, sur une assez vieille tête, une perruque à l'enfant? — Lui-même; c'est un compositeur larmoyant, dont le nom équivaut à un drame. Toutes ses partitions respirent le sentiment et la probité; et, bien que ses confrères lui refu-

sent les premières connaissances des règles de son art, il a trouvé le moyen d'obtenir des succès extravagans : jamais il ne traite que des sujets conformes à la plus saine morale; et, tout récemment, il a refusé de mettre en musique un poëme d'opéra dont l'héroïne s'était mariée sans le consentement paternel. Il a composé un recueil de nocturnes à l'usage des maisons d'éducation, où l'on a remarqué un duo entre le *Vice* et la *Vertu*, qu'il propose de faire chanter, tous les ans, à la rentrée des classes, en place du *Veni, Creator*. Comme il y a des gens qui se permettent de rire de ce moraliste en *contre-point*, il est bon de leur apprendre que ses ouvrages lui rapportent plus que les chefs-d'œuvre des Gluck et des Sacchini n'ont jamais rapporté à leurs immortels auteurs. »

Notre entretien fut un moment interrompu par le plus jeune des convives, qui se leva, et dit à voix haute (en montrant une feuille de papier que depuis une heure j'avais vu passer dans plusieurs mains à l'autre extrémité de la salle) : « Messieurs, je vous propose la caricature que voici, par souscription volontaire; le produit en est destiné à la veuve d'un artiste estimable

que vous avez tous connu, et qui n'a laissé pour héritage à ses enfans que le souvenir de ses talens et de ses vertus. — Adopté! s'écrie-t-on de toutes parts. — Je fais mon affaire de la gravure, dit, en vidant son verre, un gros homme que je reconnus à son accent alsacien. — A six francs l'exemplaire, et je souscris pour quatre, » ajouta le voisin du graveur, en signant la feuille, qui se trouva en un moment couverte de vingt-cinq ou trente signatures.

On nous fit passer le dessin avant la liste : rien de plus ingénieux que cette folle composition, où quelques originaux, ridiculement célèbres, sont représentés avec des têtes d'animaux qui, sans rien ôter à la ressemblance des portraits, caractérisent on ne peut plus spirituellement chacun des personnages. Mon compagnon, qui ne se lassait pas d'admirer cette jolie esquisse, s'inscrivit généreusement pour vingt exemplaires. « Je dois prévenir messieurs les souscripteurs (ajouta un petit homme tout rond, en s'essuyant la bouche) qu'ils recevront *gratis*, avec la gravure, une explication en vaudeville, que j'aurai l'honneur de leur chanter au dessert, si Dieu me prête vie jusque là; car on

m'a prédit que je mourrais avant la fin d'un dîner. »

La promesse du petit homme fut accueillie avec des acclamations de plaisir. « Voilà, me dit mon voisin, une figure que l'on devrait faire peindre dans toutes les salles à manger, pour donner de l'appétit. — Vous ajouterez, quand vous l'aurez entendu : et pour inspirer la joie. C'est notre chansonnier par excellence; il chante d'instinct, et porte des chansons comme le *Bonhomme* portait des fables. Avec beaucoup d'esprit, un naturel parfait, et une imperturbable gaîté, peut-être de son art eût-il déjà remporté le prix, si moins ami des halles, il en empruntait plus rarement le dégoûtant jargon.

» — Je ne suis pas ici le seul Italien, à en juger par certain accent qui vient frapper mon oreille, et qui me rappelle *la cara patria*. — Celui que vous me désignez tient le premier rang parmi les hommes de sa profession : digne émule des Servandoni dans cette partie de la peinture qui a rapport à l'art théâtral, il a souvent poussé la magie des décorations au point où l'illusion semble se con-

fondre avec la réalité. Né avec du génie, avec cette vivacité, avec cette richesse d'imagination qui ne voit en toute chose que ce qui reste à faire, il est probable qu'il eût reculé les limites d'un art dont la routine arrête les progrès, si les circonstances l'eussent mis à même d'exécuter ses vastes conceptions, et de développer toutes les ressources de son rare talent.

» — Je remarque, auprès de mon compatriote, un petit vieillard dont quelques cheveux gris couvrent à regret la nuque, mais dont les yeux étincellent encore : si cet homme n'est pas un statuaire, je suis un mauvais observateur. — C'est effectivement l'un des Phidias modernes dont notre école se vante à plus juste titre. C'est à son noble ciseau qu'était réservée la gloire de reproduire les traits du patriarche de Ferney, dont il ne parle qu'avec cette tendre vénération, avec cet enthousiasme, qu'un sculpteur comme lui doit conserver pour un semblable modèle.

» Sans quitter ce coin de table, regardez un peu ce grand homme à chevelure blonde, dont l'angle facial forme un angle aigu d'environ soixante degrés, et dont le nez aplati s'étend sur la lèvre supérieure. Autant que

je puis juger de cette petite figure ensevelie entre deux énormes épaules, il y a quelque chose d'exotique dans les traits dont elle se compose. — Cet habitant des bords de la Baltique est un de ces amateurs passionnés des arts que le dernier siècle a vus naître, et qui, je le crains bien, ne laisseront pas de postérité. Ses premières visites à Paris, où l'a conduit le goût qui le subjugue, ont été pour les peintres fameux, dont il s'est fait ouvrir tous les portefeuilles, achetant à grand prix tous les dessins qui parurent dignes de figurer dans sa collection. Un goût très-vif, qui ne s'éteint pas au bout d'un certain tems, devient, pour l'ordinaire, une manie; celle de notre amateur est arrivée au point d'épuiser sa fortune, qui a passé tout entière, de son coffre-fort et de son portefeuille, dans cinquante énormes cartons où toutes ses richesses nouvelles sont renfermées. Il prend aujourd'hui sur ses plaisirs, même sur ses besoins, pour augmenter cette immense collection. Quelque part qu'on le rencontre, on est sûr de le trouver, un carton sous le bras, allant ou revenant de faire l'emplette de quelque *crocade* du Carache ou

de Paul Véronèse, sans songer qu'il emploie à cette acquisition l'argent qu'il destinait à payer son terme ou le mémoire de son tailleur. »

Le dessert et le vin de Champagne étaient servis; les domestiques s'étaient retirés; notre Momus entonna sa chanson, à laquelle les ris immodérés de tous les convives servirent de refrain. Il était neuf heures lorsque nous sortîmes de table, enchantés de nos hôtes, et plus convaincus que jamais que les gens qui savent le mieux jouir de la vie, sont ceux qui cultivent à la fois les arts et l'amitié.



N° XCV. — 9 *octobre* 1813.

LES OBSÈQUES DE GRÉTRY.

Mixtoque insania luctu.
VIRGILE.
La folie se mêle à la douleur.

« On ne ferait jamais tout ce que l'on peut, a dit Bacon, sans l'espoir de faire plus qu'on ne pourra. » Il doit donc être permis à tout homme qui écrit pour le public d'adresser mentalement son ouvrage à la postérité, dût-il avoir le sort que Voltaire prédit à l'épître de J. B. Rousseau, *de ne point arriver à son adresse*. Je cherche aussi quelquefois à me bercer de cette chimère encourageante ; et pour savoir dès aujourd'hui ce que la postérité pensera de mes feuilles (supposé qu'elles lui parviennent), je fais une hypothèse (comme M. Frelon dans la comédie de *l'Ecossaise*) : je suppose que dans les fouilles

d'Herculanum ou de Pompeïa on vienne à découvrir le manuscrit de quelque *Hermite du Janicule*, *du mont Aventin*, qui se serait, comme moi, occupé de son vivant à recueillir et à publier ses observations sur les mœurs des habitans de Rome. De quel intérêt, de quelle utilité même, un pareil recueil ne serait-il pas aujourd'hui pour nous? Quel plaisir n'aurions-nous pas à connaître, pour ainsi dire en détail, ce peuple-roi que les historiens ne nous montrent qu'en gros; à observer ces maîtres du monde dans l'intérieur de la vie privée; à les suivre aux bains, au forum, à table, au théâtre; à étudier dans leurs moindres actions les mœurs domestiques que les historiens contemporains ont négligé de peindre, et dont les poètes ont fait la satire et non pas le tableau? Cet accueil, qu'un pareil livre recevrait de nous aujourd'hui, pourquoi me serait-il interdit de l'espérer, dans l'avenir, pour des feuilles qui auront aux yeux de la postérité, le même intérêt et les mêmes avantages? Telle est la question, disons tout, telle est la promesse que je me fais à moi-même pour m'encourager dans l'exécution de la tâche que j'ai entreprise : la

course journalière paraît moins longue à celui qui se propose un but très-important et très-éloigné. Je ne tiens point note des événemens avec l'intention d'en rendre fidèlement compte ; ce travail est celui des historiens, des auteurs de mémoires et d'anecdotes : les faits sont pour moi ce qu'est l'intrigue dans un ouvrage dramatique ; ils me servent à exposer les mœurs, à développer les caractères, à mettre la morale en action, au lieu de la réduire en préceptes. En parlant aujourd'hui de la perte récente que la France a faite dans la personne de Grétry, je ne me propose donc pas d'apprécier toute l'étendue de cette perte si généralement sentie, mais de décrire et de discuter les honneurs funèbres qui lui ont été rendus.

Je ne disputerai pas sur la propriété plus ou moins rigoureuse des expressions de *génie sublime*, de *Molière de la musique*, de *créateur de l'opéra comique*, qui ont été prodiguées à Grétry; je n'examinerai pas si Duni, Pergolèse, Philidor, Monsigny, ne l'ont point précédé dans la carrière qu'il a parcourue avec tant de succès ; si ce dernier, que nous avons le bonheur de posséder encore, n'a pas fait preuve, dans les

deux opéras du *Déserteur* et de *Félix*, d'une sensibilité plus profonde ; je ne chercherai point à prouver que dans ces ouvrages et dans quelques autres plus modernes (dont je ne nommerai pas les auteurs, parce qu'en fait de réputation il faut prendre son tems à Paris pour demander et pour obtenir justice), je ne chercherai point, dis-je, à prouver que, dans ces ouvrages, on trouve une connaissance plus étendue de l'art et de ses ressources que dans les productions de l'auteur du *Sylvain* et de *la Fausse Magie*. J'admire trop sincèrement ce grand compositeur pour ne pas admettre, sans restriction, les éloges dont il est l'objet, et pour chercher à refroidir un enthousiasme que je partage; mais l'expression de la douleur publique a ses bornes ainsi que ses droits, et le ridicule est plus près qu'on ne croit de l'oubli des convenances.

Les honneurs décernés par la reconnaissance publique à la personne, ou même à la dépouille mortelle d'un grand homme, sont un puissant motif d'émulation et un vif aiguillon de gloire pour ceux qui lui survivent ; il est fâcheux que cet encouragement soit si rare : c'est une dette

sacrée que les contemporains contractent, et qu'ordinairement la postérité acquitte.

La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Grétry, par une heureuse exception, a joui, vivant, de toute sa renommée : arrivé très-jeune à Paris, à peine a-t-il lutté deux ans contre l'obscurité de son nom; chose assez ordinaire, son premier triomphe lui a fait un grand nombre de partisans ; chose étonnante, ses autres succès ne les lui ont pas fait perdre. Il a trouvé des gens en crédit qui se sont déclarés ses protecteurs, et qui, par hasard cette fois, ont bien placé leur protection. Recherché par les grands, chéri des gens de lettres, estimé de ses rivaux, Grétry a compté, pendant un demi-siècle, ses succès par ses ouvrages; ses airs, devenus *proverbes*, si j'ose m'exprimer ainsi, ont été répétés par trois générations consécutives; et, pour comble de gloire, il a partagé, avec Voltaire seul, l'honneur d'avoir vu élever sa statue. Maintenant, si l'on compare cette existence heureuse et brillante du *Molière* de *l'Opéra-Comique*, et celle du Molière de la

Comédie, on trouvera que le sort départ encore plus inégalement ses faveurs que la nature ne distribue ses dons. L'auteur du *Sylvain* jouissait paisiblement d'une gloire acquise par ses heureux travaux; la protection de Louis XIV suffisait à peine pour rassurer l'auteur du *Tartufe* contre la haine de ses ennemis : chaque ouvrage de Grétry augmentait le nombre de ses admirateurs ; Molière, à chacun de ses nouveaux chefs-d'œuvre, voyait se grossir la cabale de ses envieux et de ses détracteurs ; c'est surtout à leur mort que leurs destinées diffèrent davantage. Celui-ci meurt en butte à toutes les fureurs du fanatisme (dont la sottise, la haine et la jalousie avaient emprunté le masque); et il ne fallut rien moins qu'un ordre du roi pour obtenir ce *peu de terre* où furent déposés honteusement les restes du plus grand homme du grand siècle : l'autre obtient des honneurs funèbres dont les annales des arts n'offrent, je crois, aucun exemple ; sa mort est pour Paris un jour de deuil ; tout ce que cette capitale renferme de gens de lettres, d'hommes à talens, d'artistes dans tous les genres, se fait un devoir de rendre un hommage public au célèbre com-

positeur, en se joignant à sa famille pour l'accompagner jusqu'à son dernier asile. Pourquoi faut-il qu'une si noble et si touchante cérémonie ait été dénaturée par un zèle indiscret, ou par les conseils d'une puérile ostentation? Quel est l'homme raisonnable qui n'a pas été affecté péniblement de retrouver, dans un convoi funèbre, tous les caractères d'une fête triomphale? Par quel étrange oubli de toutes les convenances a-t-on forcé des parens en pleurs, des amis affligés, à promener de rue en rue leur douleur? Il est trop vrai qu'on a trouvé le moyen, dans cette journée, d'associer les idées si disparates de la mort et du ridicule, en faisant stationner un corbillard devant des théâtres *drapés*, en prononçant une oraison funèbre à la porte de l'Opéra-Comique, et en déposant sur une bière, humide de larmes, une couronne traînée dans les coulisses. Après une pareille momerie, quel respect était-on en droit d'attendre du peuple qui venait d'en être témoin? Aussi, dès ce moment, toute idée de recueillement a disparu; et l'on n'a vu, même dans la cérémonie religieuse qui s'est faite à Saint-Roch au milieu du tumulte, que la con-

tinuation d'une scène dramatique dont la décoration était changée. Ce ne fut qu'au moment où le cortége arriva au cimetière, lorsque le digne émule de Grétry, et son collègue de l'Institut national, adressa les derniers adieux à l'homme célèbre dont la terre allait recevoir les dépouilles, que cette pieuse cérémonie reprit le caractère qui lui convenait, et qu'elle n'aurait pas dû perdre. L'éloquent orateur prononça, d'une voix émue, un discours dicté par un sentiment si vrai, par une impression si profonde, qu'il rappela dans tous les yeux les larmes qu'une pompe vaine semblait avoir taries.

En m'éloignant encore une fois de ce lieu d'éternel repos (comme un homme s'éloigne d'un écueil en passant à l'autre extrémité du vaisseau que les courans y entraînent) je fis la triste observation, que, dans l'espace d'un an, la mort y avait rassemblé le plus grand géomètre, le plus grand poète, le plus grand musicien et la plus grande actrice * dont s'honorât la France.

La véritable manière de rendre hommage à

* Lagrange, Delille, Grétry et Mlle Contat.

la mémoire de Grétry, la seule qui convînt aux comédiens, était sans doute de représenter ses meilleurs ouvrages; et si je fus surpris de ne pas voir le théâtre de l'Opéra-Comique fermé le jour même de sa mort, je vis avec plaisir qu'on afficha, le lendemain, *l'Amant Jaloux* et *Zémire et Azor*, lesquelles pièces devaient être jouées *par les premiers sujets* (ce qui, par parenthèse, me donnait, ainsi qu'au public, l'espoir que le magnifique trio du second acte de *Zémire* serait exécuté par Mmes Duret, Regnault et Boulanger); mais j'avais trop compté sur l'affiche : en continuant de la lire, je vis qu'on nous promettait, par supplément, l'ouverture de l'opéra d'*Elisca* et la marche des *Mariages Samnites*, où TOUTE LA COMÉDIE DEVAIT PARAÎTRE. Cette dernière partie de l'annonce me déplut, par cela seul qu'elle me rappela la marche *des apothicaires* du *Malade Imaginaire*, et celles des *mamamouchy* du *Bourgeois-Gentilhomme*, dans lesquelles il est d'usage aussi que *toute la comédie paraisse*. Je n'en courus pas avec moins d'empressement au théâtre de l'Opéra-Comique, dont une foule immense assiégeait toutes les issues. J'éprouvai un ser-

rement de cœur, en entrant dans la salle, à la vue des deux balcons entièrement occupés par des artistes et des gens de lettres en deuil ; mais cette vive émotion ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut pour me rappeler que j'étais dans le pays des fictions, et que les acteurs aussi allaient jouer, *en noir*, une comédie où j'étais fâché que les auteurs eussent l'air d'avoir pris un rôle : Chacun doit faire son métier, comme dit Horace.

Quam scit uterque, lubens censebo exerceat artem.

On n'avait point attendu la mort de Grétry pour apprécier ses chefs-d'œuvre. Je doute cependant que la musique enchanteresse de *l'Amant Jaloux* et de *Zémire et Azor* ait jamais été entendue avec autant de plaisir, applaudie avec de pareils transports, et chantée (ceci ne s'adresse qu'à Mme Duret) avec une aussi étonnante perfection.

L'intermède, dans lequel *toute la comédie parut* en habits de deuil, et vint se grouper autour d'un buste de Grétry en chantant le trio : *Ah! laissez-nous le pleurer!* ne fit point et ne devait pas faire l'effet qu'on s'en était promis. On ne vient chercher au théâtre que des illusions ; on

ne s'attend à y trouver qu'une imitation de la nature, et non la nature elle-même; une douleur réelle n'y semble pas moins déplacée que ne le seraient un arbre, une maison, un ruisseau véritable. « Tous les acteurs de Feydeau, me disait un de mes voisins, ne composent en ce moment qu'une famille qui gémit sur la perte qu'elle vient de faire d'un père adoré. » A cela je réponds que les enfans ont très-mauvaise grâce à venir pleurer leur père sur un théâtre; et que, malgré moi, je vois toujours une comédie où je vois des loges, un parterre et des décorations.

Une allégorie ingénieuse, dans le genre des *Muses rivales*, où chaque acteur aurait été l'interprète de la douleur publique, et non de la sienne, eût sans doute été plus convenable, mais non pas plus productive. En comptant les 5200 francs, produit de cette triste soirée, la famille en larmes, dans l'élan d'une sensibilité bien naturelle, arrêta qu'on *improviserait* le surlendemain *le même hommage à Grétry*, attendu qu'un seul jour de deuil ne suffisait pas à une douleur si forte. Le public a montré le même empressement, et les comédiens une tristesse tout aussi vive; on a même remarqué que les

rôles de l'intermède étaient mieux sus; que chacun des affligés avait plus d'aplomb dans son abattement; que la poitrine de ces dames s'élevait et s'abaissait avec un mouvement plus régulier; et que les deux petites filles placées aux deux coins du buste sanglotaient avec beaucoup plus de grâce. La recette ne diminuait pas; les regrets allaient croissant, et les comédiens étaient en fonds pour dix représentations de larmes et de soupirs. Il est fâcheux que de mauvais plaisans se soient avisés de tourner en ridicule et en vaudevilles cette affliction lucrative, et qu'ils aient forcé Messieurs de l'Opéra-Comique à remettre du rouge et à se consoler.



N° XCVI. — 23 *octobre* 1813.

RÉVOLUTIONS DES MODES.

Tout change : la raison change aussi de méthode.
Ecrits, habillemens, systèmes, tout est mode.
RACINE fils, *Epît. à Rousseau.*

Je loue l'industrie d'un peuple qui cherche à faire payer aux autres ses propres mœurs et ses ajustemens ; mais je le plains de se laisser lui-même si fort piper et aveugler à l'autorité de l'usage présent, qu'il soit capable de changer d'opinions et d'avis tous les mois, s'il plaît à la coutume... On dirait que c'est quelque espèce de manie qui lui tourneboule l'entendement.

MONTAIGNE.

JE vois avec plus de plaisir que de vanité prospérer entre mes mains une entreprise où plusieurs hommes de mérite ont successivement échoué dans le siècle dernier : le peu de succès qu'ont obtenu dans leur tems les *Spectateurs*, les *Observateurs*, les *Epilogueurs* français, avait fait croire à certaines personnes que l'amour-

propre national ne s'accommodait point de cette espèce de lanterne magique, au moyen de laquelle un moraliste, plus ou moins sévère, reproduit chaque semaine quelque partie du tableau fidèle de nos vices, de nos travers ou de nos ridicules : j'ai lieu de croire, au contraire, que c'est au défaut de fidélité de ces portraits qu'il faut s'en prendre du froid accueil qu'ils ont reçu. L'abbé Prévost, Marivaux, et leurs imitateurs, ont fait, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'esprit et de la morale à propos des mœurs; mais ils ne paraissent pas s'être astreints à retracer celles de leurs contemporains : il n'y a rien de déterminé, rien de local dans leurs peintures ; le site est de tous les pays ; les personnages sont de tous les tems. Je me suis tracé un cadre moins vaste; et, par compensation de tous les avantages que ces écrivains ont sur moi, j'ai pris sur eux celui de la vérité, ou du moins de l'à-propos. Je dessine ce que je vois; je trace des caractères que j'ai sous les yeux ; et pour être plus sûr de la ressemblance, je moule mes figures sur la nature vivante.

Mon travail, il faut l'avouer, devient chaque jour, plus facile ; et souvent il m'arrive de

trouver dans ma correspondance le germe, la matière, quelquefois même, comme dans la lettre suivante, le texte de mon discours.

« MON CHER HERMITE,

» Je vis solitaire, inconnu; j'aime à réfléchir, à observer; et toutes les fois que je fais quelque remarque, je m'amuse à l'écrire. Mais, comme dit Marmontel, « il est triste de voir une belle campagne, sans pouvoir dire à quelqu'un : Voilà une belle campagne! » C'est donc un plaisir pour moi de vous communiquer mes idées; et je m'y livre avec d'autant moins de scrupule, que, vous étant tout-à-fait inconnu, vous n'êtes pas même tenu envers moi aux plus simples égards de la politesse, et que le feu est là pour faire justice de ma lettre, pour peu qu'elle vous ennuie : cela posé, monsieur l'Hermite, causons ensemble.

» Dites-moi, si vous le savez, pourquoi mes chers compatriotes, que Voltaire appelait Welches dans ses momens d'humeur, mais qui n'en sont pas moins célèbres pour l'excellence de leur goût et la richesse de leur imagination,

pourquoi, dis-je, les Français sont, de tous les peuples, le plus sujet à s'engouer de certains souvenirs, de certaines idées rebattues, au point d'en faire à leurs usages, à leurs modes, les plus ridicules applications? Sommes-nous des enfans qui ne peuvent admirer un objet sans vouloir l'ôter de sa place? La raison nous dit que chaque peuple, chaque pays, chaque siècle, a son caractère propre; qu'il faut modifier avec art les emprunts qu'on lui fait, sous peine de reproduire les plus choquantes disparates, et qu'une imitation servile est toujours un signe de médiocrité. Plus cette réflexion est juste, moins on doit s'étonner du cercle vicieux que la mode parcourt en France depuis quelques années. Après s'être affublée successivement des guenilles égyptiennes, grecques, romaines, asiatiques, la voilà maintenant bariolée des couleurs de la chevalerie. Naguère nous ne voulions que de l'antique, c'est du gothique qu'il nous faut maintenant: je n'examine pas si nous sommes, de caractère, plus véritablement *chevaliers* que nous n'étions *Romains* autrefois; je n'envisage que le côté frivole de nos métamorphoses; je ne veux enlever

que l'habit; et ce n'est pas ma faute si, comme la robe du centaure Nessus, il s'attache à la peau.

» Je suis lié avec un homme d'affaires qui, en arrangeant celles des autres, a si bien fait les siennes, qu'il jouit d'une fortune considérable; il la partage avec ses enfans et sa femme: je ne connais à celle-ci d'autre défaut que d'être esclave de la mode, comme je ne connais à mon ami d'autre ridicule que d'être, à cet égard, esclave de sa femme. La nature en a fait un gros homme court, joufflu, portant besicles et faux toupet en ailes de pigeon: je vous laisse à penser la figure qu'il devait faire, il y a quelques années, dans une chambre à coucher, meublée entièrement à la grecque, autour de laquelle régnait un bas-relief représentant les aventures galantes d'Alcibiade. Je ris encore en songeant à ce lit à estrade, ombragé d'un nuage de mousseline, et soutenu par des cygnes et des amours, où je le voyais tous les matins en bonnet de coton à mèche et en camisole d'indienne.

» Je l'allai voir à mon retour d'un assez long voyage: en dix ans, vingt siècles avaient passé

sur sa maison : je le trouvai dans une bibliothèque dont les fenêtres en ogives ne laissaient entrer qu'un jour douteux et fatigant à travers des vitraux coloriés. Ses livres (tous ouvrages de droit public) étaient rangés sur des rayons couleur de laque, surmontés par des écussons où l'on était tout surpris de lire des devises, telles que :

La science est folle parole ;
Ne suivons que d'Amour l'école.

Ou bien :

Amour abat orgueil des braves.

Ou bien :

Tout pour les dames.

et autres gentillesses semblables.

» Nous prîmes jour pour dîner chez lui en famille : lorsque j'arrivai, elle était réunie dans le salon, et formait un des tableaux les plus grotesques que j'aie vus de ma vie. Le père de mon ami, en habit de droguet à fleurs, et en perruque à marrons, était assis dans une espèce de chaise curule ; le maître de la maison, qui devait aller le soir, avec sa femme, au cercle d'un grand seigneur, était vêtu d'un habit ha-

billé français ; et, à défaut d'autres siéges, il était assis, ou plutôt accroupi sur un divan très-bas qui régnait autour du salon. Madame, en grande robe à la Médicis, tenait sur son bras un schall indien ; sa fille était vêtue à la grecque, son fils aîné à l'anglaise, et les enfans en mamelucks.

» Pour me consoler des folies changeantes de la mode, je voulus aller revoir les beautés immuables des arts. J'avais laissé la peinture à l'époque la plus florissante de notre école, où les David, les Gérard, les Girodet, faisaient revivre ces belles formes, ce grand goût de l'antique dont je suis idolâtre. J'entre au *Salon ;* je n'y vois que des gothiques monumens, que des voûtes obscures, que des femmes ensevelies dans le velours, et des hommes emprisonnés dans l'acier. Je m'arrête, avec la foule, devant un tableau où tous les visages, masqués d'une visière, ne me laissent apercevoir, pour tout aspect humain, que les yeux louches et le nez écrasé de notre brave du Guesclin, personnage dont les vertus appartiennent à l'histoire, mais dont les traits ne conviennent pas à la peinture. Après avoir répété, dans un autre tems, avec

un auteur plein d'esprit, que la paresse enlève malheureusement aux Muses :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains !

Je m'écriai en rentrant chez moi :

Qui me délivrera des chevaliers français !

» Je n'étais point encore à l'abri de leurs coups : au moment où je partais pour aller à la campagne, chez un de mes amis qui possédait une petite terre à quelques lieues de Paris, j'apprends qu'il a vendu cette agréable habitation pour acheter un vieux castel, berceau d'une illustre famille à laquelle il a rêvé qu'il appartenait, avec l'intention d'en faire le majorat de son fils aîné. Je m'embarque assez tristement pour le noble manoir situé au fond de la Basse-Bretagne : j'arrive, après avoir versé trois fois, dans le voisinage de Quimperlé ; je tourne, pendant un quart d'heure, autour d'une muraille à créneaux, flanquée de tours et de tourelles ; je trouve enfin le pont-levis que je passe sans contestation, et tout honteux de n'avoir pas un écuyer pour sonner du cor. Je me nomme à l'unique laquais du seigneur châtelain, qui bat-

tait le frac de son maître dans *la salle d'armes*. Après de longs circuits dans les corridors obscurs et déserts du vaste édifice, je trouve M. N*** dans une salle à solives découvertes, meublée de portraits de famille et de quelques chaises de cuir noir, sur lesquelles il fallait monter pour voir par les fenêtres. Notre conversation roula, pendant deux heures, sur la noblesse et les traditions du lieu. On me mena promener en calèche, traînée par des chevaux de ferme, sur une bruyère où se donnaient jadis les joûtes et les tournois. J'entendis, dans une superbe chapelle, dont la moitié s'était écroulée tout nouvellement, la messe d'un prêtre dont la chasuble était faite d'un vieux morceau de velours d'Utrecht. Nous fîmes un assez bon dîner de cuisinière, avec le maire, le juge de paix et le receveur des contributions, dans la salle dite *des vassaux*. Je dormis, comme on dort au bruit des chouettes et des rats, dans un vieux lit de lampas à ramages, où le connétable de Clisson avait, dit-on, couché; et je repris avec joie la route de Paris, maudissant ma froide imagination, qui me rend plus sensible au ridicule qui naît du défaut d'accord

et d'ensemble dans les choses, qu'à l'intérêt qui résulte du tems, des personnes et des souvenirs qu'elles retracent. »

A. P.

Cette lettre, dont je laisse à mes lecteurs le soin d'apprécier la malice et la gaîté, servira de préface à une très-courte dissertation sur les modes, où je me propose de passer rapidement en revue les principales révolutions qu'elles ont subies en France, et les ridicules qu'elles ont successivement amenés à leur suite.

Entre autres contrastes dont se compose le caractère français, le plus marquant, le plus inexplicable, est le goût du changement et l'amour de la routine, que nôtre nation seule a trouvé le secret de concilier ; ce qui fait que nous changeons la forme de nos habits, de nos ameublemens, deux ou trois fois par siècle, et que la moitié de Paris préfère encore, au même prix, l'eau sale de la Seine à l'eau purifiée. Mais, cette fois, il est question de mode, et non pas de routine; ne nous écartons pas de notre sujet. Si l'on veut se faire une idée des métamorphoses par lesquelles notre mannequin a passé depuis l'origine de la monarchie,

c'est dans le Musée des Petits-Augustins qu'il faut aller en commencer l'étude : on y voit que la *chlamyde* des Romains, la *saye* des Sicambres et l'*aumusse* ou *chaperon*, furent, pendant deux ou trois siècles, les vêtemens et la coiffure à la mode chez les premiers Français. Dans ces tems reculés, les différentes classes de la société étaient distinguées par l'ampleur, l'étoffe et les bordures de la chlamyde, dont la forme était déjà sensiblement altérée vers la fin du septième siècle. La soie était exclusivement réservée aux princes et aux personnages de la plus haute distinction ; le camelot et la bure étaient à l'usage de la bourgeoisie et du peuple. Autant qu'on en peut juger par quelques monumens informes des arts, retombés alors dans la barbarie, dès ce tems (sur lequel nous n'avons d'ailleurs aucune notion précise), nos ancêtres manifestaient cette inconstance de goût que l'on a, depuis, tant reprochée à leurs neveux.

La protection que réclame l'industrie, et les justes bornes dans lesquelles le luxe doit être retenu dans un état pauvre, avaient fixé l'attention du sage Louis IX : « *Il est juste que*

» *chacun s'habille suivant son état* (dit ce prince » dans ses instructions à son fils) : *un homme » doit être proprement mis, quand ce ne serait » que pour plaire à sa femme; et il faut faire en » sorte, dans ses habillemens, que les gens rai- » sonnables ne puissent pas dire qu'on en fait » trop, et que les jeunes gens n'aient pas lieu de » dire qu'on n'en fait pas assez.* »

Philippe-le-Bel, dans le siècle suivant, remit en vigueur d'anciennes lois somptuaires pour réprimer le luxe de la bourgeoisie qui, dès lors, cherchait à marcher de pair avec la cour : *le char fut interdit aux femmes bourgeoises;* il leur fut défendu, sous peine d'amende, *de se faire accompagner de nuit avec la torche de cire;* les fourrures de certaines qualités et les pierreries furent réservées à la noblesse : *les ceintures dorées* devinrent l'apanage exclusif des courtisanes. Les femmes honnêtes de ce tems-là s'en consolèrent en créant le proverbe :

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Cette loi somptuaire a disparu, et nous avons conservé le proverbe, mais sans tirer à conséquence.

Un homme de lettres et d'esprit (il n'y a pas là de pléonasme) eut, il y a quelques années, l'idée ingénieuse de composer une histoire de France en chansons, non pas à la manière de certains rimeurs faméliques qui se sont avisés d'ajuster en pots-pourris, sur des airs de pont neuf, les règles de la grammaire, de la physique, et même les articles du Code civil, mais en réunissant, par un commentaire historique, tous les noels, tous les vaudevilles, tous les couplets satiriques qui ont paru aux différentes époques de notre histoire, et qui se rattachent à ses principaux événemens. La *satire Ménippée* renferme un grand nombre de couplets auxquels nous devons la connaissance d'une foule d'anecdotes sur la *Ligue*, que l'on chercherait vainement ailleurs. *Les Mazarinades* sont de vrais Mémoires de la *Fronde*, qui ont sur les autres l'avantage de nous rendre, pour ainsi dire, contemporains de cette époque d'intrigues, en nous transportant au milieu des personnages qui y jouaient les principaux rôles.

Une *Histoire universelle des modes*, exécutée sur le même plan par un homme de goût, savant et philosophe, serait, à coup sûr, un

des ouvrages les plus piquans et les plus originaux que l'on ait publiés. Rien de moins frivole qu'un pareil sujet, considéré dans ses rapports nécessaires avec les mœurs, avec les lois, avec l'esprit général des siècles et des nations.

En voyant les Orientaux, sous un ciel brûlant, chargés de pelisses, de schalls, d'étoffes de toute espèce; en remarquant leurs pieds qui jouent dans leurs babouches, ne peut-on pas prononcer, sans autre examen, que ces peuples sont oisifs et paresseux? Qui ne voit dans le Hollandais, en habit bleu tout uni, en perruque ronde sans poudre, l'homme économe, laborieux et dénué d'imagination? dans le Hongrois, sous son costume riche et guerrier, l'homme fier et indépendant? L'ancien Grec, vêtu, ou plutôt orné des habillemens les plus favorables à la beauté, ne représente-t-il pas le peuple-roi des arts? Si le caractère des nations se découvre dans leurs modes, on y reconnaît aussi toutes les grandes époques de leur histoire. Chez nous, par exemple, toutes les révolutions de nos mœurs ne se trouvent-elles pas dans celles de nos habits? Sous les premières races, Charlemagne, qui nous apparaît avec ses che-

veux coupés carrément sur le cou, sa tunique de laine brodée en soie, son manteau de peau de mouton agrafé à la manière des empereurs romains, et sa chaussure en forme de cothurne, ne nous donne-t-il pas l'idée de la barbarie unie à quelques souvenirs d'une haute civilisation? Ne se fait-il pas reconnaître pour le conquérant qui prenait le titre d'*Auguste*, et faisait vendre, pour son compte, les œufs de sa basse-cour et les légumes de son jardin? Au tems de féodalité, où la guerre était la seule science, et la noblesse le seul état, les hommes étaient vêtus de fer, et les femmes des armoiries de leurs époux. Une moitié de la jupe d'une femme de la maison de Dreux était occupée par une *merlette*, et l'autre par un *croissant de gueule échiqueté d'hermine*. Les femmes étaient, pour ainsi dire, sous le bouclier qui les défendait. Dans les siècles suivans, le progrès des arts et des lumières se fait remarquer dans les modes, où règnent une élégance capricieuse, une sorte de pompe, fruit de l'imagination chevaleresque et du génie espagnol, modifiés par le goût français dont se compose, au tems de François Ier, le costume le plus pittoresque que notre nation

ait adopté. Louis XIV, dont le caractère particulier a tant influé sur celui de son siècle, fit, aux dépens du goût, mais au profit de la noblesse et de la gravité, une révolution complète dans les modes de son tems, où la majesté ne se montra pas toujours exempte de charlatanisme. Après lui, les mœurs, et avec elles les habits, perdirent de leur noblesse, et continuèrent à s'éloigner de la simplicité : l'esprit de société fit de grands progrès, l'urbanité se perfectionna ; les mœurs se corrompirent, et l'on vit régner ces grâces de convention que le bon goût réprouve. L'habit français, mesquin, écourté, conservait cependant quelque élégance. Bientôt les classes tendirent à se confondre ; les mœurs à s'effacer ; le bon sens et le bon goût s'éloignèrent de compagnie, et l'extravagance des modes précéda de quelques années la folie plus sérieuse dont la nation devait être atteinte : tandis que les hommes, en attendant mieux, se faisaient égaux par le frac ; les femmes se défiguraient à l'envi par la hauteur démesurée de leur coiffure. La révolution arriva : on reprit alors la nature de si haut, que les habits montrèrent le corps à peu près nu, comme la

licence mit à découvert les passions et les vices de l'ame.

Dans l'immense tableau des grands événemens produits par de petites causes, les modes occupent nécessairement beaucoup de place. Un des plus grands malheurs dont la France ait eu à gémir, le divorce de Louis-le-Jeune et d'Eléonore de Guienne, vint de la mode que ce prince voulut introduire, de se raser la barbe et de se couper les cheveux. La reine, sa femme, qui paraît avoir eu, sur la beauté masculine, des idées très-arrêtées, disait avec humeur *qu'elle avait cru épouser un roi, et non pas un moine*. L'entêtement que Louis mit à se faire raser, et l'horreur qu'éprouvait Eléonore à la vue d'un menton imberbe, firent perdre à la France les belles provinces que cette princesse avait apportées en dot, et qui, dévolues à l'Angleterre par suite d'un second mariage, devinrent la source des guerres qui désolèrent la France pendant quatre cents ans.

Parmi beaucoup d'autres sujets de la haine que la nation portait à Charles-le-Chauve, il faut compter la manière étrange dont il affectait de se vêtir : ses habits à la grecque achevèrent d'éloi-

gner de lui les cœurs français, et furent, en partie, cause que personne ne songea à punir le crime du juif Sédécias qui l'avait empoisonné.

C'est principalement sur la chevelure et la barbe que se sont exercés parmi nous les caprices de la mode. Les cheveux courts ou longs, la barbe épaisse ou rasée, *la royale* ou *le barbichon*, les moustaches retroussées ou pendantes; toutes ces modes, qui ont varié de cent manières l'expression des têtes françaises, ont eu d'illustres origines. Les cheveux courts du règne de François Ier sont dus à une blessure que ce prince reçut à la tête, et qui l'obligea de faire couper ses cheveux. La belle chevelure de Louis XIV enfant introduisit l'usage des perruques à longues boucles flottantes. Les énormes perruques qui succédèrent à celles-ci, que toute l'Europe adopta, et qui depuis sont restées l'apanage de la magistrature, furent inventées, vers la fin du XVIIe siècle, par un coiffeur célèbre, nommé Duviller, pour dissimuler une légère inégalité des épaules du Dauphin.

Les moustaches reçurent une grande illustration dans le XVIe siècle. Un Espagnol empruntait sur sa moustache, un Français jurait

par elle. « *J'ai la plus grande estime* (dit un auteur de cette époque) *pour ce jeune homme curieux d'avoir de belles moustaches, et qui regarde comme un tems bien employé celui qu'il met à les relever; plus il les considère, plus son ame se prépare à des actions mâles et héroïques.* » Les moustaches parurent à l'historien Granger un signe de décadence : « *La barbe*, dit-il, *dégénéra en moustaches sous les deux Charles d'Angleterre, et disparut entièrement avec Jacques II, comme si sa destruction avait été liée à celle de la maison Stuart.* » La force des Stuarts pouvait être dans leur barbe, la force de Samson était bien dans ses cheveux; cependant il est permis de croire que la valeur, l'habileté du prince d'Orange, et l'extrême faiblesse de son beau-frère, ont au moins autant contribué à la ruine de cette famille, que le discrédit où son chef laissa tomber ses moustaches.

On a écrit je ne sais combien de volumes sur la chevelure et sur la barbe; on a suivi cette partie de nos modes dans toutes leurs variations : ces recherches, qui n'ont pas été sans fruit pour les artistes, n'ont été d'aucun secours pour les historiens. Le meilleur mot qui

ait été dit sur la barbe est celui de Henri IV : « *Le vent de l'adversité a soufflé sur ma barbe.* »

La mode est l'empire des femmes : on n'y connaît de lois que leurs caprices ; et l'extrême délicatesse ne s'accorde pas toujours avec la bizarrerie des idées que fait naître chez elles le besoin du changement. Je citerai, parmi beaucoup d'exemples de ce goût fantasque, l'événement qui mit en vogue, sous un autre nom, la couleur *feuille-morte*, que l'on avait dédaignée jusque là. L'archiduc Albert assiégeait Ostende en 1601 ; l'infante Isabelle, son épouse, fille de Philippe II, fit un vœu qui ne serait probablement pas tombé dans l'esprit d'une Française, celui de ne changer *aucun* des vêtemens qu'elle portait alors sur elle, avant que la place fût rendue : le siége dura trois ans et soixante-dix-huit jours. Un pareil laps de tems dut singulièrement altérer la blancheur de ce voile de lin qui approche le plus près du corps, et que l'archiduchesse ne quitta, conformément à son vœu, que le jour où elle entra dans la place. Ses courtisans, presque aussi empressés, presque aussi ingénieux que ceux du Grand-Lama, adoptèrent et mirent en vogue, sous le

nom d'*Isabelle*, une couleur qui leur retraçait, comme on voit, une bien agréable image.

L'usage des bracelets, des colliers et des boucles d'oreilles (le seul qui soit commun à toutes les femmes de tous les tems et de toutes les nations), acquit une grande faveur sous le règne de Charles VII. Agnès Sorel est la première, en France, qui employa les diamans à ce genre de parure.

Isabeau de Bavière avait les épaules trop belles, et les mœurs trop faciles, pour s'accommoder de l'espèce de güimpe que l'on portait à la cour de France lorsqu'elle y arriva; c'est à cette belle et méchante reine qu'il faut faire honneur de ces robes échancrées par derrière, que l'on a perfectionnées, de nos jours, de manière à justifier Isabeau du reproche d'indécence qu'on lui faisait de son tems.

Henri II, par un motif tout contraire, pour cacher certaine cicatrice qu'il avait au cou, et sur l'origine de laquelle il craignait qu'on ne se méprît, ou plutôt qu'on ne se méprît pas, imagina les *fraises* *; et les femmes, qui passent vo-

* C'est un motif semblable qui a donné lieu, de nos jours, à l'élévation du collet de la chemise, imaginé à la

lontiers d'un extrême à l'autre, adoptèrent, avec beaucoup d'exagération, la mode que le prince avait introduite. Catherine de Médicis en fit son principal ornement; et, quelques années après, une reine de la même maison, Marie de Médicis, sans diminuer l'ampleur de la fraise, lui donna une direction plus favorable au développement du cou; elle a laissé son nom à cette parure, remise en vogue, avec beaucoup de goût, par les femmes françaises, au commencement du 19e siècle. Cet ornement, commun aux deux sexes du tems de Médicis, fut adopté dans toute l'Europe. John Stowe, auteur et tailleur anglais, qui a laissé des monumens précieux sur les modes de son pays, dit que, « *à cette époque, la réputation d'un jeune cavalier consistait dans l'ampleur de sa fraise et la longueur de sa rapière.* »

Le règne de Henri III fut celui des parfumeurs. Ce prince efféminé, qui passait chaque jour quatre heures à sa toilette, et qui couchait avec des gants préparés pour avoir les mains

cour d'Angleterre pour cacher les traces d'un mal qu'on nomme en ce pays *king's evil* (mal du roi), dont les princes de la famille régnante sont tous affligés.

plus blanches, fit aisément partager aux femmes, et à cette foule de *jeunes voluptueux qui régnoient sous son nom*, sa passion pour les parfums et pour les cosmétiques. Les parfumeurs italiens étaient alors les plus célèbres : plusieurs vinrent s'établir à Paris ; et cet art, dont les produits tiennent un si haut rang dans l'estime et dans les jouissances des Orientaux, y fut porté à un point où, malgré leurs efforts, les Teissier, les Fargeon, les Riban, ne l'ont pas encore élevé.

Un des plus ridicules ajustemens de la toilette des femmes d'autrefois, *le vertugadin*, date du 16e siècle : il avait été fort mal imaginé pour donner de l'élégance à la taille en arrondissant les hanches ; et les femmes en firent honneur à leur modestie en l'appelant *vertugardien*, dont on a fait *vertugadin* par corruption. Cette parure, abandonnée pendant plus d'un siècle, reparut avec éclat sous le nom de *Panier ;* c'était celui d'un maître des requêtes qui mourut à cette époque, et qu'il plut à quelques élégantes d'immortaliser par un ridicule. La mode des paniers enveloppa toutes les femmes de l'Europe. Addison s'égaie, à ce sujet, avec autant d'esprit que de malice : il compare ce bizarre

ajustement *à ces palissades sacrées des nations africaines, où l'on finit par découvrir, au fond de sept ou huit enceintes circulaires, le dieu qui n'est qu'un petit singe.*

Cette plaisanterie a plus de sel dans l'original que je n'ose lui en donner dans une traduction : je vais en rapporter le texte pour l'amusement de ceux de mes lecteurs à qui la langue anglaise est familière :

« *When I survey this new fashioned rotunde* (c'est de paniers qu'il est question), I *cannot but think of the philosopher, who, after having entered into an egyptian temple, and looked about for the Idol of the place, at length discovered a little black monkey; inshrined in the midst of it; upon which he could no forbear crying out: What a magnificent place is here for such a ridiculous inhabitant!* »

Je parlerai maintenant des modes actuelles avec quelques détails, en continuant à les examiner sous le rapport du goût, des convenanees et des mœurs.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les principales révolutions des modes en France, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à nos

jours, je m'arrête un moment à ce 18e siècle, dont j'ai vu la plus grande moitié, et aux folies duquel je me souviens, avec un peu de honte, d'avoir contribué de tout mon pouvoir.

Pendant les dernières années de Louis XIV, la cour, asservie aux immuables formules de l'étiquette, se conformait aux mœurs du prince; et la gravité la plus maussade en avait banni la mode. Les vieux seigneurs ne songeaient point à rajeunir un costume contemporain de leur jeunesse et de leur gloire; les jeunes craignaient de hasarder le moindre changement sous les yeux d'un monarque ombrageux, pour qui toute espèce d'innovation était une atteinte à son autorité, ou du moins une satire indirecte des usages dont il était le fondateur. Ainsi, d'un côté la crainte que le roi inspirait, de l'autre l'excessive pruderie qu'affichait Mme de Maintenon, asservirent quelque tems la cour et la ville au joug de l'uniformité, le plus pesant qu'on puisse imposer à la nation française. Louis XIV mourut; le Protée des modes brisa ses liens et s'établit à la cour du régent. Le duc d'Orléans, dans la maturité de l'âge, avait conservé les goûts de sa jeunesse : il donna lui-

même le signal du changement subit qui s'opéra dans le costume et dans les mœurs. Les jeunes gens troquèrent l'habit à grandes basques et la veste à grands pans contre la polonaise et le gilet turc ; ils passèrent de l'église au cabaret, du sermon à l'Opéra ; et *s'honorèrent* du nom de *roués*, auquel on ne peut supposer d'autre origine que celle de la punition qu'auraient méritée leurs débauches. Le bon *ton* alors fut de passer la journée au cabaret, et de se présenter à *l'Œil-de-Bœuf* pris de vin et le nez barbouillé de tabac. La toilette devait se ressentir des désordres de la nuit ; les bas de travers, mal tirés sur la jambe, les dentelles chiffonnées, la coiffure dérangée, étaient, pour un petit-maître *à talons rouges*, le dernier degré de l'élégance et des belles manières.

La révolution *du système* contribua, plus que toute autre chose, au débordement du mauvais goût dont les arts et les modes furent infectés sous le règne de Louis XV. Les fortunes scandaleuses des financiers amenèrent les plus choquantes disparates : ces nouveaux riches, sortis, pour la plupart, des derniers rangs de la société, crurent imiter les manières de la cour

en adoptant ses vices et en exagérant son luxe. Sous des habits chamarrés de broderies, de galons d'or, entassés sans goût et sans choix, le traitant se crut un personnage; mais ce personnage n'était que *Turcaret*. Pour cacher, autant que possible, des traits dont la noblesse n'était pas le caractère distinctif, on inventa des perruques *à la financière*, où la tête était, en quelque sorte, ensevelie sous un triple rang de boucles, de *boudins* et de *marteaux*.

L'usage le plus absurde, le plus extravagant dont on se soit peut-être jamais avisé dans aucun tems et dans aucun pays, l'usage de la poudre, date de cette époque; le jeune duc de Fronsac (depuis maréchal de Richelieu) fut le premier qui l'adopta : les habits, en même tems, commencèrent à perdre une partie de leur ampleur; les bouts de manches firent place aux manchettes de dentelle; le jabot fut substitué au rabat; et les bas roulés sur le genou restèrent, dans le monde comme au théâtre, le partage exclusif de l'extrême vieillesse.

Les soupers étaient alors le repas à la mode; ceux du régent, au Palais-Royal, étaient en grande réputation d'esprit et de gaîté; mais il

y régnait encore une sorte d'étiquette qui en excluait la liberté, j'aurais aussitôt fait de dire la licence, dont ce prince, d'ailleurs très-aimable, croyait assaisonner ses plaisirs. Pour se débarrasser d'un reste de contrainte, il substitua aux grands soupers du Palais-Royal les petits soupers du Luxembourg, dont sa fille, la duchesse de Berri, faisait un peu trop gaîment les honneurs. Cette retraite au Luxembourg, dont on ne tarda pas à connaître tous les avantages, donna, je crois, la première idée des *Petites-Maisons*, de ces asiles prétendus mystérieux, où l'on croyait avoir fixé le plaisir pour en avoir banni les bienséances; où l'on croyait avoir tout fait pour la prudence, parce qu'on en avait éloigné les valets, et dans lesquels on allait se cacher, comme la Galatée de Virgile, en prenant ses précautions pour être vu. Quoi qu'il en soit de l'origine et de l'emploi des *Petites-Maisons*, elles donnèrent lieu à un *demi-négligé* du soir, dont la coiffure analogue était, pour les hommes, un chapeau de *Jaquet*, et pour les femmes (par dérision sans doute) une toque à la *Minerve*.

Le peintre Boucher eut trop d'influence sur

les modes de son tems, pour qu'il soit permis de l'oublier dans l'histoire de leurs révolutions. Ses tableaux, dont la vogue extraordinaire peut donner une idée de l'état de dégradation où la peinture était tombée en France, furent, pendant une quinzaine d'années (de 1724 à 1740), la source unique où les *petites-maîtresses* allèrent puiser leurs modes. Ce peintre minaudier, qu'on avait si ridiculement surnommé le *peintre des Grâces*, était consulté par toutes les jolies femmes de cette époque ; et chacune d'elles se modela sur quelque figure de ses tableaux. On imita ses étoffes rosées, zizolines et blanchâtres, dont Boucher habillait et drapait, de caprice, ses poupées, qu'il appelait des bergères. Ce fut le moment des pompons, des falbalas, des pretintailles de toute espèce dont les femmes surchargèrent leur parure.

Pour se faire une idée du mauvais goût de ce tems-là il faut parcourir le *Recueil général des coiffures et la Collection des Modes françaises*, qu'on trouvait autrefois chez Desnos, et que les curieux recherchent aujourd'hui avec empressement.

La manie des colifichets s'étendit à tout l'empire du luxe : les femmes se mirent à raffoler

des *magots de la Chine*, des *vases du Japon*, des *toilettes en laque*, des *tapisseries en camaïeux*, des *bichons* et des *parterres à compartimens*. Boucher, que le roi avait nommé son premier peintre, pour le récompenser sans doute d'avoir fait son portrait en Hercule coiffé à l'oiseau-royal, peut se vanter d'avoir donné le ton à son siècle, d'avoir corrompu les arts dans toutes leurs parties. Il y a malheureusement plus d'une manière de se rendre célèbre.

L'usage de la poudre amena, dans la coiffure des hommes et des femmes, des changemens innombrables. Vers la fin du règne de Louis XV, les hommes, en habit de cour, portaient leurs cheveux bouclés et noués par derrière avec un simple ruban, qui les laissait flottans sur les épaules. Quelques élégans imaginèrent de les enfermer, le matin, dans un sac de taffetas noir auquel on donna le nom de *bourse*, et qui finit par faire partie de *l'habit habillé*. La bourse varia de forme et de couleur; quelques fous se montrèrent aux Tuileries en bourse bleu-de-ciel et couleur de rose : les bourgeois se réduisirent au *crapaud*, petite bourse ronde qui attachait les cheveux à leur naissance.

Pendant que les hommes imaginaient les coiffures *en fer à cheval*, *en ailes de pigeon*, *à mille boucles*, *à la cavalière*, les femmes renchérissaient sur un ridicule dont elles voulaient se conserver le privilége. Le fameux *Léonard* s'immortalisa

En portant jusqu'au ciel l'audace des coiffures.

C'est alors (en 1775) que les femmes, obligées de faire ôter les coussins des voitures afin d'y pouvoir tenir, avaient grand soin d'y entrer la tête la première, de peur qu'il n'arrivât malheur à leur coiffure ; c'est alors qu'on vit paraître ces caricatures si plaisantes, dans l'une desquelles on voyait *un agréable faisant abattre le haut d'une porte cochère pour introduire dans son hôtel la dame à laquelle il donnait le bras.*

Dans une autre, *la garde et les pompiers travaillaient à éteindre un incendie qui s'était établi dans une de ces gigantesques coiffures.*

Ici, le coiffeur, monté sur une échelle double, avait l'air de palissader une charmille.

Là, c'était un jeune chasseur qui tirait, au plus haut d'une coiffure à la mode, des oiseaux

qui s'y étaient nichés comme dans une haute-futaie.

Léonard était le coiffeur en titre de la cour : il était reçu qu'une femme ne pouvait être *présentée* sans avoir été coiffée par lui, et sans lui faire passer mystérieusement les *dix louis* dont il faisait payer la faveur de son *coup de peigne*.

Un géomètre calcula que le visage d'une femme se trouvait alors à une égale distance des pieds et du sommet de l'édifice en cheveux qui couronnait sa tête. Cet échafaudage s'écroula tout à coup ; et les petits bonnets, dont la seule nomenclature remplirait un volume, se succédèrent avec la rapidité du caprice qui les faisait naître, et dont ils avaient la durée. Chaque événement de la veille enfantait la mode du lendemain. Le roman de *Paul et Virginie* mit en vogue la coiffure *à la créole ;* le succès de *la Folle par amour* donna naissance aux chapeaux *à la Nina*.

La révolution commença, et les modes eurent leurs *saturnales ;* on rencontra dans le même salon le bourgeois en habit brodé, le marquis en frac, le petit-maître *en chenille*, l'anglomane en bottes, les femmes *en lévite*, *en pierrot*, *en*

caraco, en robe à queue. La terreur, en bonnet rouge, vint simplifier le costume, et *la carmagnole* fut admise comme habit de luxe parmi la nation des *sans-culottes*.

Les premiers momens de repos ramenèrent le besoin du plaisir : on s'y livra avec fureur; et les bals de l'hôtel Richelieu, les concerts de Feydeau, les fêtes de Garchi, du pavillon d'Hanovre, virent reparaître nos élégantes en costume grec, les jeunes gens adopter la coiffure des empereurs romains. Enfin, après avoir fait passer sous nos yeux, en quelques années, les costumes de toutes les nations anciennes et modernes, les femmes semblent avoir pris de chacun ce qu'il y a de plus agréable, pour en composer le leur. J'en excepte cependant la coiffure et le chapeau *à la chinoise*, dont la hauteur démesurée ôte à la tête sa proportion et sa grâce, et fait le supplice de tout homme qui a le malheur d'être placé, au spectacle, derrière une de ces demi-élégantes qui ont adopté depuis peu cette maussade caricature.

Les modes actuelles, reprises d'un peu trop haut dans leur origine, comme je l'ai déjà dit, laissent peu de chose à désirer depuis qu'elles

ont été mises en rapport de convenance avec nos goûts habituels, nos mœurs et notre climat. Peut-être y pourrait-on désirer un peu plus d'idéal. Nos imaginations modernes recherchent avant tout le beau moral ; elles exigent de la délicatesse et du mystère dans les choses où elles trouvent le plus de charme. Une femme ne perd-elle pas quelques-uns de ses avantages à ne pouvoir faire un pas dans la rue sans trahir toutes les beautés de sa taille ? Une longue civilisation nous a rendus difficiles en plaisirs : chaque forme qu'une femme découvre, chaque voile qu'elle retranche, est une faveur qu'elle supprime. Je parle ici dans les intérêts de l'amour, qu'on ne peut séparer de ceux de la pudeur.

Le plus grave inconvénient des modes actuelles est dans les dépenses qu'elles exigent. Le luxe doit être un devoir d'état, et non pas une obligation d'usage. Il n'est point convenable que le *schall de Cachemire* soit de rigueur pour toutes les femmes, ni *le voile de dentelle* pour toutes les femmes mariées : je n'aime point à voir au spectacle la femme d'un marchand parée d'aussi beaux diamans que la grande dame de la loge voisine à qui elle a vendu le matin sa robe.

Les femmes, on ne peut le nier, sont aujourd'hui plus attachées à leur intérieur qu'elles ne l'étaient jadis : comment se fait-il que leurs dépenses se soient accrues dans une si effrayante proportion ? Telle femme nourrit elle-même tous ses enfans, qui les ruine par son luxe; et les mémoires de Leroy mettent, pour le moins, autant de trouble dans les ménages que pourraient le faire des lettres d'amour. Si les femmes ne se paraient, comme jadis, que pour plaire aux hommes, je me chargerais bien de leur faire entendre, moi qui ai le secret de ceux-ci, que tant de frais sont inutiles; que les hommes ne tiennent compte que de la parure qui sied; qu'ils savent ce qui plaît, et non ce qu'il faut admirer; qu'un peu plus de grâce, d'esprit ou d'amabilité, qui ne coûte rien, les charme bien davantage que les bijoux et les broderies qui ruinent. Mais de quoi tous mes discours serviraient-ils ? C'est pour les femmes que les femmes se parent aujourd'hui : la toilette n'est plus que l'objet d'une ambition froide qui s'exerce sur elle-même; et comme ces dames sont, en général, assez difficiles à convaincre sur les agrémens réciproques, elles

ont pris le parti d'établir leur supériorité sur des avantages aussi positifs que le prix d'un schall ou d'un diamant.

L'habit des hommes, en France, est ce qu'il a constamment été depuis le règne de Henri III inclusivement (quelque changement qu'il ait subi), mesquin, incommode et disgracieux; il a de plus, à mes yeux, l'inconvénient de confondre tous les rangs et toutes les professions. C'est peut-être un préjugé de mon âge; mais je ne vois aucune utilité à ce que chacun puisse prétendre à un genre de considération auquel il n'a point de droit : il me semble aussi que l'égalité dans la manière de se vêtir doit faire naître l'envie de sortir de son état, tandis que les nuances du costume entretenaient cet esprit de corps nécessaire dans toutes les professions. Le magistrat, en cheveux longs, avait plus de gravité; le médecin, en robe noire, en grande perruque, n'eût pas osé plaisanter au chevet d'un mourant; l'épée que portait l'homme de cour lui faisait une loi de la politesse; et l'habit vénérable dont l'ecclésiastique était couvert l'obligeait à la plus grande circonspection dans sa conduite et dans ses discours. Si

l'on m'objecte une époque où il en était autrement, c'est que la société tendait alors à sa destruction; et j'y trouve la preuve, et non la critique, de l'opinion que je reproduis après Duclos et Saint-Foix.

Il serait digne de l'époque ou nous vivons de voir créer un costume national qui rétablît toutes ces nuances, et qui, plus favorable à l'extérieur des hommes, achevât, pour les femmes, de réunir aux formes les plus favorables à la beauté celles qui leur conservent le respect et les prestiges de l'imagination.



N° XCVII. — 11 *novembre* 1813.

UNE EXÉCUTION EN GRÈVE.

D'un spectacle cruel indignement avide ;
Turbulent, curieux avec comparaison,
Tout un peuple s'agite autour de la prison.
Etrange empressement de voir des misérables !
On hâte, en frémissant, ces momens formidables.

VOLT., *Tancrède*, acte III, sc. 3.

J'ai eu l'occasion de faire remarquer, dans mon dernier Discours, ce contraste, particulier au caractère français, de l'amour de la nouveauté et de l'attachement à la routine. Cette étrange contradiction, sans être moins forte, est pourtant moins choquante, au premier coup d'œil, que celle d'une extrême politesse et d'une curiosité féroce, dont le peuple, et principalement celui de cette capitale, offre à tout moment l'exemple. En effet, quelle idée différente emporteraient de nous deux étrangers, dont

l'un n'aurait vu les Parisiens qu'à l'Opéra, et l'autre qu'en traversant la ville, le long des quais, un jour d'exécution en place de Grève !

Que devrait penser ce dernier, en voyant sa voiture arrêtée à chaque pas au milieu d'une foule immense qui se presse autour de l'hôtel-de-ville et du Palais-de-Justice ; en écoutant ces bruits confus et tumultueux de la populace, dont l'effet matériel est à peu près le même, quelle que soit la circonstance qui les occasione ?

Cet étranger, qui verrait sur son chemin l'artisan quitter sa boutique, le bourgeois oublier l'heure du dîner, les femmes prendre place aux fenêtres, d'autres mêlées dans la foule dont les quais et les ponts sont couverts ; les cafés, les cabarets se remplir de buveurs ; cet étranger, dis-je, ne se croirait-il pas arrivé à Paris le jour d'une grande solennité ? Supposons maintenant qu'il questionne son postillon, et qu'il apprenne que ce concours de monde, que tout ce mouvement, a pour but de jouir des dernières angoisses d'un malheureux condamné au supplice : notre voyageur, pour concilier les traces de civilisation qu'il aurait pu remarquer avec d'aussi cruelles habitudes, ne

serait-il pas autorisé à croire qu'il est au milieu d'une horde de sauvages, récemment établie dans la capitale d'une nation civilisée ? Curieux d'observer de plus près cette peuplade des bords de la Seine, il descend, se mêle dans la foule, et, s'adressant à un des habitués de la Grève, il demande « quel était l'usage de ces masses de charpente qu'on abat en ce moment, et qui semble avoir appartenu à quelque grande construction : celui-ci répond que ces restes faisaient partie d'un vaste édifice en bois que l'on avait élevé quinze jours auparavant, pour servir à des réjouissances publiques. — Et cette autre construction, d'une moindre étendue, que l'on dresse sur le même emplacement ? — C'est un échafaud où va monter, à quatre heures précises, *un particulier très-connu*, atteint et convaincu d'assassinat. » J'imagine qu'à cette réponse mon étranger doit se dire en lui-même : « Comment ! les habitans de cette bonne ville dressent sur la même place des salles de bal et des échafauds ! ils mêlent, en idée du moins, les sons du violon et les cris du patient ! ils ordonnent, au même lieu et presque en même tems, des fêtes et des sup-

plices ! . . . . Je me suis trompé ; ces gens-là ne sont pas des sauvages, ce sont des fous. » J'ai fait souvent la réflexion que je prête à mon voyageur ; et jamais je ne suis passé sur la place de Grève sans frémir de cet affligeant contraste, dont j'y retrouve toujours l'image.

Cette place, dont le nom réveille tant d'odieux souvenirs, fut, dès le commencement du 14e siècle, destinée aux exécutions criminelles. Il est pénible d'apprendre que le rang innocent fut le premier qu'on y versa. Une malheureuse femme hérétique, nommée Margueritte Porette, à peine âgée de trente ans, y fut brûlée vive en 1310, pour avoir écrit *que l'ame, abîmée en Dieu, est au dessus des vertus et n'en a plus que faire ; quand on est parvenu à un certain degré de vertu, on ne saurait aller au delà.* Quatre cents ans plus tard, une autre femme a pu dire impunément à peu près les mêmes sottises. Encore quatre siècles, et peut-être courra-t-on le risque d'être brûlé pour nier l'évidence de ces mêmes propositions : tant l'esprit humain est conséquent ! tant la justice des hommes est infaillible !

dans le nord-ouest du monde intellectuel, pour arriver plus tôt au pays de la science. Cet habile médecin, grand ennemi des systèmes et des théories spéculatives, s'occupe depuis dix ans d'un ouvrage *sur les rapports de la Physiologie et de la Morale*, pour l'exécution duquel il passe une partie de sa vie, dans les prisons, à rassembler des faits et à multiplier les observations et les expériences. L'intérêt de la science et la préoccupation continuelle d'une seule idée lui dérobent ce qu'il y a de pénible, et même d'un peu ridicule, aux soins qu'il prend de se tenir à l'affût des grands criminels, de les suivre devant les tribunaux, dans les prisons et jusqu'au pied de l'échafaud, au risque de se voir confondu avec ces désœuvrés inhumains qui cherchent indifféremment un spectacle à la Grève ou à Tivoli. Les gens qui sont habitués à confondre les idées et les mots de sensation et de sentiment, qui ne tiennent aucun compte de la force, de la volonté et de la puissance de l'habitude, auront de la peine à croire à la sensibilité d'un homme qui s'impose la tâche d'épier, dans le cœur d'un condamné,

les derniers soupirs de l'espérance, et d'observer la nature humaine aux prises avec la pensée de la destruction. Le docteur explique fort bien, et prouve encore mieux par son exemple, que les opérations de l'esprit et les mouvemens de l'ame n'ont point le même principe, et ne doivent pas se juger sur les mêmes résultats. Tout en causant, M. M*** finit par me faire prendre l'engagement de le suivre le lendemain à la Conciergerie, pour y voir l'assassin Laumond avant l'heure où il devait en sortir pour marcher au supplice.

Le docteur fut exact; mais, au moment de partir, j'éprouvai un serrement de cœur qui m'aurait fait renoncer à mon projet, si je n'avais pas eu honte de montrer toute ma faiblesse à un homme qui n'en aurait pas fait honneur à ma sensibilité. Nous partîmes. Chemin faisant, il me raconta les affreux détails de l'assassinat commis sur la fruitière de la rue de Verneuil. « Le misérable que vous allez voir, me dit-il en achevant sa narration, est une nouvelle preuve à l'appui d'une vérité que je mettrai dans tout son jour : c'est que l'entrée

d'une maison de jeu est une des portes de la Grève. Il y a quinze ans que j'étudie, que j'observe les grands criminels; et j'en ai vu bien peu que le bourreau n'ait pas saisi les dés ou les cartes à la main. » Sans me donner le tems de me récrier contre ce qu'il pouvait y avoir d'exagéré dans cette assertion, il fit l'application du principe à la vie entière de ce Laumond, qu'il montra livré, dès son enfance, à ce amour du jeu qui le retenait des journées entières sur les places publiques, parmi des enfans de son âge, lesquels préludaient aux mêmes vices en se livrant aux mêmes penchans. « Tour à tour mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, sur les seuls détails de sa vie privée j'aurais parié, continua le docteur, que la tête d'un pareil homme devait être dévolue au bourreau avant l'âge de trente ans. Une seule chose m'étonne, ajouta-t-il, c'est qu'un misérable dont le crime annonce tant de lâcheté ait eu le courage de ne point se pourvoir en cassation, pour disputer à la justice ces jours d'agonie que le pourvoi nécessite, et que la la loi accorde au criminel: à peine trouve-

t-on un condamné sur mille qui ait la force de repousser un si cruel bienfait. »

Nous arrivâmes au Palais, et nous eûmes beaucoup de peine à traverser la cour, où vingt mille personnes attendaient avec impatience le moment du supplice. L'entrée de la Conciergerie n'a de sinistre que l'idée qu'on y attache. Après avoir passé sous le fatal arceau, gardé par un piquet de gendarmerie qui devait servir d'escorte au criminel, nous nous présentâmes au guichet, qui s'ouvrit à la voix du docteur. Le silence de la mort régnait déjà sous ces voûtes élevées sur l'emplacement de l'ancien palais de nos rois : les affreux cachots dont nous étions entourés avaient jadis fait partie des appartemens que saint Louis habitait. Ce préau, où les criminels vont promener leurs remords, où quelque innocent, peut-être, verse en secret des larmes, est la même enceinte où le roi Charles V assemblait son conseil, où les princes du sang et les grands du royaume venaient discuter les intérêts du peuple et les besoins de l'Etat. Nous étions entre les deux guichets, dans la salle de l'avant-greffe

où le criminel allait être mené. A trois heures et demie, au moment où l'huissier de la cour impériale sort pour se rendre au lieu de l'exécution, la porte d'un long corridor obscur s'ouvre avec fracas, et l'assassin Laumond paraît, au milieu des bourreaux, n'ayant sur la terre, d'où il va disparaître, d'autre créature qui s'intéresse à son sort que le vertueux ecclésiastique dont l'auguste ministère est de donner des consolations au désespoir, et de présenter des espérances au repentir. Il est des émotions dont on ne se fait pas d'idée, même après les avoir senties: telle est celle que produit la vue d'un être qui respire, qui pense, qui se meut, qui jouit de l'intégrité de ses facultés physiques et morales, et qui, dans quelques minutes, n'offrira plus que l'image de la mort, ne sera plus qu'un cadavre. Je voudrais en vain pouvoir exprimer ce qui se passait en moi à l'aspect de ce malheureux, dont les cheveux tombaient sous le fatal ciseau, et que les bourreaux déshabillaient après lui avoir lié les mains. En le contemplant sur une escabelle, les yeux hagards, la tête affaissée sur la poi-

trine, tous les muscles de son corps dans une agitation convulsive, l'assassin disparaissait; je ne voyais plus que l'homme, et les sentimens de l'horreur faisaient place à ceux de la pitié....... Quatre heures sonnent. A ce signal de mort les grilles s'ouvrent : il revoit le ciel; il se retrouve, pour un moment encore, au milieu des hommes, du nombre desquels il est déjà proscrit. Il monte sur ce tombereau de l'infamie, au bruit des imprécations que sa vue inspire à la multitude, et qui l'accompagnent jusqu'à l'échafaud dressé dans cette place de Grève qu'il a plus d'une fois traversée, en méditant peut-être le crime qui devait y recevoir sa juste punition.

Après le départ du condamné, le docteur me conduisit au logement du concierge, où nous trouvâmes, dans un salon agréablement décoré, une jeune personne qui prenait sa leçon de musique, et chantait d'une voix douce, en s'accompagnant sur le piano, la romance *du beau pays de l'Ibérie.* Ce rapprochement d'objets si disparates, d'un vil assassin et d'une jeune fille pleine de grâce et d'innocence, d'un

cachot obscur et d'une salle de musique, du bruit des chaînes et d'un chant d'amour, fut pour moi une source de réflexions qu'il me suffit d'indiquer à mes lecteurs, pour qu'elles se présentent aussitôt à leur esprit.



N° XCVIII. — 17 *novembre* 1813.

UNE VISITE D'HOPITAL.

Aurengzeb, à qui l'on demandait pourquoi il ne bâtissait pas d'hôpitaux, dit : « Je rendrai mon empire si riche, qu'il n'aura pas besoin d'hôpitaux » Il aurait fallu dire : Je commencerai par rendre mon empire riche, et je bâtirai des hôpitaux.

MONTESQ., *Esprit des Lois*, *ch.* 29.

JE suis triste, le tems est sombre, l'hiver approche, et j'ai quelques raisons de croire que mes lecteurs ne sont pas plus en train d'écouter des sornettes que je ne le suis moi-même de leur en conter; ainsi donc, sans égard à la règle que je me suis faite de varier mes petites compositions, et de faire succéder, autant que je puis, une esquisse légère de nos goûts, de nos plaisirs, de nos travers ou de nos ridicules, à la peinture plus sérieuse de nos vertus, de

nos malheurs ou de nos vices; sans égard, dis-je, à cette règle que Boileau recommande, et que j'observe le moins mal qu'il m'est possible, je me décide, après avoir conduit mes lecteurs dans le repaire du crime, à leur faire parcourir avec moi l'asile de la douleur.

Je reviens d'abord sur une observation que je crois avoir déjà faite, et que je voudrais bien ne pas répéter sans profit : c'est que la curiosité des étrangers et des provinciaux qui visitent cette capitale, est tout juste en raison inverse de l'importance et de l'utilité des objets qui l'excitent : on commence par voir le *théâtre de Brunet* et le *café d'Apollon;* on finit par les *Invalides* et les *Hôpitaux*. La plupart des hommes sont maintenant trop sensibles pour s'intéresser à des malheurs réels : on pleure au spectacle, à la lecture d'un roman; on s'évanouirait à la vue des maux dont la supposition fait verser tant de larmes; et la seule différence à établir, aujourd'hui, entre les gens sensibles et ceux qui ne le sont pas, c'est que les uns s'éloignent du malheur pour ne point le partager, et les autres pour ne pas le soulager.

Voyez ce riche compatissant qui laisse, par hasard, tomber du haut de sa voiture, un regard sur la civière où l'on porte à l'hôpital une malheureuse mère de famille, en proie aux dernières atteintes d'une maladie mortelle : comme il se rejette, avec pitié, au fond de son carrosse! comme il détourne la tête avec un sentiment pénible, dont l'expression va jusqu'au dégoût! Exigerez-vous d'un être aussi humain, aussi facile à émouvoir, qu'il quitte les lambris dorés pour venir contempler, dans un hospice, l'infortuné luttant contre la souffrance et la mort? Il s'en défendra en vous citant les beaux vers de Theveneau :

La mort, dans ce séjour, théâtre de sa rage,
Sous mille traits hideux répète son image :
Ici, le vieux guerrier, le vieux cultivateur,
De sa faux suspendue accuse la lenteur,
Maudissant à la fois leur ingrate patrie,
Que l'un a défendue et que l'autre a nourrie.

. . . .

. . . .

L'un fait gémir les airs de ses longs hurlemens,
Interprètes affreux de ses affreux tourmens;
L'autre, dans les efforts d'une horrible agonie,
Dispute, mais en vain, les restes de sa vie.

Vainement lui objecterez-vous que les abus contre lesquels ces vers sont dirigés n'existent plus; que les améliorations réclamées par la philosophie avec tant de zèle et de persévérance sont en grande partie effectuées; et que le spectacle des hôpitaux à Paris, loin d'être, comme autrefois, un objet d'épouvante et d'horreur, ne peut éveiller dans l'ame que les émotions d'une piété douce et tendre où se complaisent les cœurs bienfaisans : vous ne vaincrez pas une répugnance qui prend pour excuse la sensibilité même avec laquelle on cherche à la combattre.

De tous les établissemens consacrés aux pauvres malades, chez toutes les nations de l'Europe, le plus ancien est *l'Hôtel-Dieu* de Paris. Sa fondation remonte presque à l'origine de la monarchie : la tradition la plus commune l'attribue à saint Landry, évêque de Paris sous Clovis II, vers l'an 608. Dans ces siècles voisins de la primitive église, où les maximes évangéliques régnaient encore dans toute leur pureté, une partie des revenus affectés aux siéges épiscopaux était le patrimoine des pauvres;

à cette époque, où *les princes de l'église portaient une croix de bois*, *se souvenant* (d'après l'expression d'un célèbre orateur) *qu'une croix de bois avait sauvé le monde*, plusieurs évêques se firent un devoir d'enrichir un établissement que le saint prélat avait formé dans sa propre maison. Dans le siècle suivant, Erchinoald, comte de Paris, agrandit beaucoup l'Hôtel-Dieu, auquel il annexa quelques dépendances de son palais, et qu'il dota, par testament, d'une partie de ses biens. L'évêque Maurice, vers le milieu du XIIe siècle, fit un règlement, confirmé depuis par un édit royal, dans lequel il fut statué qu'à sa mort, comme à celle de chacun des chanoines de son chapitre, leur lit appartiendrait de droit à l'Hôtel-Dieu. Trois cents ans après, messieurs du chapitre rachetèrent, au moyen de cent livres payables à l'Hospice (somme exorbitante alors), la faculté de conserver leur lit. Les personnes qui voudront s'amuser à comparer la valeur de l'argent à cette époque avec le prix des objets, pourront fort bien acquérir la preuve que, dès-lors, les chanoines étaient fort bien couchés,

et que l'ameublement de leur alcove ne différait guère de la description que Boileau nous en fait dans son *Lutrin*. Il est probable que ce genre de luxe alla toujours croissant, puisque les administrateurs des pauvres réclamèrent contre le rachat de cette redevance, et qu'en 1654 le parlement condamna les héritiers de M. de Conti, oncle du coadjuteur de Retz, à livrer à l'Hôtel-Dieu le lit de l'archevêque, *tel qu'il se comportait au décès du prélat.*

Cet hôpital a toujours été richement doté; il ne pouvait échapper à la piété de saint Louis, qui tient le premier rang parmi ses donateurs. En 1385, un traitant, qui n'était pas sans quelques scrupules sur ses richesses, crut en légitimer la source en faisant quelques libéralités à l'Hôtel-Dieu; et, pour que la postérité n'en doutât pas, il eut soin de consigner une si belle action sur une plaque de cuivre que j'ai vue autrefois dans la chapelle, mais que je n'ai point retrouvée à ma dernière visite. Si l'exemple d'*Oudard de Mocieux* eût été suivi par tous ceux de ses confrères chez qui le même examen pouvait faire naître les mêmes inquiétudes,

l'Hôtel-Dieu de Paris serait maintenant en état de recevoir, ou du moins de secourir tous les pauvres de France. Un magistrat qui n'occupe pas une place très-honorable dans l'histoire, le chancelier Duprat, est compté parmi les bienfaiteurs de l'Hôtel-Dieu. Il espérait, en sa qualité de légat du pape, compenser ses intrigues par ses aumônes : je ne sais ce que la justice divine en aura ordonné, mais la justice humaine n'a point admis la compensation.

Je me souviens d'avoir vu l'Hôtel-Dieu dans ma jeunesse, et je l'ai vu tel que le dépeignaient les administrateurs eux-mêmes dans le rapport qu'ils présentèrent à cette époque au gouvernement.

« Une immense sentine où l'on rassemblait des malades de toute espèce, entassés, le plus souvent, quatre, cinq et jusqu'à six dans le même lit ; où les vivans reposaient à côté des moribonds et des morts ; où l'air, infecté par les exhalaisons de tant de corps malsains, portait des uns aux autres les germes pestilentiels dont chacun était infecté ; » voilà ce que j'ai vu, il y a quarante ans : voyons ce qui

existe aujourd'hui ; on ne juge bien qu'autant que l'on compare.

En toute chose, j'aime l'harmonie ; et conséquemment je regrette cette façade gothique de l'Hôtel-Dieu, qui se trouvait en rapport d'antiquité, de goût et d'architecture, avec l'église Notre-Dame, dans le parvis de laquelle cet hospice est placé. Peut-être son entrée est-elle maintenant plus imposante ; mais elle a perdu cet intérêt des souvenirs, ces empreintes du tems, dont le charme, pour être indéfinissable, n'en est pas moins réel. Les colonnes *pestumiennes* qui décorent maintenant le péristyle de cet édifice donnent l'idée d'un monument profane : c'était autrefois *l'Hôtel-Dieu*, c'est aujourd'hui *le Temple de la Charité* ; mais l'illusion du style grec ne va pas au delà du vestibule : on rentre bientôt dans les anciennes constructions ; et les voûtes en ogives, les longs corridors cintrés, les piliers minces, les fenêtres en roses, les murailles découpées, vous reportent au milieu des siècles gothiques.

Dans aucun tems cet immense hôpital n'a présenté les résultats d'une administration aussi

sage ; jamais tant de secours n'y furent prodigués avec autant d'ordre et d'économie. Dans cet asile, où quinze cents malades luttent contre tous les maux dont la nature humaine est assiégée, on voit, avec autant de surprise que de satisfaction, régner le calme le plus parfait, la résignation la plus entière : la facilité des secours et l'abondance des soins semblent diminuer les souffrances. J'ai parcouru douze ou quinze salles de l'Hôtel-Dieu ; j'ai passé près du lit de sept ou huit cents malades ; et le cri, la plainte même de la douleur, n'a frappé qu'une seule fois et un seul instant mon oreille. J'étais arrivé à l'heure de la visite des médecins et des chirurgiens en chef, et je me plaisais à voir cette foule de jeunes élèves dont ils étaient accompagnés, et qui venaient, sous leurs yeux, mettre en pratique, auprès du lit des malades, les savantes leçons des Husson, des Pelletan, des Alibert, des Recamier, de ces maîtres de l'art, trop habiles pour n'être pas convaincus qu'on ne professe utilement la médecine que dans les hôpitaux.

Tous les malades admis à l'Hôtel-Dieu appar-

tiennent à la classe indigente de la société, tous s'y rencontrent à peu près au même degré d'infortune; mais qu'il serait utile pour le moraliste, qu'il serait important pour le philosophe, de connaître par quel chemin chacun y est arrivé! L'inconduite et le malheur se trouvent souvent au même but; mais ils ne sont pas partis du même point, et n'ont pas suivi la même route. C'est en vain que je cherchais, sur l'inspection du visage, à me faire une idée des mœurs et du caractère de la personne; l'uniformité de ses traits défigurés par la souffrance, dénaturés par la maladie, mettait en défaut toutes les combinaisons de l'art de Lavater, que je crois avoir étudié avec quelque succès. Une règle fort sage, établie dans cet hospice, me fournit quelques-uns des renseignemens que je cherchais : au pied de chaque lit occupé, se trouve un bulletin sur lequel sont inscrits le nom du malade, le lieu de sa naissance, sa profession, la date de son entrée à l'hospice, la nature et les progrès de sa maladie. Ces indications dirigèrent les témoignages d'intérêt particulier que je donnai à quelques malades. La

première personne auprès du lit de laquelle je m'arrêtai était une jeune femme d'une petite ville de la Touraine, d'une figure douce, à laquelle une extrême pâleur donnait une expression touchante, dont elle était peut-être dépourvue en état de santé; elle était assise sur son lit, où elle lisait, en remuant ses lèvres, un chapitre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'une des sœurs hospitalières lui avait prêtée pour dissiper l'ennui de sa convalescence. Sa maladie était une suite de couches, et ses couches une suite de malheurs; elle avait épousé, c'est-à-dire elle avait été à la veille d'épouser un garçon orfèvre, qui partit pour rejoindre ses drapeaux, un jour trop tôt ou trop tard. Forcée de quitter la petite ville qu'elle habitait, pour éviter des questions et des remarques embarrassantes, elle était venue à Paris. Placée chez un bourgeois, sa femme avait pris de l'ombrage de son état, qu'elle n'avait point déclaré en entrant dans cette maison; elle était entrée dans une autre en qualité de bonne d'enfant; mais elle n'y demeura qu'autant de tems qu'il en fallut pour prouver à l'homme veuf chez

qui elle servait qu'on peut être à la fois honnête et malheureuse. Restée à Paris sans ressources et sans secours au moment où elle en avait le plus de besoin, elle avait été obligée de se confier aux soins d'une jeune sage-femme qui avait fait sur elle un funeste apprentissage : son enfant n'avait point vécu ; et, trois semaines après ses couches, elle avait reçu la nouvelle de la mort de son futur : la révolution qu'elle éprouva fut la cause de la maladie qui la conduisit à l'Hôtel-Dieu, et qui l'y retenait encore.

En traversant la salle dite de *la Clinique*, je fus frappé de la beauté des traits d'un homme dont la barbe noire couvrait la poitrine. Il s'aperçut que je le regardais avec attention : « Passez votre chemin, ou payez, me dit-il ; on ne me regarde pas *gratis*. » Je crus d'abord qu'il avait le délire ; mais son bulletin me mit au fait en m'apprenant que, par état, il servait de *modèle* aux peintres. Après avoir acquis le droit d'arrêter les yeux sur lui, j'adressai à cet homme quelques questions auxquelles il s'empresssa de répondre. « Comment se fait-il, lui

dis-je, que le prix où vous mettez vos séances, et l'empressement des artistes à se les procurer, ne vous laissent d'autres ressources, dans vos maladies, que de venir chercher un asile à l'hôpital? — C'est que j'ai un défaut qui dépense encore plus que je ne gagne : j'aime le vin ; j'en bois beaucoup, et les médecins prétendent qu'il est la cause de la maladie cruelle qui me ramène ici tous les deux ou trois ans : j'y resterai quelqu'un de ces jours, je le sens bien ; mais la volonté de Dieu soit faite. En attendant, je refais ici ma bourse et ma santé. Vous allez entendre cela : les peintres ont découvert que je n'étais jamais plus beau que lorsque j'étais bien souffrant ; en conséquence, je fais payer double les séances que je donne dans mon lit ; et comme on ne me laisse boire ici que de la tisane, j'économise par force, et je sors toujours de l'Hôtel-Dieu plus riche que je n'y suis entré. » Cet homme est peut-être le premier pour qui le chemin de l'hôpital ait été celui de la fortune.

Paris renferme un grand nombre d'hospices; j'aurai probablement l'occasion d'en visiter

quelques autres, et de revenir sur cet intéressant sujet, mais je ne terminerai pas ce Discours sans payer un juste tribut de vénération à ces sœurs hospitalières, aux vertus desquelles je ne connais rien de comparable, et dont l'institution seule suffirait pour prouver l'excellence d'une religion qui prescrit et qui récompense de pareils sacrifices.



N° XCIX. — 23 *novembre* 1813.

UNE SOIRÉE DU GRAND MONDE.

Combien d'oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix!

VOLT., *Epît.* en vers.

La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques qui ont leurs lois, leurs mœurs, leurs usages et leur jargon.

LA BRUYÈRE, *Caract.*

Ce qui était vrai du tems de La Bruyère l'est encore aujourd'hui, avec quelques modifications néanmoins. A l'époque où cet immortel écrivain publia ses *Caractères*, chacune des petites républiques dont il parle avait son domaine bien distinct, séparé par d'invariables limites; et telle était entre elles la difficulté des communications, qu'elles ne se connaissaient guère que par ouï-dire. Vers la fin du dernier

siècle, les secousses politiques ont renversé toutes ces barrières; et l'ordre nouveau qui les a remplacées a ménagé, dans l'intervalle qui les sépare, une pente douce qui établit, de l'une à l'autre, une circulation facile. Dans ma jeunesse, les femmes de finance passaient quelquefois, de rang en rang, jusqu'au premier, mais c'était sur un pont d'or. A l'abri du nom qu'elles avaient acheté, elles paraissaient à la cour; le lendemain, on les retrouvait dans leur famille, entourées de gros messieurs de la Ferme: elles étaient déplacées la veille, et se croyaient déplacées le lendemain.

La vanité, qui joue un si grand rôle dans la société et dans les sociétés, se fait sentir jusque dans la dénomination qu'elles ont prise. Dans chaque ville, la réunion de quelques hommes et de quelques femmes des classes privilégiées s'appelle *le monde:* à Paris, le monde se partage en *beau monde* et en *grand monde*. Le bon ton est la règle de l'un, l'étiquette est la reine de l'autre: à quelques nuances près, les usages sont les mêmes.

Les sociétés et les spectacles occupent ici la plus grande moitié de la vie d'un homme du

monde : le premier de ces délassemens se compose, pour lui, de *jours priés* et de *jours d'habitude*. Dans ceux-ci, la liberté et la confiance font ordinairement les frais d'un repas où d'anciens amis se réunissent périodiquement à la même table. Ces dîners n'ont rien de commun avec ces repas à jours fixes, où le maître d'une maison, dont on ne connaît souvent que la maîtresse, reçoit, comme à une table d'hôte, des gens qui, ne sachant où passer la soirée, viennent la commencer chez lui à l'heure où l'on dîne.

Les *dîners et soirées par invitation* sont, aujourd'hui, ce que je les ai vus de tout tems, une espèce de loterie où les chances favorables ne sont pas les plus communes, et dont se plaignent le plus ordinairement ceux qui n'y mettent rien, et ceux qui jadis y ont fait fortune. Et moi aussi, j'ai vu et je regrette ces *charmans soupers* d'autrefois, d'autant plus délicieux, je dois en convenir, que j'avais alors l'esprit jeune, l'imagination vive et l'estomac excellent. « Quelle société que celle de Mme d'Epinay ! me dit le bonhomme Merville : on ne reverra jamais rien de pareil ! Vous souvenez-vous

d'une certaine fête qu'elle nous donna en 57? — Je me souviens que vous aviez alors vingt-cinq ou vingt-six ans, et que votre liaison avec la belle Emilie de R*** date de cette journée. — Eh! mon Dieu, poursuit le vieux président d'Abancourt, vous me rappelez ces soirées ravissantes de Mme de Forcalquier, où Carmontelle composa ses premiers proverbes. — Que vous jouiez avec un talent remarquable et une figure charmante, qui vous valurent tant de succès? — Messieurs, interrompt un troisième, parlons des soupers de Mme de la Popelinière. Où trouverez-vous, je ne dis pas à présent, mais même dans vos souvenirs, une réunion pareille de gens de cour, de gens de lettres et d'artistes? — Et celles de Pelletier, que vous ne comptez pas? — Et celles de Mme de la Reynière, où j'ai vu *Touzet* pour la première fois? Touzet, ce mystificateur par excellence, dont vous partagiez les succès dans un genre de plaisanterie dont il ne faut peut-être pas regretter la perte. »

Ce petit colloque avait lieu, samedi dernier, au faubourg Saint-Germain, chez Mme la comtesse Elisa de Fontbonne, où quelques convives,

à peu près de mon âge, étaient arrivés, comme moi, une bonne heure avant le dîner. La comtesse était encore à sa toilette, et le comte n'était pas revenu de Saint-Cloud : nous causions debout, auprès de la cheminée; et je m'étais constitué le défenseur du tems moderne, que le président d'Abancourt allait condamner par défaut, lorsque la maîtresse de la maison, dans tout l'éclat de la parure et de la beauté, se présenta pour plaider sa cause. Mme de Fontbonne prit sa place au coin de la cheminée, dans un fauteuil réservé pour elle seule. Je remarque en passant que cet usage d'une place et d'un siége particuliers pour la maîtresse de la maison est déjà fort ancien; le bon ton, la politesse même, lui font une loi de ne l'offrir à aucune autre femme, quels que soient son rang et sa qualité; un très-grand âge et le titre de maréchale autorisaient seuls, autrefois, une exception à cette règle générale.

Peu à peu les jeunes gens et les femmes arrivèrent, celles-ci plus ou moins tard, suivant l'importance qu'elles voulaient se donner, ou l'effet qu'elles voulaient produire. La première occupation de ces dames, après avoir

embrassé ou salué la comtesse, suivant le degré ou la nature de leur liaison avec elle, me parut être, comme jadis, de s'examiner mutuellement, et de critiquer, chacune avec sa voisine, la parure de toutes les autres. J'avais déjà remarqué une grande baronne de Sarnet, dont la robe couleur hortensia et la coiffure à la chinoise contrastaient, de la manière la plus choquante, avec son âge, sa taille et l'expression très-prononcée de ses traits; la jolie Mme de L***, dont j'ai souvent parlé dans ces feuilles, se trouvait à deux places de la grande baronne: elle s'avança sur son fauteuil, et lui fit compliment, du ton le plus affectueux, sur l'élégance et le bon goût de sa parure. Je passai derrière la chaise de Mme de L***, et lui dis à l'oreille avec une véritable colère:

. . . .

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

« Bonhomme, me répondit-elle en riant, retournez dans votre cellule, relisez votre La Bruyère, et vous apprendrez le cas que l'on doit faire de l'éloge qu'une femme fait de la toilette d'une rivale. » Ce mot de rivale de-

mandait une explication que je réservai pour un autre moment.

La conversation qui précède un grand dîner se borne, pour l'ordinaire, à des lieux communs de politesse, à des phrases banales sur le tems, la saison et les spectacles. Il était près de sept heures lorsque le comte revint de Saint-Cloud ; il s'excusa avec beaucoup de grâce auprès des dames. Un quart d'heure après, on annonça que *madame la comtesse était servie.* Tout le monde se leva ; le président, qui renonce toujours le dernier aux vieilles coutumes, offrit sa main à sa cousine, Mme de L***, pour passer du salon à la salle à manger : « Volontiers, lui dit-elle tout bas en l'acceptant, mais sans tirer à conséquence, entendez-vous bien, mon cher président? car ces galanteries-là ne sont plus d'usage qu'à la Place-Royale. — Tant pis pour le faubourg Saint-Germain, répondit le président! » Après que la maîtresse de la maison eut disposé des places d'honneur auprès d'elle et de son mari, en désignant les personnes par leur nom, le reste des convives se plaça comme il convint à chacun : le président se mit auprès de moi.

J'avais surpris les regards d'une timide et discrète intelligence entre certain auditeur et une très-jolie petite prude, que j'observais pour mon instruction particulière : au moment où l'on se mettait à table, elle leva ses grands yeux bleus sur le jeune homme qui se tenait discrètement à l'écart, et les tourna doucement sur la chaise vide qui se trouvait près d'elle, et que, sans moi, le président aurait eu la maladresse d'envahir : l'auditeur entendit à merveille, et se hâta de venir prendre une place que personne, sans doute, n'eût occupée avec autant de plaisir et de profit. « Si, par hasard, vous êtes encore de ce monde dans une quarantaine d'années, dis-je à mon président, consultez cette petite dame, qui sera probablement dévote, et cet auditeur, qui sera peut-être un grand magistrat; vous verrez s'ils ne vous parlent pas des dîners de Mme de Fontbonne, comme vous me parliez, tout à l'heure, des soupers de Mme de Forcalquier. »

Il ne peut y avoir de conversation générale dans un dîner d'apparat; c'est presque toujours un ridicule à s'y donner que d'y élever la voix, et de prétendre fixer l'attention de quarante

convives, dont la plupart se connaissent à peine : il faut s'en tenir à causer avec les personnes à côté de qui le hasard ou votre adresse vous a placé. Après avoir écouté, pendant les deux premiers services, le frondeur d'Abancourt, que j'avais à ma droite, et qui ne voulait pas même convenir de nos progrès dans les arts industriels, en examinant les belles formes de l'argenterie, des candelabres, l'élégance des surtouts, la beauté des cristaux, en un mot la riche variété de tant d'objets dont se compose aujourd'hui le luxe de la table, j'adressai, pour la première fois, la parole à mon voisin de gauche, au moment où l'on servit le dessert ; et je ne tardai pas à regretter de m'être avisé si tard d'un aussi plaisant entretien. Jamais la confiance de la sottise ne s'était montrée à mes yeux sous des dehors plus comiques, sous des traits plus en rapport avec l'ame matérielle dont ils portaient l'empreinte. Le *Sénéchal* de la comédie des *Originaux* n'est qu'une pâle copie de ce burlesque personnage ; un trait de sa conversation suffira pour le faire connaître : il me parla du chagrin que lui avait causé le mariage d'un de ses neveux : « Vous

saurez, ajouta-t-il, que la fille que cet imbécille s'est avisé d'épouser n'a rien, ce qui s'appelle rien, ni au physique, ni au moral ; au physique elle est laide, et au moral elle n'a pas le sou. »

On prit le café à table : en rentrant dans les salons, où les cassolettes allumées exhalaient tous les parfums de l'Orient, nous y trouvâmes plusieurs personnes qui se rendaient à l'invitation du soir. Bientôt la foule devint telle, qu'il fallut songer à rompre le cercle des femmes, en les distribuant autour des tables de jeu. Quand les parties furent arrangées, la comtesse passa dans la galerie où M. de Fontbonne se promenait en parlant d'affaires avec quelques grands personnages; elle lui dit un mot à l'oreille, et sortit, accompagnée de deux ou trois dames, sans que personne, excepté moi peut-être, s'aperçût de son absence. Elle reparut au bout d'une heure : « Comment avez-vous trouvé la Grassini?, lui dis-je, de manière à n'être entendu que d'elle seule. — Qui vous a dit que je revenais des Bouffons, maudit Argus? — La mode, Madame, qui n'aurait pas manqué de jeter les

hauts cris, si vous ne vous étiez pas montrée aujourd'hui dans votre loge. — Et bien ! vous avez deviné juste ; je viens d'entendre deux scènes des *Horaces ;* la musique en est *charmante ;* voilà ma critique : la Grassini est admirable ; c'est la seule cantatrice italienne (du moins de toutes celles que j'ai entendues) qui ait autre chose qu'un gosier. Je suis sortie après le bel air, *Frenar vorrei le lacrime*, qu'elle a chanté avec une ravissante perfection.

A la suite du jeu, qui finit avant onze heures, M. Corbonnelle se mit au piano : on fit de la musique et j'ai vu le moment où l'on allait convenir que certains morceaux de *Didon*, d'*Armide* et des *Danaïdes*, pouvaient soutenir la comparaison avec les *Pirro*, les *Destruzione di Gerusalemme*, et autres chefs-d'œuvre de même espèce et de même pays.

Vers minuit on joua des *Proverbes* : en un instant un petit théâtre fut préparé à l'une des extrémités de la galerie. On commença par *l'Enragé*, vieux proverbe de Carmontelle, et l'on finit par le *Songe d'un Honnête Homme* : cette petite pièce, qui fait partie d'un Recueil publié l'année dernière par Mme Victorine M***,

sous le titre de *Soirée de Société*, a le mérite de ce genre de production, la vérité, le naturel et la grâce.

On servit ensuite à souper; très-peu de personnes se mirent à table : on offrit aux autres des glaces, du punch; et vers deux heures, lorsque je sortis (aussi satisfait qu'on peut l'être à mon âge d'une soirée si bruyante), il restait encore quelques joueurs, et même quelques joueuses intrépides, qui voyaient avec peine fuir le dernier rob d'un whist, dont ils font l'affaire, le plaisir et l'espoir de leur vie entière.



N° C. — 4 *décembre* 1813.

UN JOUR DE SPECTACLE GRATIS.

Natio comœdia est....
Juv., Sat. 3.

Le peuple est lui-même un spectacle.

Quoi qu'en disent les poètes, dont les erreurs aimables nous déguisent assez souvent de dures vérités, les souvenirs, pour la plupart des hommes, ne sont que des regrets. Il faut être bien philosophe pour savoir jouir de ses privations, et pour se consoler du bien qu'on a perdu par la pensée qu'il ne peut plus renaître. Je ne suis donc pas, humainement parlant, de l'avis de saint Augustin, qui recommande aux vieillards *de rester sans cesse amoncelés en eux-mêmes, et de regarder la vie s'écouler goutte à goutte*. Rien ne me semble plus pénible que l'observation d'un pareil précepte, et je ne m'étonne pas que

les Indiens aient mis au premier rang des supplices volontaires que s'infligent les plus dévots et les plus courageux fakirs, l'obligation de s'examiner intérieurement et de rester assis, pendant dix heures chaque jour, les yeux fixés sur le bout de leur nez, sans pouvoir les en détourner un seul instant. Je crois plus conforme aux vœux de la raison et de la nature, de conseiller aux hommes parvenus à la dernière saison de la vie de porter leurs réflexions au dehors : ils n'ont plus ni profit ni plaisir à s'occuper d'eux-mêmes, mais ils peuvent encore s'occuper à regarder les autres ; leurs actions n'ont plus d'autorité, mais leur expérience peut encore être utile ; ce sont de vieux chevaliers, assis en dehors de la barrière, qui jugent d'autant mieux les coups qu'ils ne sont plus capables d'en porter.

Je le dis à ma louange ou à ma honte, comme on voudra, mais j'aime à sortir de ma cellule, à rôder au hasard, à me promener sans but ; je vois, j'écoute, j'examine, je tue le tems, qui me le rendra bien, et j'observe les autres, pour ne point songer à moi. Les endroits où se porte la foule sont ceux que je préfère ; je crois assister à un spectacle, et je m'y amuse d'au-

tant plus, que j'en dispose ordinairement la pièce à ma fantaisie. Dans une grande réunion d'hommes, j'en choisis quelques-uns que je charge, à leur insu, des rôles principaux : tel personnage me représente un vice, tel autre un ridicule; je prends une scène dans une rue, une situation dans l'autre; et, de tout cela, je compose de petits drames dont les acteurs ont un mérite qui manque trop souvent à ceux de nos théâtres, celui de s'identifier avec les personnages qu'ils représentent

La passion pour les spectacles est peut-être encore plus vive, en France, dans le peuple que dans le grand monde : c'est presque le seul plaisir dont le pauvre envie aux riches la jouissance : aussi les *spectacles gratis* sont-ils, de tous les divertissemens qu'on peut offrir à la multitude dans les fêtes publiques, celui qu'elle reçoit avec le plus d'empressement et de reconnaissance.

Je ne m'arrêterai pas à la recherche des causes de ce goût, si ancien et si général; et je ne répèterai pas les réflexions qui ont été faites, avec tant de raison et si peu de fruit, sur l'inégalité des récompenses pécuniaires accordées de tout tems à ceux qui servent leur pays et à ceux

qui l'amusent. La condition d'un *comédien* à Athènes, d'un *mime* à Rome, d'un *chanteur* dans l'Italie moderne, d'un *torreador* en Espagne, d'un *boxeur* en Angleterre, et d'un *danseur* en France, a toujours été la plus lucrative. Macrobe parla de la prodigieuse fortune du comédien *Æsopus*, qui laissa cinq millions de patrimoine à son fils, lequel fils (s'il faut en croire Horace) voulut, en faisant dissoudre une perle dans le vinaigre, donner à sa maîtresse le singulier plaisir d'avaler d'un trait soixante-quinze mille francs. On conviendra, j'espère, que nos acteurs ne sont pas aussi prodigues, et que nos courtisanes ne sont pas aussi gourmandes.

Roscius, indépendamment d'une somme considérable qu'on lui payait pour chaque représentation, avait, sur le trésor public, un traitement qu'on évalue à plus de neuf cents francs par jour : *tanta fuit gratia ut mercedem diurnam de publico mille denarios, sine gregalibus, solus acceperit*. Les feux de la meilleure de nos danseuses ne s'élèvent pas encore à ce prix-là. Je pourrais citer, sur le même sujet, une foule d'anecdotes anciennes et modernes; mais c'est du

public, non des acteurs, que je dois m'occuper aujourd'hui.

Le tableau d'une de ces solennités dramatiques, où le peuple est admis *gratis*, est un de ceux que j'observe avec le plus d'intérêt; j'aime à étudier les impressions de cette classe de spectateurs étrangers à toute espèce de passions, de coteries, d'intrigues de loges ou de coulisses, qui n'entendent que ce qu'on leur dit, qui ne voient que ce qu'on leur montre, et dont le bon sens et l'instinct dirigent l'opinion avec tant de justesse. Je me suis procuré ce plaisir samedi dernier.

L'usage des représentations *gratis* ne remonte pas très-haut : la première, autant qu'il m'en souvient, se donna en 1660, à l'occasion de la paix des *Pyrénées*. Ce grand événement, qui terminait la guerre par le mariage de Louis XIV, produisit une vive sensation; et le cardinal Mazarin la porta jusqu'à l'enthousiasme en ouvrant au peuple *l'Hôtel de Bourgogne*. Par un surcroît de galanterie sans autre exemple, ce fut une pièce nouvelle (*le Stilicon*, de Thomas Corneille) que l'on joua dans cette représentation *gratis*,

dont Loret, journaliste-poète, rend compte de cette manière, dans sa *Muse Historique* du 21 janvier 1660 :

Floridor et ses compagnons,
Sans être invités, ni semons
Que par la véritable joie
Que dans le cœur la paix envoie,
Pour réjouir grands et petits,
Jeudi récitèrent *gratis*,
Une de leurs pièces nouvelles,
Des plus graves et des plus belles,
Qu'ils firent suivre d'un ballet,
Gai, divertissant et follet ;
Contribuant de bonne grâce
Au plaisir de la populace,
Par cette générosité,
Autrement libéralité,
Qui fait une évidente marque
De leur zèle pour le monarque.

On a conservé ces vers, tout mauvais qu'ils sont; c'est qu'ils disent quelque chose : on en laisse mourir tous les ans des milliers qui valent beaucoup mieux; c'est peut-être qu'ils ont le malheur de ne rien dire.

Depuis cette époque, les représentations *gratis* ont été mises au nombre des réjouissances publiques. Dès le matin de ces jours de

fête, la foule est autour des affiches; et quelques orateurs populaires en font lecture, à voix haute, en estropiant, d'une manière quelquefois très-comique, le titre des ouvrages. Chaque théâtre a ses amateurs; mais c'est, surtout, le long des quais et à la Halle qu'il est curieux d'entendre raisonner sur le mérite des pièces, sur le talent des acteurs et sur la priorité des genres.

Les Dames de la Halle, qui n'ont pas encore oublié qu'elles avaient autrefois le privilége des premières loges, se voient, avec regret, confondues avec la canaille; mais le plaisir l'emporte sur la vanité. Dès midi, l'échoppe est fermée, l'éventaire est reporté à la maison; et, sans calculer que le tems et l'argent que l'on perd en quittant le travail d'aussi bonne heure font une véritable dépense du spectacle *gratis*, on court se placer, deux heures d'avance, à la porte du théâtre que l'on a choisi. Il est digne de remarque que l'empressement avec lequel la foule se porte aux différens spectacles qui lui sont ouverts est en raison inverse de l'amusement qu'elle doit raisonnablement s'y promettre. Goûter pour rien un plaisir que les gens du

monde paient huit ou dix francs, est la cause principale de la préférence que la multitude accorde en cette circonstance, aux grands théâtres sur les autres : il s'y mêle aussi l'apparence d'une supériorité de goût et de jugement, dont chacun est bien-aise de se prévaloir avec ses voisins. Cette remarque n'échappera pas à ceux qui prendront la peine, ou plutôt le plaisir, de s'arrêter quelques momens, un jour de *gratis*, devant la porte du théâtre des Variétés, pour écouter les propos qui s'y tiennent : c'est tout juste, quoique en d'autres mots, la contre-partie de ce qu'ils auront pu entendre la veille dans les loges de bonne compagnie : « *Tu es surpris de me voir là, pas vrai? mais, dame, c'est qu'il n'y a pas moyen d'approcher de l'Opéra et des Français. Quand ça se peut, nous n'allons pas ailleurs : faut de la musique à Manon, et à moi de la tragédie. Ici, c'est des bêtises; mais c'est égal; puisque nous y v'là, nous y rirons comme vous autres.* »

Il faut choisir; c'est au Théâtre-Francais que je vais achever le cours de mes observations : la foule est immense, elle s'agite, se presse, comme les flots de la mer..... Les portes s'ou-

vrent : l'Océan ne s'est pas précipité avec plus de violence dans le bassin de Cherbourg ; la tourbe inonde en un moment le péristyle, les escaliers, les corridors, le parterre et les loges ; l'aspect de la salle est tout-à-fait changé. Ces premières loges où brillaient, la veille, les plus jolies femmes de Paris ; cet orchestre, ces balcons, où se montraient nos jeunes élégans ; ce parterre où s'organisait une cabale ; ces loges grillées où se dénouait une intrigue, sont uniformément remplis, sans distinction d'âge, de sexe ni de rangs, par la fruitière en battant-l'œil, par le fort de la Halle en chapeau gris, par le charbonnier et le perruquier, chacun dans son habit de poudre.

On parvient, avec beaucop de peine, à se placer, c'est-à-dire à s'entasser en pyramide, les uns sur les autres, de manière à faire craindre aux habitans du parterre l'éboulement des spectateurs du cintre. C'est alors que s'établissent, de tous les coins de la salle, des conversations en style grivois, que les élèves de Vadé s'empressent de recueillir, au profit de Brunet et de son théâtre.

Pour faire passer le tems, chacun crie,

hurle, siffle, trépigne : enfin la toile se lève; et, dès lors, le plus grand silence règne dans cette assemblée, jusque là si tumultueuse : le moindre bruit, pendant le cours de la représentation, est puni de l'expulsion soudaine de celui qui l'a causé. Là, point d'élégantes arrivant à huit heures, au milieu d'une scène intéressante, et fermant avec fracas la porte de leur loge, pour attirer tous les yeux sur elles; là, point d'applaudisseurs à gage, à qui l'on a, pour ainsi dire, noté sur la pièce les endroits qu'ils doivent applaudir; là, point de parti pris contre telle et telle actrice, contre tel et tel ouvrage, point d'influence de journaux, de coteries, de salons : le public de ces jours de *gratis*, par cela même qu'il va rarement au spectacle, y porte une attention que rien ne peut distraire, un jugement que rien ne peut corrompre. Pris séparément, chacun des individus qui le composent n'eût peut-être pas compris un des vers de *Zaïre*; mais cette réunion d'hommes, également dépourvus de lumières, semblables à ces gerbes humides qui s'embrasent spontanément dans le grenier où on les entasse, se trouve douée tout à coup d'une

chaleur de sentiment, d'une finesse de goût, qui lui permettent de saisir toutes les beautés de l'ouvrage, et d'apprécier tous les efforts des acteurs.

Zaïre, ce chef-d'œuvre de pathétique, éternel honneur de la scène française, est du petit nombre des ouvrages qui plaisent également à toutes les classes de spectateurs. Je ne crois pas qu'il ait jamais produit plus d'effet, qu'il ait, en aucun tems, fait couler plus de larmes, que dans cette représentation *gratis*; d'où l'on peut conclure que, dans quelque classe que l'on choisisse les juges, quand on les réunira en grand nombre, sans prévention et sans préjugés, on en obtiendra toujours un arrêt équitable, contre lequel le bons sens et le bon goût n'auront point à s'inscrire.

Il s'en faut que la sortie du spectacle *gratis* soit aussi prompte que l'entrée : la toile est à peine baissée que le tumulte recommence : la foule s'écoule lentement, et semble quitter à regret des lieux où elle prévoit qu'elle sera long-tems sans rentrer. Mais le lustre et la rampe s'éteignent : il faut prendre son parti, et quitter le palais d'Orosmane pour regagner son galetas.

Le retour est encore de la fête : toute la famille n'a pas été au spectacle ; la ménagère a gardé le logis avec ses plus jeunes enfans : on veut lui donner une idée de la pièce ; sa fille aînée qui a *la parole en main*, à ce que dit son père, se charge de la narration ; et les infortunes de la famille de Lusignan, racontées d'une manière un peu bourgeoise, au souper du savetier, conservent néanmoins assez d'intérêt dans le récit, pour faire naître, chez sa femme, un vif désir d'en voir, une autre fois, la représentation.



N° CI. — 11 *décembre* 1813.

L'HERMITE DE LA GUIANE.

Duc me, parens celsique dominator poli,
Quocumque placuit, nulla parendi mora est :
Adsum impiger. Fac nolle ; comitabor gemens,
Malusque patior quod bono licuit pati.
SENECA, Cléanthe.

Souverain maître du monde, en quelque lieu que ta volonté me conduise, j'y marcherai sans crainte et sans délai. De quoi me servirait la résistance ? j'obéirais à regret ; je n'en serais pas moins forcé d'obéir.

L'ANNÉE touche à sa fin. J'ai avec le tems un compte ouvert que je solde régulièrement à la même époque, en récapitulant les faits et les événemens de quelque importance qui ont marqué autour de moi le cours de l'année qui s'achève. Ce résumé très-succinct, semblable à celui que j'ai présenté l'année dernière à mes lecteurs, est

le texte d'une correspondance que j'entretiens, depuis vingt ans, avec le plus vieux et le plus ancien de mes amis, qu'une suite d'événemens extraordinaires a conduit et fixé dans un désert de l'Amérique méridionale. Comme c'est à lui que j'adresse la *Revue de cette Année* 1813, et que j'aurai probablement occasion, par la suite, de publier quelques-unes de ses lettres, j'ai pensé qu'un Précis de ses aventures pourrait servir d'instruction et de recommandation à ce singulier personnage.

J'ai eu, pour compagnon d'enfance et pour camarade d'études, le fils d'un ami de mon père. Le chevalier de Pageville était le cadet d'une bonne famille de Normandie, laquelle, pour faire un apanage à son aîné, ne lui laissa que le choix d'une abbaye ou d'une croix de Malte : il n'hésita pas. Dès ses plus jeunes ans, le chevalier s'était fait remarquer par un caractère aventureux, par un amour de l'indépendance, qui ne s'accordent guère avec l'état ecclésiastique. Ses études achevées, il alla se faire recevoir garde-marine à Brest. Nous nous séparâmes avec une peine extrême ; et j'aurais été inconsolable de le voir partir avec son habit bleu,

ses boutons à l'ancre, son chapeau bordé, sa veste, sa culotte et ses bas rouges, si je n'avais eu l'espoir d'être bientôt moi-même revêtu d'un habit uniforme.

Le chevalier s'embarqua sur *le Majestueux*, commandé par M. de Forbin ; trois ans après, nous nous trouvâmes à Minorque. Celui que j'avais connu au collége, ne lisant que les aventures de *Robinson Crusoé*, du *Chevalier Desgatines*, du *Capitaine Viot*, ne rêvant que naufrages, qu'îles désertes, avait dû être une des premières victimes des sophismes de Rousseau ; et je ne fus pas surpris de l'enthousiasme avec lequel il me parla du fameux discours anti-social qui venait de remporter le prix à l'Académie de Dijon. Nous revînmes ensemble à Paris : pendant les trois mois qu'il y passa, il se prit de la passion la plus extravagante pour la petite Nanine, danseuse de la foire Saint-Germain, qu'il ensorcela au point de la faire consentir à prendre un habit de mousse et à le suivre à Rochefort, où il s'embarqua de nouveau sur le vaisseau *l'Apollon*, qui faisait partie de l'escadre destinée à la station des mers de l'Inde.

Six ans s'étaient écoulés sans que j'eusse entendu parler de lui : je m'embarquai moi-même avec un bataillon du régiment où je servais pour me rendre à Pondichéry. Un des officiers de notre vaisseau, qui avait servi sur *l'Apollon* avec Pageville, m'apprit que, dans une relâche à la côte du Malabar, le chevalier était descendu à terre avec son mousse, et qu'il n'avait plus reparu. Celui qui me faisait ce récit ne doutait pas, et je ne doutais pas moi-même, que la mort ne l'eût arrêté dans cette carrière d'aventures, hors de laquelle il ne voyait que préjugés et qu'ennui dans ce monde. La chance des événemens de le guerre où nous étions alors engagés me conduisit, quatre ans après, sur la côte d'Orixa, où le détachement des Cypayes que je commandais fut attaqué, tout auprès d'Ianoh, par une troupe de Marattes; l'engagement qui s'ensuivit se termina à notre avantage, et fit tomber entre nos mains le chef de la troupe ennemie, dont le cheval avait été tué : on l'amena dans ma tente; je lui adressai quelques mots en langage *talinga* que je commençais à balbutier. On peut juger de ma surprise, lorsque, pour toute réponse,

il me sauta au cou en m'appelant par mon nom; c'était le chevalier de Pageville. Obligé de resserrer en peu de mots des événemens qui se sont passés dans un demi-siècle, je supprime tous les détails; et, pour rendre ma narration plus vive, je cède la parole à mon prisonnier :

« Vous avez su que Nanine m'avait suivi à bord de *l'Apollon;* le secret de son sexe ne tarda pas à être découvert. M. de Saint-Hilaire, notre capitaine, me fit, à ce sujet, des reproches que je reçus assez mal, et poussa la sévérité jusqu'à m'obliger de mettre à terre, dans le premier établissement français où nous relâchâmes après une traversée de six mois, cette jeune et tendre fille qui s'était si généreusement attachée à mon sort, et que j'aimais avec idôlatrie.

Mais l'eussé-je *aimée* moins, comment l'abandonner ?

» Je pris sur-le-champ mon parti : je quittai le vaisseau avec elle; et, dès le lendemain, sans en donner avis à personne, je frétai une petite barque qui nous conduisit à Surate. Cette ville est une des plus agréables du monde : nous y menâmes joyeuse vie aussi long-tems que du-

rèrent quelques milliers de piastres que j'avais apportés avec moi ; mais l'argent s'épuisa, et je commençai à être inquiet de l'avenir, non pour moi, mais pour ma jeune compagne, dont l'amour n'était point à l'épreuve de la misère. Nanine était une seconde *Manon Lescaut*, plus fidèle peut-être dans la prospérité, mais tout aussi prompte à prendre son parti dans l'infortune. Sa beauté, ses talens l'avaient fait connaître à Surate non-seulement de tous les Européens, mais de tous les grands du pays : quelques-uns de ces derniers, qui l'avaient vue danser, et qui, pour cette raison, la croyaient esclave, m'en avaient offert des sommes considérables ; et nous avions souvent ri ensemble de ces étranges propositions. Un soir, comme je revenais de la loge française, pour traiter de notre passage sur un vaisseau qui devait incessamment faire voile pour l'île-de-France, je ne trouvai plus Nanine au logis : une des femmes qui la servaient me remit, de sa part, une lettre encore humide de ses larmes, où, sans me laisser soupçonner le parti qu'elle avait pris, elle m'invitait à supporter avec courage une séparation qu'elle avait crue nécessaire à mon

bonheur et au sien : mon étonnement fut égal à mon désespoir. Pendant huit jours que je restai encore à Surate, et que j'employai à découvrir ses traces, il me fut impossible d'obtenir le moindre renseignement. Réduit au point de ne pouvoir payer mon passage sur le bâtiment où je devais m'embarquer, j'acceptai le commandement d'une escorte de *lascars**, dont les petits bâtimens ont besoin d'être armés pour se défendre contre les pirates dont ces parages sont infestés.

» Au moment où nous levions l'ancre, une pirogue s'approcha du bâtiment ; quelques Indiens qui la conduisaient déposèrent à bord de notre navire une grande caisse à mon adresse, et ils s'éloignèrent sans répondre à aucune des questions que je leur fis. J'ouvris cette caisse, et je trouvai, parmi des provisions de bouche de toute espèce, une bourse qui contenait six cents pagodes (environ cinq mille francs). Rien ne m'indiquait à qui j'étais redevable d'un pareil service, mais le mystère même dont s'entourait mon bienfaiteur ne me permit pas

* Soldats de louage.

de méconnaître la main de la volage Nanine. Comment s'était-elle procuré les ressources qu'elle me forçait de partager? Quel était son sort? Qu'est-elle devenue depuis? Je l'ignore; et je n'ai, à cet égard, que des soupçons dont il est inutile de vous entretenir.

» A la pointe du jour, le lendemain de notre départ de Surate, nous fûmes assaillis par une vingtaine de chaloupes marates, armées chacune de deux petites pièces de canon : nous en avions coulé bas cinq ou six, et nous aurions facilement échappé aux autres, si tous les pirates de la côte, dont les vents ne nous avaient pas permis de nous éloigner, ne se fussent mis à notre poursuite. Après un combat de cinq ou six heures, notre bâtiment fut pris, et je perdis tout ce que je possédais; je fus fait esclave, et conduit dans l'intérieur des terres. Il y avait trois mois que j'étais employé chez mon patron, à porter des briques et à tailler des piquets pour les tentes; je m'ennuyais de cet état, et je voulais en sortir à quelque prix que ce fût. Le nabab de Visapour traitait alors avec le *Pescha* chef de la république maratte, de la levée de plusieurs escadrons qu'il voulait prendre à

sa solde; mon maître consentit à m'incorporer dans la petite troupe qu'il devait fournir pour son contingent, et de laquelle il me donna le commandement dès la seconde campagne.

» J'étais entré dans les quatre circars, pour me rapprocher de M. de Bussy, à qui je voulais m'offrir comme médiateur d'une alliance avec les Marattes que je croyais utile aux intérêts de la France : nous vous avons attaqués, comme c'est l'usage des gens que je commande, sans nous informer à qui nous avions affaire, et parce que nous nous croyons les plus forts. Vous savez le reste. »

Après avoir passé plusieurs jours avec ce cher aventurier dans les épanchemens de la plus vive amitié, je le chargeai d'une lettre pour le général français auprès duquel il se rendit; deux mois après, il m'écrivit pour m'apprendre qu'après avoir échoué dans un projet, à l'adoption duquel la prééminence des Français aux Indes était visiblement attachée, il s'était associé avec un de ses compatriotes pour mener le genre de vie qui convenait le mieux à son

humeur indépendante et vagabonde ; ce qui voulait dire (je l'ai su depuis) qu'un négociant de Pondichéry leur avait fait présent de la carcasse d'un petit bâtiment avec lequel ils se proposaient d'aller à la recherche de ces nids de *salanganes*, si estimés dans l'Orient, et dont ils se proposaient de trafiquer avec les Chinois, qui les paient au poids de l'or : notre correspondance régulière date de cette époque.

Après une foule d'aventures, conséquence naturelle d'un pareil genre de vie, le chevalier, qui s'était enrichi en dénichant les oiseaux des îles Schelles, vint s'établir à Tutucorin, en qualité de fermier du roi de Tavancor, pour la pêche des perles : il y passa dix ans.

Les premiers éclairs de la révolution française (qu'il avait pris, comme tant d'autres, pour l'aurore d'un jour nouveau) le rappelèrent dans sa patrie ; les malheurs qu'il éprouva, les périls qu'il courut dans cette effroyable tourmente, appartiennent moins à son histoire particulière qu'à celle de cette mémorable époque. Dans la dernière crise de cette fièvre politique, il fut condamné à la déportation à la Guiane :

la vie qu'il avait menée jusqu'ici le rendait moins sensible qu'un autre à cet abus de pouvoir.

Enfermé avec plusieurs compagnons d'infortune dans le fort de Sinnamary, il chercha et ne tarda pas à trouver le moyen d'en sortir ; mais au lieu de se rapprocher des bords de la mer, il s'enfonça dans cette immense solitude, et alla s'établir, avec quelques nègres qu'il avait achetés à Cayenne, sur les bords de l'Oyapoc, à peu de distance d'une peuplade de sauvages qui l'accueillirent comme un ami, et qui l'aiment aujourd'hui comme un bienfaiteur.

Depuis qu'une main puissante et secourable a replacé l'Etat sur ses antiques bases, j'ai vainement invité mon pauvre ami à rentrer en France : « L'instinct, m'a-t-il répondu, finit » toujours par triompher ; la civilisation n'était » pas mon fait et je n'ai plus le tems de re- » commencer l'éducation dont j'aurais besoin » pour vivre en *bonne compagnie :* je reste avec » mes sauvages, je veux mourir avec eux ; » ce qui n'empêche pas que *l'Hermite de l'Oré-* » *noque* ne soit tendrement attaché à son

» vieux camarade, *l'Hermite de la Chaussée-*
» *d'Antin.* »

Tel est le singulier personnage à qui j'adresse la *revue de cette année* 1813, objet de mon prochain Discours.



N° CII. — 25 *décembre* 1813.

REVUE DE L'AN M. DCCC. XIII.

—

Celebrare domestica facta
Ætas. . . . .
Hor., Od. 11.

Parlons de nos affaires
Ne demandons pas que les choses se fassent comme vous le souhaitez; mais tâchez d'acquiescer à la manière dont elles se font.
Diog. Laer., *Caract. d'Epict.*

L'HERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN,

A

L'HERMITE DE LA GUIANE : Salut.

Je crois vous voir, mon vieux camarade, au déclin du jour, à la porte de votre *case*, devant laquelle vous faites brûler des herbes sèches pour vous débarrasser des maringouins,

au moment où votre bon nègre Topino vous apporte de Cayenne la lettre que vous recevez de moi tous les ans à la même époque ; vous l'ouvrez avec empressement, et, avant d'en commencer la lecture, vous faites, avec moi, la triste réflexion que nous sommes nés dans le même village, et que nous mourrons à quinze cents lieues l'un de l'autre.

Je sais bien que la mort, qui confond tous les tems, rapproche aussi toutes les distances : cependant il y a je ne sais quelle consolation (demandez plutôt à vos sauvages) à penser que nos cendres se mêleront à celles de nos pères, et que les amis qui nous survivront ne pleureront pas sur un froid cénotaphe. Mais laissons là ces vieilles idées de l'autre monde, et voyons un peu ce qui se passe dans le meilleur petit coin de celui-ci. Vous avez beau vouloir tenir rancune à notre France et la rendre responsable de l'injustice dont vous avez été victime, vous êtes misanthrope par principes et Français au fond du cœur. C'est en vain que vous avez été vous choisir une retraite parmi les sauvages de l'Orénoque, *par mépris pour les nations civilisées ;* c'est en vain que vous goûtez,

avec tant de délices, les charmes d'une vie indépendante, le souvenir de votre patrie occupe encore la plus grande partie de ces jours que vous passez, à l'abri d'un paletuvier, à voir travailler vos nègres en fumant votre *gargouli*. Je vous suis, mon vieux boudeur, jusque sur ce lit de nattes, où vous rêvez, au bruit importun des moustiques, à ce Paris dont il vous est plus aisé de médire aujourd'hui qu'il ne vous était facile de le quitter autrefois, lorsque Nanine en faisait les honneurs au jeune chevalier de Pageville. Vous voyez que je commence cette lettre, comme toutes les autres, par des reproches, et en vous invitant à revenir en France : vous y répondrez, comme à l'ordinaire, en m'engageant à venir habiter la Guiane; pour vous rappeler, je vous présente la cage; pour me séduire, vous me montrez la forêt : efforts inutiles de part et d'autre; les oiseaux sont trop vieux, l'un finira sur son bâton et l'autre sur sa branche. Arrivons, maintenant, à la revue annuelle que vous attendez de moi avec une impatience qui venge votre cœur des torts de votre esprit.

Vous avez servi long-tems dans les rangs de nos braves; vous avez été bercé des glorieux

récits qui attestent que la plus ancienne monarchie de l'Europe en est aussi la plus illustre; je vous ai vu, plus d'une fois, dérogeant à votre système de cosmopolisme, vous enorgueillir d'être né aux rives de la Seine, et vous enthousiasmer au souvenir de ces beaux mouvemens de patriotisme qui, selon vous et moi, honorent plus un peuple que les plus brillans trophées de sa gloire militaire. Quelle émotion n'éprouveriez-vous pas, en contemplant cette phalange de héros, que la trahison seule pouvait ébranler, que les élémens seuls ont pu vaincre, adossée contre nos frontières et faisant tête à l'Europe entière liguée contre nous, avec cette même fermeté, avec cette même audace qui lui avait soumis tant d'empires! Vous ne sauriez ce qu'il faut admirer davantage de la valeur plus qu'humaine de nos défenseurs, de leur dévouement à la patrie, ou de cette inaltérable confiance dans le génie d'un chef qui les a toujours conduits à la victoire! L'idée que vous avez de votre nation s'agrandirait encore à la vue des circonstances difficiles où elle se trouve. Il en est des grands peuples comme des grands hommes : pour connaître leur stature

morale, il faut les mesurer au moment du péril. Les Français plaident aujourd'hui, comme Cicéron, *pro domo suâ* : après vingt ans de guerre, nos ennemis, qui nous croyaient épuisés par nos triomphes, ont menacé la France ; et la France, bravant leurs efforts, a dit à son souverain :

Hic ames dici Pater atque Princeps :
Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Cæsar. *

Vous aurez de la peine à croire que les soins et les sacrifices de toute espèce qu'exigent d'aussi impérieuses circonstances n'aient pas, un moment, ralenti les travaux immenses qui ont pour objet la splendeur de l'empire et l'embellissement de la capitale. Après six cents ans d'une existence imparfaite, le Louvre, *qui serait terminé depuis long-tems s'il eût été destiné à loger le général d'une congrégation de*

* Aimez à vous entendre donner ici le beau nom de Père et de Prince de la Patrie; et ne souffrez pas que les Parthes fassent impunément des courses dans l'Empire que vous gouvernez.

HOR., od. 2, livr. I.

moines, est enfin achevé, à la gloire immortelle du prince qui a tiré cet antique palais de nos rois des décombres où il était depuis si long-tems enseveli. Vingt autres monumens, aussi brillans qu'utiles : *le palais de l'Université*, *l'hôtel des Archives*, *l'hôtel des Postes*, *la Bourse*, *l'arc-de-triomphe de l'Etoile*, etc., s'élèvent de toutes parts, et attesteront aux siècles à venir l'éclat dont les arts ont brillé dans celui-ci.

Vous n'aurez plus occasion de vous plaindre, monsieur le sauvage, de ces *vestiges de barbarie* dont cette ville superbe offrait, naguère, l'affligeant contraste. Des marchés spacieux et commodes ont remplacé, dans Paris, ces halles dégoûtantes qui obstruaient quelques rues sales et étroites. Cette année a vu terminer un des marchés nouveaux dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin-des-Champs, et jeter les fondemens de trois autres, dans la rue des Blancs-Manteaux, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Carmes de la place Maubert, et dans l'enceinte qu'occupait autrefois cette foire Saint-Germain, dont le nom pourrait bien vous arracher un soupir.

Turgot, dans le dernier siècle, avait proposé de purger Paris de ces immondices, de ces ruisseaux de sang qui corrompent l'air et affligent les regards, en établissant les tueries des bouchers auprès des barrières. Ce projet d'un ministre patriote reçoit aujourd'hui son exécution. Quatre *abattoirs*, que l'on peut comparer, pour la beauté, l'étendue, et la distribution des bâtimens, à ces *mancella magna* que l'on admirait autrefois à Rome, s'élèvent à l'extrémité des principaux faubourgs, et correspondent aux quatre grandes divisions de la capitale. L'*abattoir* situé au haut du faubourg Montmartre est à peu près terminé.

Du pont d'*Austerlitz* au pont d'*Iéna*, où, pour être entendu de vous, du Jardin-des-Plantes à l'Ecole-Militaire, la Seine promène aujourd'hui son cours entre des quais superbes. Dix ans auront achevé cette grande et noble entreprise, qui suffirait à l'illustration d'un règne.

En face de cette Ecole-Militaire, que vous avez vu bâtir, et dont la pensée contient toute la gloire de Louis XV, on a construit le superbe pont d'Iéna, à l'entrée duquel doivent être placées deux statues équestres.

Je vous ai parlé, dans une de mes lettres, des routes du Simplon et du Mont-Cenis, des ports, des canaux en construction sur plusieurs points de l'empire, de l'ouverture de ce bassin de Cherbourg, un des plus beaux monumens de l'industrie et de la patience humaine; c'est de Paris seul qu'il est question dans cette revue, où je n'envisage que les événemens d'une année.

Il est impossible de dire un mot de l'état actuel des sciences, sans parler de la perte récente qu'elles ont faite par la mort de Lagrange. L'Europe avait placé dans ses mains le sceptre d'Uranie : après avoir justifié son choix par des travaux qui lui assignent sa place entre les Newton, les Leibnitz et les Euler, il a payé sa dette à la nature, en léguant ses ouvrages et sa mémoire à des hommes dignes d'apprécier un pareil héritage. A aucune époque, les sciences exactes n'ont été cultivées avec un succès plus général : la physique, la chimie, l'histoire naturelle et la médecine, se prêtent mutuellement des secours; et si l'année qui s'achève n'a été marquée par aucune de ces découvertes dont l'éclat frappe subitement les yeux, du moins a-t-elle ajouté quelques points lumineux à cette

espèce de voie lactée qui borde l'horizon des sciences.

Vous avez vu le dix-huitième siècle dans toute sa gloire ; vous avez été assez heureux pour vivre avec les grands hommes qui l'ont illustré : mais c'est tout au plus si vous connaissez de nom ceux qui leur ont succédé. Depuis que vous avez quitté la France, de nouvelles réputations se sont établies, de nouveaux talens se sont formés ; et, quoi qu'en dise la race éternelle des détracteurs, la décadence des lettres n'est pas aussi évidente que ces messieurs ont intérêt à le faire croire. Vous n'êtes pas assez injuste pour demander à deux siècles de suite des Voltaire, des Montesquieu, des Rousseau, et des Buffon ; si vous ne remarquez plus de fortunes colossales dans la république des lettres, peut-être y trouverez-vous un état d'aisance plus général, et même, en cherchant bien, quelques riches qui craignent, en trahissant le secret de leur opulence, de s'exposer, comme les marchands grecs, aux *avanies* dont les menacent les *Turcs* de la littérature.

Cette année, fertile en productions poétiques, n'en léguera qu'un bien petit nombre

à la postérité. L'auteur de *Marius* et des *Vénitiens*, avant de reparaître dans la carrière du théâtre où d'anciens succès l'honorent, où de nouveaux succès l'attendent, a publié un Recueil de fables qui ne peut manquer d'ajouter à sa réputation. Au lieu de se traîner sur les traces d'un modèle inimitable, le nouveau fabuliste se fraie une route nouvelle; il arme l'apologue du trait le plus aigu de l'épigramme, et force le vice ou le ridicule à se trahir lui-même par le cri qu'il lui arrache. Quelques-unes de ces fables sont des chefs-d'œuvre dans leur genre : vous en jugerez ; je vous les envoie.

Vous avez été content de la tragédie d'*Omasis;* vous ne le serez pas moins des *Veillées poétiques*, où le même auteur exprime, en vers harmonieux, ces grandes images, ces pensées sublimes qu'Young avait noyées dans un fatras de rêveries mélancoliques. M. Baour-Lormian a fait passer dans sa traduction de *l'Aminte* du Tasse toutes les beautés qui ont sauvé de l'oubli cette froide pastorale.

Le poëme d'*Amadis des Gaules*, faisant suite aux *Chevaliers de la Table-Ronde*, mérite l'accueil flatteur qu'il a reçu du public. Cet ou-

vrage, où règne une facilité prodigieuse, un esprit enjoué, vif et piquant, laisse à désirer plus de couleur dans la poésie, et plus de correction dans le style.

Les Troubadours sont le début d'un jeune homme qui s'annonce avec un talent remarquable ; mais on cherche dans son ouvrage de l'intérêt, des épisodes, un plan, et même un sujet.

Après avoir lu le *Recueil des élégies de madame Dufresnoy*, qui se distinguent par une exquise sensibilité, vous lui assignerez, j'espère, une place fort au dessus de cette Mme Deshoulières, à qui l'on fait une réputation extravagante, et dont le mérite se réduit à deux ou trois petites pièces, qui ne lui sont même pas irrévocablement acquises.

Après le poëme de l'abbé Delille sur *la conversation*, on a pu lire l'épître qu'a publiée Mme de Vannoz sur le même sujet : c'est en faire un assez bel éloge.

Je ne vous parle pas de cette foule d'opuscules en vers, qui survivent si rarement à l'article du journal qui les annonce ; quand on lève un plan à la hâte, on ne s'arrête que sur les points des plus élevés.

Parmi les ouvrages en prose que je vous envoie, vous distinguerez *l'Histoire littéraire d'Italie*, où l'auteur déploie de vastes connaissances, un esprit supérieur et une érudition profonde; peut-être trouverez-vous qu'il apprécie quelquefois avec plus de talent que de justesse, avec plus de prévention que de justice, le génie des écrivains qui ont illustré l'Italie moderne; peut-être lui reprocherez-vous d'avoir épuisé son sujet, en exhumant une foule de noms obscurs qui retombent de tout leur poids dans l'oubli dont il cherche à les tirer; mais vous n'en admirerez pas moins ce riche monument littéraire, qui manquait au pays même à la gloire duquel il est élevé.

Vous avez été trop content du premier volume de l'*Histoire des Croisades*, pour que je vous fasse attendre le second, dont la publication est de même date que ma lettre. L'importance du sujet, la grandeur des personnages, l'intérêt de l'action, la vérité du tableau, l'industrieux emploi des couleurs locales, et l'élégante fermeté du style, m'ont paru distinguer éminemment cette seconde partie d'un ouvrage dont le succès est désormais assuré.

C'est une idée heureuse que celle de *la Gaule poétique*, de cette espèce d'*Album* dans lequel M. Marchangy a rassemblé et disposé avec art des sujets que peuvent s'approprier la peinture, l'éloquence et la poésie ; pour se figurer le parti qu'on pouvait tirer d'un pareil plan, il faut en supposer l'exécution confiée à l'auteur du *Génie du Christianisme*.

M. Salgues continue à faire la guerre aux *Préjugés et aux Erreurs répandus dans la société*. Il est difficile d'avoir raison avec plus d'esprit. On lui reproche d'espadonner quelquefois dans le vide, et de combattre des monstres qui n'existent plus. Il répond à cela qu'il faut brûler les têtes de l'hydre après les avoir coupées, de peur qu'elles ne renaissent.

Vous vous rappelez bien un certain baron de Grimm, que vous avez vu souvent à Eau-Bonne, et que vous appeliez *la Poupée*, dans l'humeur que vous donnaient le rouge et les mouches

Dont il eut soin de peindre et d'orner son visage.

Eh bien! ce baron, mort depuis quelques

années, vient de ressusciter dans une *Correspondance littéraire*, à laquelle des jugemens singuliers, des anecdotes piquantes, des bons mots peu connus, et des détails sur les plus grands personnages du XVIII[e] siècle, ont donné une vogue extraordinaire. Si vous ajoutez à ce fatras spirituel une trentaine de volumes de prétendues *Anecdotes inédites* qui ont été imprimées vingt fois, de *Souvenirs* qui sont dans la mémoire de tout le monde, de *Portraits* qui ne ressemblent à personne, vous aurez une idée des Mémoires historiques qui ont paru dans le cours de cette année 1813. J'ai mis à part, et vous m'en saurez gré, *le Glaneur*, qui se distingue par des aperçus fins, des observations neuves et un style piquant; les *Portraits* de M. de Meillan, et les *Caractères* de M. de Levis, qui m'ont paru mériter une distinction particulière.

Le roman d'*Eugène et Guillaume* ne doit pas être confondu dans la foule des productions de ce genre, dont nous sommes périodiquement inondés. Un cadre vaste, un but philosophique, des caractères vrais et habilement contrastés, assignent à cet ouvrage un rang

dans la littérature. Vous y retrouverez tout le talent de son auteur, un jugement sain, un esprit droit, un ton naturel; plus de connaissance des hommes que du monde, plus de justesse dans le coup d'œil que de pénétration, plus de franchise et d'abandon dans le style que de grâce et de correction. Peut-être le succès mérité que cet ouvrage obtient eût-il été plus général, si M. Picard, qui paraît s'être proposé pour modèle l'auteur de *Gil-Blas*, eût, à son exemple, semé d'épisodes intéressans une fable dont l'extrême simplicité serait alors le premier mérite.

Malgré votre aversion pour les romans historiques, vous avez lu avec un grand intérêt la nouvelle intitulée : *Mademoiselle de Clermont*; vous n'en auriez pas moins à la lecture de *Madame de la Fayette*, si tout le talent de l'auteur pouvait empêcher que Louis XIII ne fût, dans son roman, ce qu'il est dans l'histoire, un prince faible, un amant froid, en un mot, un personnage insipide.

Vous aurez encore un roman, mais de ceux qui vous plaisent. *Léonie de Monbreuse* est l'ouvrage d'une femme de beaucoup d'esprit, qui

peint ce qu'elle a vu, qui exprime ce qu'elle a senti : des aperçus fins, l'habitude et la connaissance du monde, un style animé, ferme et piquant, ont classé cette production au nombre des plus agréables de l'année.

Ce n'est pas à un homme qui s'est avisé de faire jouer la comédie à des Nègres et à des Caraïbes, qu'il faut oublier de parler des spectacles. L'Opéra (pour commencer par le plus brillant, sinon par le meilleur) n'est plus ce théâtre des arts

> Où les beaux vers, la danse, la musique,
> De cent plaisirs font un plaisir unique.

La poésie et la musique y deviennent chaque jour des accessoires plus inutiles; la danse, qui n'est plus que le talent des pirouettes, menace de tout envahir; et pour peu que nos danseuses se perfectionnent au point de pouvoir tourner sur elles-mêmes aussi vite et aussi long-tems que les derviches de Sainte-Sophie, il est probable qu'on finira par se dispenser d'interrompre, de tems en tems, le tourbillon des ballet par une action qu'il faut se donner la peine de suivre, et par des chants qu'il faut

prendre la peine d'écouter. En attendant que l'art soit parvenu à ce point de perfection vers lequel il s'achemine à grands pas, jetons un coup d'œil rapide sur les ouvrages dont s'est enrichi, cette année, le répertoire de l'académie impériale de Musique.

Le Laboureur chinois est parodié sur une partition allemande : il n'est donc permis de s'étonner de la faiblesse du poëme qu'à ceux qui ignorent les difficultés d'un pareil travail.

La musique de l'opéra des *Abencerrages*, que les amateurs de l'art s'accordent à regarder comme le chef-d'œuvre d'un grand compositeur, n'a pas eu ce qu'on peut appeler un succès populaire; mais on l'entend avec plus de plaisir la seconde fois que la première; mais on y trouve toujours des beautés nouvelles : est-il bien certain qu'un succès de cette nature ne soit pas préférable à un engouement dont il est quelquefois bien difficile de se rendre compte?

Le sujet de *Médée* a paru d'autant moins bien choisi pour le théâtre de l'Opéra, que l'auteur, en privant cette magicienne de sa baguette, et en cherchant à nous intéresser à ses chagrins,

au lieu de nous épouvanter par ses fureurs, a dénaturé un caractère connu, et s'est privé des ressources qu'il pouvait en tirer.

Il y a trente ans que Mme Dugazon faisait raffoler tout Paris dans le rôle de *Nina*; Mlle Bigottini, dans un ballet du même nom, obtient aujourd'hui le même succès. L'art de la pantomime n'a peut-être jamais été poussé plus loin; et personne n'a fait parler le geste avec plus de sensibilité, de grâce et d'éloquence. Ce ballet de M. Milon, composé avec beaucoup de talent, n'a d'autre tort, à mes yeux, que celui qu'il ne peut manquer de faire à l'Opéra-Comique dont il est emprunté. Il serait à désirer qu'on fît revivre l'ordonnance qui défendait aux auteurs d'opéra et de ballets de parodier, en musique ou en entrechats, les chefs-d'œuvre des autres théâtres.

Dans le compte sommaire que je vous rends à la hâte, songez bien que je ne vous donne pas mes opinions pour des jugemens : cette remarque est surtout essentielle en vous parlant de la Comédie-Française. On a donné sur ce théâtre plusieurs ouvrages nouveaux. Le premier (par ordre de date, entendez-vous?) est

une tragédie de *Tippo-Saëb*, sur laquelle vous me permettrez de garder le silence.

Si vous me demandez, après avoir lu *l'Intrigante*, comment il se fait qu'une comédie en cinq actes, en vers, dont le caractère est bien conçu et fortement tracé, dont les mœurs sont vraies; dont le style est de la meilleure école, n'ait pas fourni sur la scène une plus longue carrière, je vous répondrai....... J'en aurais trop long à vous répondre.

Ninus II est le début d'un jeune auteur tragique qui s'annonce de la manière la plus brillante. Quelques défauts dans le plan et dans la contexture de la pièce sont compensés par une sensibilité profonde, par des situations du plus grand intérêt et des beautés du premier ordre.

Je ne vous parlerais pas d'une petite pièce en un acte et en prose, intitulée *la Suite d'un Bal masqué*, si, depuis *la Gageure*, je connaissais quelque chose du même genre que l'on pût comparer à ce joli ouvrage pour l'esprit, la grâce et la peinture fidèle des mœurs de la bonne compagnie. L'auteur de cette comédie est une femme.

De toutes les pertes que le Théâtre-Français

a faites depuis quelques années, la plus récente et la plus irréparable est celle de cette actrice inimitable sur qui l'art et la nature semblaient avoir épuisé leurs dons les plus rares. La mort de Mlle Contat laisse d'éternels regrets aux amateurs d'un art charmant dont elle était la gloire et le modèle.

La retraite d'*Elleviou* n'a pas été moins funeste au théâtre de l'Opéra-Comique. Cet excellent comédien, que vous n'avez pas connu, a fait pendant vingt ans les délices de Paris. On immolait jadis une hécatombe sur la tombe des hommes dont on voulait honorer la mémoire : serait-ce à l'imitation d'un pareil sacrifice qu'on a cru devoir consacrer la retraite de cet acteur par la chute de tant de pièces nouvelles, dont il faut néanmoins séparer deux ouvrages qui ne font point partie de cette liste mortuaire? Une femme (cette année figurera bien honorablement dans les annales du beau sexe) a jeté, sur un canevas de Dufresny, intitulé *les Deux Jaloux*, quelques morceaux de musique qui l'ont placée, dès son début, au rang de nos plus agréables compositeurs. *Le Nouveau Seigneur de village* est une production

musicale pleine de grâce et de charme, où l'auteur a prouvé qu'une longue absence de Paris, si nuisible au talent du poète, est sans danger au talent du musicien.

Grétry est du nombre des hommes célèbres que nous avons à regretter. Vous avez applaudi aux premiers succès de cet ingénieux compositeur, dont la vie n'a été qu'un long triomphe, et à qui la nation entière a payé un juste tribut d'hommages. . . . .

L'Odéon, en sa double qualité de théâtre Français et Italien, a fort malheureusement spéculé cette année sur les drames et sur les *opera seria*. Le public a bâillé au *tragique bourgeois*; et le beau monde, qui mériterait quelquefois une autre épithète, n'a pas eu la patience (quoiqu'il parût en avoir fait la gageure) d'entendre jusqu'au bout les *sérieuses inepties* dont les chanteurs ultramontains ont ici le malheureux privilége.

L'*Opéra buffa*, proprement dit, n'a point partagé la disgrâce de l'opéra sérieux; mais il a perdu, dans la personne de Mme Barilli, sa gloire et son soutien. Cette excellente cantatrice (qu'il faut ajouter à la liste des pertes

irréparables de l'année) avait trouvé l'art de concilier à son talent tous les goûts et tous les suffrages.

A l'exception de la gravure du beau tableau de Gérard, représentant *la Bataille d'Austerlitz*, que le savant burin de Godefroy a reproduit avec beaucoup de succès, les arts, dans le cours de cette année, n'ont fixé l'attention publique sur aucun chef-d'œuvre. Les peintres, les sculpteurs, les graveurs, préparent, dans le silence de l'atelier, les productions dont s'enrichira l'exposition prochaine.

Ma tâche annuelle est remplie; vous voilà, mon vieux solitaire, à peu près au courant de notre situation physique et morale. Une remarque affligeante, qui ne vous aura point échappé, c'est que la mort, parmi nous, n'a point frappé au hasard, et qu'elle a trop bien choisi ses victimes. Si le système des compensations est une loi de nature (ce qui ne me paraît pas démontré) l'an 1813 doit avoir donné naissance à un grand géomètre, à un grand poète, à un grand musicien, à une fameuse actrice et à une excellente cantatrice. De tant de pertes la plus sensible aux enfans

d'Apollon est celle de l'abbé Delille, le seul traducteur qui ait pris place à côté de ses modèles, et l'un des plus grands poètes dont s'honore le Parnasse français.

Pour terminer l'esquisse de ce vaste tableau, je devrais vous parler de nos ridicules; mais que servirait de vous apprendre qu'après avoir emprunté leurs modes aux Grecs et aux Romains, nos dames mettent aujourd'hui à contribution le Japon et la Chine? que les plus grands événemens dont Paris se soit occupé pendant l'année 1813 ont eu pour objet le retour d'une actrice, et les querelles de deux autres? que nos élégantes ont couru, avec le même empressement, au Cirque de Franconi, pour y voir l'*éléphant*, au Palais, pour y prendre parti dans un *procès scandaleux*, et aux séances de l'abbé Faria, pour étudier le *somnambulisme?* que nos oisifs ont mis la plus grande importance à la recherche d'un mauvais *portrait de J. J. Rousseau?* enfin que nos badauds se sont extasiés en présence de *la chasse aérienne*, des *enseignes en tableaux*, des *Chevaliers de Malte*, de *la course des chevaux* et de *la lionne de mer?* En convenant qu'il n'y a point là de

matériaux pour l'histoire, souvenez-vous de ce mot de Montesquieu : *Heureux le peuple dont l'histoire est ennuyeuse !*

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

